24, 110/A/2

-3-

G.x.c

18

2nd

52496 A

AVIS

A MES CONCITOYENS,

OU

ESSAI

SUR LA FIEVRE MILIAIRE,

Suivi de plusieurs Observations intéressantes sur la même maladie.

Par M. GASTELLIER, *Médecin à Montargis.*

Verùm diuturnus, humidus, pluviosus, nebulosus, aëris status, ob eminentem vaporum aqueorum copiam, vim ætheris vividam, elasticam, expansivam, quæ solidorum & fluidorum ad vitam necessarium in corpore motum sustinet, obtundit ac deprimit: indè salutiferæ excretiones, maximè que prespiratio, elanguescunt ac turbantur, inutiles, superfluæ & corruptæ partes retinentur, quibus in sanguine & succis accumulatis, non potest non summa ad corruptionem & dissolutionem gigni dispositio.

Hoffman, de feb. petechial. vern. cap. xj. p. 262.

A PARIS,

Chez GOGUÉ, Libraire, Quai des Augustins, près le Pont Saint-Michel, à Saint-Hilaire.

M. DCC. LXXIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

A MON AMI,

MONSIEUR LE MOINE,

Docteur, Régent de la Faculté de Médecine, en l'Université de Paris.

C'EST vous, très-cher Ami, qui m'avez déterminé par les motifs les plus généreux, à rendre publiques ces Observations ſur

une fievre cruelle qui exerce ſes ravages parmi mes Concitoyens. Permettez qu'elles paroiſſent aujourd'hui ſous vos auſpices, & que je ſuive les mouvemens d'un cœur qui vous eſt abſolument dévoué, en vous offrant ce foible témoignage de ma tendre amitié. Quoique jeunes encore, il y a déja long-temps que ce ſentiment s'eſt emparé de nos âmes : je confeſſe avec un plaiſir indicible, qu'il communique à la mienne la volupté la plus pure, & juſqu'à préſent vous m'avez toujours donné lieu de croire que la vôtre la partage. Puiſſe-t-elle être inaltérable, & faire à jamais notre félicité commune !

Mais pourquoi former des vœux que prévient l'heureuſe certitude où je ſuis de poſſéder un Ami vertueux & fidele, auquel je puis dire avec ſincérité : cher Ami, les liens qui nous uniſſent font le charme de ma vie, je ſuis ſûr qu'ils ſeront indiſſolubles, j'en ai pour garants, les excellentes qualités de votre cœur & les preuves multipliées que vous m'avez données juſqu'à ce jour, de l'attachement le plus ſincere. *En rendant hommage à l'Ami véritable, je pourrois encore louer le Médecin éclairé, vraiment inſtruit des devoirs de la Profeſſion la plus noble, & appliqué à les remplir dans toute leur éten-*

due : la vérité préſideroit ſans doute à ces éloges ; mais j'aime mieux les épargner à celui qui, en les méritant, ſait y attacher beaucoup moins de prix qu'aux aſſurances d'une amitié qui égale la ſienne, & que rien ne pourra jamais affoiblir.

Votre Ami.
GASTELLIER, D. M.

PRÉFACE.

LE premier uſage que l'homme fait de ſa raiſon & de ſes connoiſſances, eſt de veiller à ſa conſervation & de s'occuper de ſon bien-être. Le premier ſoin de toutes les ſociétés ſavantes devroit être d'exciter une noble émulation parmi ceux qui ſe livrent à l'étude d'une ſcience auſſi importante que la Médecine (*a*), pour l'enrichir de dé-

(*a*) C'eſt à ce noble eſprit d'émulation que la Chirurgie françoiſe eſt redevable des progrès rapides qu'elle fait depuis

couvertes utiles & en accélérer les progrès. Approfondir la nature de ces maladies meurtrieres qui ravagent des Provinces entieres, & portent la déſolation dans le ſein des familles ; en découvrir les cauſes, & trouver les moyens de ſe ſouſtraire à leur fureur : voilà des objets faits pour attirer l'attention des différentes Académies. En effet, quel travail pourroit être jugé plus digne des couronnes qu'elles accordent, que celui qui contribueroit à la conſervation

---

un demi-ſiecle, progrès qui honoreront à jamais le nom des grands Maîtres qui l'illuſtrent aujourd'hui.

des Citoyens ? Et quel avantage n'en réſulteroit-il pas lorſque tous ceux qui exercent la Médecine, encouragés à la vue des lauriers mérités par des Ouvrages utiles, s'empreſſeroient d'obtenir les mêmes honneurs ? Il ſeroit donc à ſouhaiter que toutes les Académies ſuiviſſent l'exemple de celle d'*Amiens* qui propoſa, il y a trois ans, de développer, dans les Mémoires qui lui ſeroient envoyés pour diſputer le prix, le caractere de la fievre miliaire qui ravageoit la Picardie & les Provinces voiſines, d'en détailler avec exactitude les ſymptômes, & d'indiquer la méthode curative

dont on s'étoit ſervi avec le plus de ſuccès. Pluſieurs Praticiens ſe ſont efforcés de répondre à des vues auſſi patriotiques ; ils ont expoſé ce que l'expérience leur avoit appris ſur cette maladie cruelle, & ils ont fait part des moyens qui leur ont parus les plus heureux. Il y a une foule de maladies qui réſiſtent le plus ſouvent aux armes que l'on employe pour les combattre, qui font ſuccomber le plus grand nombre de ceux qu'elles attaquent, & dont le génie particulier échappe aux lumieres des hommes les plus conſommés, & les plus expérimentés. Mais on parviendroit à les con-

noître mieux, ſi tous les Praticiens, qui ont occaſion de les traiter, animés par des ſentimens d'humanité, ou avides de mériter une récompenſe glorieuſe, communiquoient les obſervations qu'ils ont faites. D'où l'immortel *Sauvages* a eu raiſon de dire (*a*): « ce qu'il y a de » plus fâcheux, c'eſt que peu

---

(*a*) *Quod maximè dolendum eſt, vix ulli ſunt medici qui eas ſpecies, non niſi cum ſummo ægrorum periculo ab aliis ignoratas, ſcriptis mandare & cum aliis communicare curent: ſi vero illud vigeret inter ſolertes morborum obſervatores, quod inter botanicos, amicum & aſſiduum commercium, nullus dubito quin noſologia brevi tempore ad eum perfectionis gradum aſſurgeret, quo hordierna glorietur botanica.*

» de Médecins daignent écrire » ſur les eſpeces que d'autres » ont ignorées au détriment des » malades, & qui aient ſoin » de faire part de leurs Obſer- » vations à leurs Collegues. Si » ceux qui s'attachent à obſer- » ver les maladies, vouloient » à l'exemple des Botaniſtes, » ſe communiquer mutuelle- » ment leurs lumieres, je ne » doute pas que la Noſologie » ne parvint en peu de temps, » au même degré de perfection » que la Botanique ».

Ce grand Homme, toujours occupé du bien général, dit encore dans un autre en-

droit : (*a*) « Un Médecin Cli-
» nique, qui veut faire ſon de-
» voir, doit du moins, dans les
» premieres années de ſa prati-
» que, décrire pour ſon uſage,
» les maladies particulieres qu'il
» obſerve, & les rapporter à
» leurs genres & à leurs eſpe-

(*a*) *Quiſque clinicus, quas obſervat ægritudines individuas, eas in uſum ſuum deſcribat, & ad genus ſpeciem que reducat, omninò neceſſum eſt, primis ſaltem praxeos annis, ſi ſuo munere recte defungi cupiat. ut autem id exſequatur neceſſum eſt, ut in auctoribus ejuſdem morbi hiſtoriam & characteres inveſtiget, adeoque deſcriptioni ſuæ hiſtoriam ab his conſignatam conferat; quod ita difficile eſt, ut, decem morborum ſpeciebus obſervatis, vix unam in auctoribus rectè deſcriptam invenire detur. Ille ergo auctorum defectus novo labore vindicandus eſt, & ex multis ejuſdem ſpeciei hiſtoriis individuis ſpeciei character eſt eruendus.*

» ces. Pour y réuſſir, il doit » chercher dans les Auteurs, » l'hiſtoire de la maladie qu'il » traite, examiner ſes caractè- » res, & comparer ce qu'ils en » diſent avec ſa deſcription ; » ce qui eſt difficile, vû que de » dix maladies qu'on obſerve, à » peine en trouve-t-on une » que les auteurs ayent bien dé- » crite. Il faut donc ſuppléer à » ce défaut par un nouveau tra- » vail, & tirer d'un grand nom- » bre d'Obſervations indivi- » duelles de la même eſpece, » le caractere qui convient à » l'eſpece. J'ai ſenti l'impor- tance de ce conſeil, & je me ſuis impoſé la loi de le ſuivre

exactement. La fievre miliaire a déſolé la Ville que j'habite & les environs, par conſéquent les occaſions de l'obſerver, ne ſe ſont malheureuſement que trop multipliées; j'ai conſulté tous les Auteurs qui en ont traité, & que j'ai pu me procurer; j'ai comparé ce qu'ils en ont dit avec ce que j'ai vû; & j'en ait fait l'Hiſtoire, dans le principe, pour ma propre ſatisfaction, ſans penſer à la rendre publique. Cependant la diſſertation de M. *Planchon*, Médecin à Tournai, vint à ma connoiſſance vers le mois de Septembre dernier, c'eſt-à-dire, preſqu'un an après avoir com-

mencé à écrire ſur la matiere qui y eſt ſavamment diſcutée. Je l'ai lûe avez la plus grande attention : mais, parmi les Phénomènes de la fievre miliaire, dont il donne le détail, il y en a que je n'ai point obſervés ici, & quelques autres que j'ai ſouvent remarqués, ſont par lui paſſés ſous ſilence. Il en eſt de même, à l'égard des autres Auteurs que j'ai conſulté, je n'ai point trouvé une conformité parfaite, entre ce qu'ils rapportent avoir vû, & ce que ma pratique m'a fait connoître. Voilà ce qui m'a déterminé à publier cet Ouvrage, qui ne doit ſa naiſſance qu'au deſir ardent

que

que j'avois de m'inſtruire dans le ſilence, & de me rendre de plus en plus utile à mes Concitoyens. Mais, j'ai cru qu'il n'en pouvoit réſulter qu'un plus grand bien, en multipliant les obſervations ſur une maladie d'autant plus difficile à connoître, qu'elle ſe maſque ſous mille formes différentes, ce qui explique pourquoi la deſcription qu'en ont donné les différens Médecins, ne s'accorde pas dans tous les points, comme on ſera plus à portée d'en juger par la ſuite.

Au reſte, je n'ai point une prévention aveugle, pour ce fruit de mon travail, je le ſoumets à la critique des per-

ſonnes inſtruites & raiſonnables, elles ne pourront me faire que des objections juſtes ; & ſi j'ai donné dans quelques erreurs, elles loueront au moins, en les corrigeant, la pureté de mes intentions. Quant à la baſſe jalouſie qui cherche tous les jours les occaſions de déprimer le mérite du ſuccès, dont j'ai le bonheur de voir mes peines couronnées, je ſuis décidé à m'en tenir à un ſentiment qui me coûte peu, & qu'elle m'inſpire depuis long-temps.

INTRODUCTION.

LA fievre miliaire eſt une maladie qui fait ſchiſme parmi les Médecins, tant pour ſon caractere particulier que pour ſon origine.

Quant à ſon caractere, les uns veulent, avec M. *Stork*, qu'elle ſoit eſſentielle; d'autres eſtiment de même que M. *de Haen*, qu'elle eſt ſymptomatique. Il eſt étonnant que ces deux Hommes célébres qui exercent tous deux la Médecine à *Vienne*, ſoient diviſés ſur le génie particulier d'une maladie

qu'ils ont ſouvent occaſion de traiter, & dans la même Ville. Mais, il me ſemble que l'on pourra juger, entre eux, ſi l'on veut conſulter ce qui a été écrit par un grand nombre d'autres Médecins ſur la fievre miliaire, & comparer les Obſervations qu'ils nous ont communiquées. En effet, l'on verra qu'elle eſt tantôt eſſentielle, tantôt ſymptomatique : c'eſt-à-dire, que l'éruption miliaire n'eſt dans certains cas, que ſymptôme d'une autre maladie, & que dans d'autres, elle eſt une véritable criſe qui apporte du ſoulagement au malade. Dans les cas où elle n'eſt que ſymptôme, elle eſt le

plus ſouvent le produit d'un *régime chaud*, & d'un *traitement incendiaire ;* elle aggrave le mal, au lieu de calmer ; & ſa rentrée occaſionnée par l'effet des remedes adminiſtrés à propos, n'eſt accompagnée d'aucun danger. J'ai ſouvent remarqué cette éruption ſymtomatique plus ou moins conſidérable, ſur des perſonnes qui n'avoient qu'une ſimple fievre intermittente, & je n'ai point héſité de l'attribuer à une tranſpiration trop abondante, excitée par les médicamens échauffans qu'elles avoient pris : il arrivoit alors que l'humeur perſpiratoire étoit fournie par les bouches des

vaiſſeaux, en plus grande quantité que les pores peu dilatés ne pouvoient en laiſſer paſſer, d'où elle ſoulevoit l'épiderme, & formoit ſur toute la ſurface du corps de petits boutons criſtallins, dont je reconnoiſſois aiſément la cauſe, mais que d'autres vouloient prendre pour de véritables véſicules de la miliaire, parce qu'ils ſe ſont fait une loi de la voir par-tout. J'ai encore lieu, depuis que j'exerce la Médecine à Montargis, où la plupart des Habitans ont une diſpoſition ſcorbutique, de vérifier ce qui eſt avancé dans cette theſe, *an à diverſâ ſcorbuti indole & ſede morbi diverſi*, qui a

été ſoutenue à la célebre Faculté de Paris en 1754, & où l'Auteur prétend, & prouve que le ſcorbut produit en hiver une fievre pourprée, qui ſe termine par la deſquamation de tout le corps.

Lorſque la miliaire eſt eſſentielle, l'éruption eſt avantageuſe; elle ſe manifeſte ſans qu'on puiſſe la regarder comme un ſymptôme factice. Elle appaiſe la fureur des autres ſymptômes au lieu de l'augmenter; & il eſt fort dangereux de l'arrêter ou de la faire rentrer: c'eſt une véritable dépuration de la maſſe du ſang, opérée par la force de la nature, & l'on

ne pourroit s'y oppoſer ſans cauſer les accidens les plus fâcheux, ou même la mort du malade. Je crois que l'on doit ranger dans cette derniere claſſe, la fievre miliaire qui a affligé Montargis & plus de cinquante Paroiſſes circonvoiſines: au reſte, le Lecteur en jugera d'après le tableau que je vais lui mettre ſous les yeux. Elle ne reſpecte ni ſexe, ni âge; elle attaque indiſtinctement, depuis deux ans, les enfans, les jeunes gens & les vieillards, les perſonnes de toute condition, les riches comme les pauvres; les Etrangers qui paſſent ou qui demeurent ici depuis peu, ce qui prouve la conta-

gion ; de même que ceux qui ſont identifiés au phyſique du pays, ou par la naiſſance, ou par le très-long ſéjour qu'ils y ont fait. Ainſi j'en fais l'hiſtoire après une véritable épidémie : toutefois je l'appellerai fievre endémique ; *febris miliaris endemica è monte arguo*, & je me crois fondé à lui donner cette dénomination, parce qu'il eſt conſtant qu'elle regne toujours endémiquement dans cette Ville, & qu'elle n'eſt devenue épidémique, qu'à raiſon d'une cauſe nouvelle & générale, qui a ajouté une plus grande intenſité aux autres cauſes, ainſi que je l'expliquerai.

La queſtion concernant le caractere de la fievre miliaire, étant décidée, il ſera plus aiſé de réſoudre l'autre, ſçavoir ſi cette maladie eſt ancienne ou nouvelle. *Hamilton*, *Hoffmann* & pluſieurs autres prétendent qu'elle ne ſe fit connoître que vers la fin du dix-ſeptieme ſiecle ; M. *Home* (*a*), lui donne Léipſic pour ſon berceau, & fait monter l'époque de ſa naiſſance à deux cents ans. Cependant, en conſultant les anciens Auteurs, on voit qu'ils en ont fait mention ; mais on peut remarquer

(*a*) Princip. medic. pag. 168.
J'ai publié l'année derniere la traduction de cet Ouvrage.

en même-temps, qu'ils n'ont eu intention d'en parler que comme ſymptôme d'une maladie d'un très-mauvais genre. D'où je ſuis porté à croire qu'ils ne l'ont pas reconnue comme eſſentielle, même dans les cas où elle l'étoit réellement, & leur erreur a été la cauſe de celle des Modernes qui n'ont pas obſervé aſſez exactement. Peut-être auſſi, & cette conjecture n'eſt pas deſtituée de fondement, que la fievre miliaire aura reſtée cantonnée long-temps dans un même endroit, juſqu'à ce que ſes principes exaltés ayent été, par une cauſe quelconque, portés d'abord dans l'Allemagne, enſuite dans l'An-

gleterre, dans l'Italie, dans la France, & dans ſes différentes Provinces ; mais ſur-tout dans celles où la diſpoſition phyſique du local l'a favoriſée davantage : ou qu'elle exiſte dans nos climats depuis très-long-temps ſans y avoir été bien connue, parce qu'elle étoit rare, & que le déſordre de nos ſaiſons l'a rendue plus fréquente. Mais toujours eſt-il certain qu'elle a une origine très-ancienne, & qu'il faut la conſidérer comme iſolée, & comme ayant un génie particulier qui la diſtingue de toute eſpece de fievre, même des pétéchiales, avec leſquelles elle ſe trouve quelquefois compliquée.

Dans le temps où je commençois à travailler à cet Ouvrage, je me propoſois de m'étendre ſur les preuves capables de démontrer en général que la fievre miliaire étoit tantôt eſſentielle, tantôt ſymptomatique, auſſi-bien que ſur les ſignes qui pouvoient faire diſtinguer l'une de l'autre ; de prouver plus amplement, par pluſieurs citations, qu'elle n'étoit point une maladie nouvelle ; & que pluſieurs paſſages des anciens Auteurs montroient qu'il en avoient eu connoiſſance. J'avois même déja puiſé dans les meilleures ſources pour remplir ce double objet, & j'avois accumulé les

argumens avec leſquels je me promettois de convaincre ceux qui me liroient, mais j'ai été prévenu par M. *Planchon*, dont la diſſertation ſur la même matiere a obtenu l'*accessit* du prix de l'Académie d'*Amiens* : en la liſant attentivement, j'y ai trouvé une infinité de citations qui étoient les mêmes que les miennes, & j'ai reconnu que ce Médecin avoit ſouvent employé les mêmes moyens que moi pour rappeller ſes Lecteurs au ſentiment qu'il adopte & qu'il juſtifie par les raiſons les plus convainquantes. Je me ſuis donc vu forcé d'élaguer mon Ouvrage, pour ne point étaler une érudi-

tion qui auroit parue précaire, & je me ſuis renfermé dans des bornes plus modeſtes, me réſervant toutefois le droit d'ajouter les réflexions que je jugerois utiles ou néceſſaires; j'ai vu très-ſouvent la même maladie; j'ai ſuivi l'ordre, la marche de ſes différens phénomènes dans ſes quatre périodes; j'ai adminiſtré des moyens curatifs d'après les principes d'une théorie juſtifiée par l'expérience. Je rapporte aujourd'hui ce que j'ai obſervé, deſirant ardemment qu'il en puiſſe réſulter quelque bien: & je me flatte d'autant plus que mon objet ſera rempli, que je m'efforcerai toujours de conſer-

ver le caractere d'Obſervateur exact & fidele.

Avant d'entrer en matiere, il eſt à propos d'expoſer l'ordre que je me propoſe de ſuivre.

Je diviſerai cet Ouvrage en huit Chapitres. Dans le premier, je ferai en général la deſcription des différens phénomènes de la fievre miliaire, depuis ſon invaſion juſqu'à ſa terminaiſon, tels que je les ai obſervés chez les différens malades que j'ai traités.

Dans le ſecond, je diſtinguerai deux eſpeces de fievre miliaire, ſçavoir la bénigne & la maligne. Je négligerai les autres diſtinctions qui ſeroient ſans nombre

ſi

ſi l'on vouloit avoir égard à la variété des ſymptômes qui ſe manifeſtent chez les différens individus. Ce ſecond Chapitre ſera diviſé en deux Sections : la premiere traitera de la fievre miliaire bénigne, & des phénomènes qui l'accompagnent : la ſeconde de la maligne, & de ſes phénomènes préſentés avec le plus d'ordre qu'il me ſera poſſible, ſans m'écarter de celui que ſuit la nature.

Dans le troiſieme, je parlerai des cauſes de la fievre miliaire, de ſa nature & de ſon eſſence : & à cette occaſion, je décrirai le local de Montargis, qui influe beaucoup ſur l'exiſtence de cette

maladie. J'ai préféré de ne détailler ſes cauſes, qu'après avoir fait l'hiſtoire de ſes ſymptômes, &, en me conduiſant ainſi, j'ai ſuivi l'ordre de mes idées. J'ai d'abord vu la maladie, j'ai obſervé la ſerie de ſes ſymptômes tels que la nature me les a offerts, enſuite j'ai cherché ce qui pouvoit l'avoir occaſionnée: d'où j'ai cru qu'il étoit plus naturel de commencer par bien faire connoître au Lecteur la maladie dont il s'agit, & de raiſonner enſuite avec lui ſur ſes cauſes.

Le quatrieme & cinquieme Chapitre, ſeront employés à établir la diagnoſtic & le prognoſtic.

Dans le ſixieme, j'expoſerai la méthode curative. Il ſera diviſé en deux ſections : dans la premiere, où il s'agira de la cure en général, je donnerai le Tableau du médicamens ſimples & compoſés, que j'ai été obligé de varier à raiſon de la diverſité des ſymptômes : dans la ſeconde, je paſſerai à l'examen théorique des principaux remedes dont l'effet eſt ſouvent déciſif, & je rendrai compte de ce que j'ai eu occaſion d'obſerver en bien comme en mal.

Dans le ſeptieme, je propoſerai quelques moyens prophylactiques, par le ſecours deſquels on pourroit prévenir la mala-

die, qui déſole habituellement cette Ville, ou au moins la modérer & la rendre plus rare, & moins meurtriere.

Le huitieme ſera compoſé de pluſieurs obſervations les plus interreſſantes de toutes celles que j'ai eu occaſion de faire dans cette épidémie, ſans toutefois, affecter de choiſir celles qui annonceront mes ſuccès; je préféreraiaucontraire les obſervations qui nous ont mis à portée de tirer quelques lumieres de l'inſpection des cadavres. D'ailleurs j'eſtime que celui qui déclare avec candeur ſes erreurs ou ſes défauts de ſuccès, remporte plus de gloire que ceux qui vantent leurs

hauts faits, dont ils ſont le plus ſouvent redevables à la ſeule nature (*a*).

Enfin je terminerai par un Corollaire dans lequel je réſumerai tout ce que la plupart des Auteurs & moi, avons dit & obſervé, tant ſur la marche des ſymptômes de la fievre miliaire, que ſur les moyens curatifs que nous avons tous mis en uſage, afin de mettre le Lecteur a portée de ſaiſir d'un coup d'œil tout l'enſemble & de juger par ce moyen, de la conformité, ainſi que de la différence de ce qui a été publié ſur cette maladie.

(*a*) *Obſervatores plerique felices tantum ſucceſſus narrant, infauſtos tacent.* Wanſv. Commen. in aphor. §. 14. pag. 16. tom. 1.

TABLE
DES MATIERES.

CHAPITRE PREMIER.

DE la Fievre Miliaire & de ſes différens phénomènes. pag. 1.

CHAPITRE II.

Des eſpeces de la Fievre Miliaire. 27.
Sect. premiere. *De la Bénigne.* 28.
Sect. ſeconde. *De la Maligne.* 34.

CHAPITRE III.

Des cauſes de la Fievre Miliaire. 48.

CHAPITRE IV.

Du diagnoſtic de la Fievre Miliaire. 81.

CHAPITRE V.

Prognoſtic de la Fievre Miliaire. 87.

CHAPITRE VI.

De la Méthode curative propre à la Fievre Miliaire. 104.
Sect. premiere. *Tableau des médicamens ſimples, compoſés, & des moyens chirurgicaux dont j'ai fait uſage.* 115.
Des Moyens chirurgicaux. ibid.
Des Médicamens ſimples. ibid.
Des Médicamens officinaux. 116.
Sect. ſeconde. *De l'examen des principaux remedes.*
De la Saignée. 119.
Du Tartre ſtibié. 127.
Des Véſicatoires. 132.
Du Camphre. 137.
Du Quinquina. 151.
Des Parégoriques. 152.

De l'Opium & de ſes différentes préparations. ibid.
De la Liqueur anodine minérale d'Hoffman. 162.
Du Vin. 164.

CHAPITRE VII.

Des Moyens prophilactiques. 167.

CHAPITRE VIII.

Obſervation premiere. 195.
Obſervation deuxieme. 203.
Obſervation troiſieme. 228.
Obſervation quatrieme. 236.
Obſervation cinquieme. 241.
Obſervation ſixieme. 256.
Obſervation ſeptieme. 274.
Huitieme & derniere Obſervation. 297.
Corollaire. 337.

Fin de la Table.

AVIS.

AVIS

A MES CONCITOYENS

OU

ESSAI

SUR LA FIEVRE MILIAIRE.

CHAPITRE PREMIER.

De la Fievre Miliaire & de ſes différens phénomenes.

LA fievre miliaire ſemble vouloir échaper à la pénétration des Médecins, en ſe maſquant ſous une infinité de formes différentes, ſurtout

dans ſa premiere invaſion : auſſi l'époque de cette premiere invaſion eſt-elle très-ſouvent incertaine. La diverſité des ſymptômes qui ſe manifeſtent dans le commencement, & ſes variations infinies dans ſa marche, ſemblent dépendre des diſpoſitions particulieres où ſe trouvent les différens individus qui en ſont attaqués, & du plus ou moins d'intenſité ou d'acrimonie du levain miliaire. En effet, les diſpoſitions particulieres individuelles, varient elles-mêmes à l'infini, à raiſon de l'âge, du ſexe, du tempérament, de la maniere de vivre (*a*), des paſſions de l'ame, &c.

Le premier début de cette fievre s'annonce chez les uns par des friſ-

(*a*) *Fieri non poteſt, ut idem ſentiant, qui aquam & qui vinum biberunt. Bagl. l.* 1. *c.* 11. § 11.

ſons & une chaleur plus ou moins forte qui ſe ſuccedent ſans régularité les premiers jours. Les Malades ſont d'abord peu d'attention à leur état, different le plus qu'ils peuvent d'appeller du ſecours, croyent n'avoir qu'une ſimple fievre intermittente, & reſtent ainſi dans la ſécurité la plus parfaite, juſqu'à ce que de nouveaux accidens viennent les en tirer. En effet, le 4, 5 ou 7eme. jour, des douleurs lancinantes viennent ſe fixer à une partie de la tête, rarement occupent-elles toute ſa capacité. Des douleurs aigues ſe font ſentir à la région épigaſtrique & dans tout le bas-ventre; une reſpiration laborieuſe & difficile ſe manifeſte avec un point du côté gauche; le pouls devient plus petit, plus ſerré & languiſſant; la chaleur de la peau eſt brûlante; les malades

crient à la ſoif, quoiqu'ils ayent la langue cependant fort humide; les urines ſont tantôt limpides & crues, tantôt rouges & briquetées, une autrefois laiteuſes, &c. & le ventre ſe météoriſe. Le pouls ſe releve enſuite comme par bouraſque, ſes pulſations ſont fortes, vigoureuſes, fréquentes & irrégulieres; ce pouls ſi rebondiſſant tombe tout à plat & redevient petit, foible & languiſſant. L'oppreſſion de poitrine ſemble ſe relâcher un peu comme pour reprendre de nouvelles forces; la reſpiration eſt ſingultueuſe; la voix eſt entrecoupée; les anxiétés præcordiales vont toujours en croiſſant; les ſueurs, qui ne ſembloient être que des moiteurs, inondent enſuite tout le corps, & leur odeur tire ſur l'aigre; les malades ſe plaignent de démangeaiſons dans toute l'ha-

bitude du corps ; enfin arrive la miliaire, qui commence à poindre d'abord le long du col, ſur la poitrine & qui occupe enſuite toute la périphérie du corps.

Chez d'autres, elle s'annonce par des ſymptômes qui ſont, pour la plûpart, communs avec la ſynoque putride : des laſſitudes ſpontanées, un dégoût général pour toutes les choſes de la vie, un abbatement univerſel, une peſanteur de tête, un ſerrement de poitrine, toujours du côté gauche, des nauſées, des vomiſſemens fréquens, une anorexie la plus complette. La fievre eſt conſidérable auſſi bien que la chaleur; des anxiétes præcordiales annoncent de cruelles exacerbations, que j'ai conſtamment obſervées plus fâcheuſes les jours impaires, de même que ſi elles ſuivoient le type

de la fievre tierce ; les inſomnies ſont opiniâtres ; le pouls eſt dur, vite & intermittent ; le ventre & les hypocondres, ſurtout, ſe météoriſent & ſe relâchent ſucceſſivement, & cela en très-peu de temps ; il y a des borborygmes bruyants, des alternatives de froid & de chaud ; les urines ſont citrines, claires & ſans nuage ; le ventre eſt tout-à-fait conſtipé ou tout-à-fait dévoyé ; les déjections ſont huileuſes, fœtides, très-alcalleſcentes & ſouvent vermineuſes, quelquefois ſereuſes, quelquefois auſſi ſanguinolentes & comme dyſſenteriques ; la peau ſe couvre d'une ſueur viſqueuſe & gluante ; les malades traverſent tout, tant elle eſt abondante. L'éruption commence d'abord par de petites taches rouges qui ſe manifeſtent ſur les tégumens qui recouvrent les muſcles péauciers,

ſur la poitrine, au dos, aux lombes & enſuite ſur toute la ſurface du corps; le viſage, le cuir chevelu, la paume des pieds & des mains pas même exceptés. Il en eſt de la miliaire comme de la petite vérole : les uns en ſont tout couverts, & d'autres n'en ont que quelques grains, comme par conſtellation, & quelquefois même point du tout, quoiqu'ils ayent tous les ſymptômes les moins équivoques de cette maladie.

La fievre miliaire s'annonce auſſi quelquefois bruſquement, & ſon génie perfide ſe déploye d'une maniere ſenſible dès ſa premiere invaſion. La proſtration de forces eſt ſubite; la terreur, la crainte de la mort s'emparent de l'eſprit & l'abbattent; le pouls eſt dur, petit, fréquent & ſerré; les malades ont

un vomiſſement d'une bile érugineuſe qui dure quelquefois quarante-huit heures ; & une céphalalgie des plus atroces, leur ôte toute eſpece de repos ; ils ne peuvent trouver une bonne poſition dans leur lit, ils ſont continuellement agités, les angoiſſes ſurviennent avec une reſpiration fatiguante, leurs poumons s'expliquent très-difficilement. Un froid les ſaiſit à l'extérieur, de même que dans la fievre lypirie, tandis qu'ils ſe plaignent qu'une chaleur brûlante dévore leurs entrailles ; rien ne peut étancher leur ſoif; leur ventre eſt dur & ſenſible, leurs urines ſont crues & claires comme de l'eau de ſource, leurs yeux ſont nébuleux, leur voix eſt coupée, ils ont des douleurs contondantes dans tous les membres, ſouvent des points de côté aigus ; la fievre ſem-

blant céder pour réprendre avec plus d'intenſité, ils pouſſent des ſoupirs qu'ils ſemblent tirer de très-loin, ils étouffent, ils s'inquiétent cruellement; la ſurdité, le hoquet ſe mettent de la partie; la fievre ſe rallume, & les oppreſſions, ſignes précurſeurs de l'éruption, vont en augmentant, ainſi que les ſueurs qui ont une odeur forte & des plus déſagréables. Les ſueurs ne ſont quelquefois que partielles & imparfaites, il en eſt de même de l'éruption qui ſe montre ſouvent dans cette circonſtance là, le 4eme. ou 7eme. jour au plus tard; la langue eſt alors chargée d'une légere couche de matiere gluante & les yeux ſont larmoyans.

Quelquefois encore, cette maladie s'annonce long-temps auparavant par une ſimple fievre tierce,

des insomnies, un défaut d'apétit, une bouche mauvaise, un mal-aise général, & une inaptitude décidée à faire le moindre mouvement. La tête est lourde & pesante, la langue est chargée, des douleurs erratiques se sont sentir dans différentes parties du corps, & un léger dévoiement, le ventre étant mollet, est accompagné d'éructations & de quelques légeres anxiétés præcordiales. Le pouls est, à-peu-près, dans l'état naturel, hors le jour de la fievre; les urines sont de quantité & de couleur ordinaires à quelqu'un qui se porte bien. Enfin, toutes les fonctions se font à-peu-près bien, & continuent ainsi dans cet état jusqu'à quinze jours, que la fievre devient continue avec redoublement; alors des sueurs copieuses baignent toute l'habitude du

corps & facilitent la ſortie d'une infinité de petits boutons miliaires qui donnent lieu à un picotement univerſel des plus incommodes. Enfin, je ne finirois pas ſi j'étois obligé de deſſiner toute la variété des nuances que m'a offertes cette maladie, auparavant de dépoſer à la peau le levain miliaire ; car il y en a que cela prend par des coliques, des nauſées, des douleurs de reins inſupportables ; d'autres par un aſſoupiſſement, une eſpece d'engourdiſſement de toute la machine ; d'autres, enfin, par des fluxions & des douleurs de dents, &c. &c.

Il eſt peu de maladies qui ſe préſentent ſous un aſpect plus doux & plus terrible, & par conſéquent plus varié. La diverſité de tous ces ſymptômes, la marche irréguliere de cette maladie a fait imaginer à

la plûpart des Praticiens & des Auteurs qui en ont traité, pluſieurs eſpeces de fievre miliaire, qu'ils ont même compliquées avec d'autres maladies. Je crois que toutes ces diſtinctions ne peuvent pas ſupporter l'examen rigoureux d'un œil obſervateur, & qu'elles ne dépendent uniquement que de la conſtitution primordiale de l'individu qui en eſt affecté. Nous venons de paſſer en revue les différens ſymptômes, qui ſont autant de moyens que la nature met en œuvre pour ſe débarraſſer d'une humeur hétérogène qui la ſurcharge de maniere à l'empêcher de remplir la plus grande partie de ſes fonctions : nous avons vu que le temps qu'elle employe pour ce grand travail, varie & commence depuis le 4$^{eme.}$ jour juſqu'au 10$^{eme.}$, qui eſt le

plus long terme jusqu'où elle déploye sa force. Cette irrégularité dans sa marche, dans sa durée, son défaut d'ordre, &c. tout cela dépend de la bonne constitution du sujet qui présente une résistence plus ou moins vigoureuse & plus ou moins longue, à l'ennemi qui est plus ou moins foible, *& vice versâ*. Revenons donc à l'éruption miliaire, & considérons-la sous toutes ses formes.

Auparavant de rien dire sur les symptômes concomitans de l'éruption, non plus que sur les consécutifs, je vais exposer les différences caractéristiques que j'ai observées dans les éruptions, surtout quant à la couleur. Il existe trois sortes d'éruptions miliaires : la premiere est celle dont les pustules, ou petits boutons, sont comme autant de pe-

tits criſtaux diaphanes & très-clairs, remplis d'une liqueur limpide ; ils ſont à la lumiere, conſidérés horiſontalement, le même effet que la roſée ſur l'herbe dans un beau jour de ſoleil, ou, comme l'a très-bien dit M. Deplaigne (*a*), que les veſicules de la feuille de glaciale. La deuxieme eſt celle dont les boutons ſont abſolument les mêmes, & qui ſe trouvent implantés dans une petite tache rouge purpurine. La troiſieme, enfin, eſt celle dont les boutons ſont rouges, de même que les taches. J'appelle la premiere, Miliaire blanche ou Criſtalline ; la deuxieme, Miliaire à baſe rouge : & la troiſieme, Miliaire rouge. Ces diſtinctions qui ſemblent minutieuſes en apparence, ſont bien eſſentielles, tant pour le prognoſtic, que pour le traitement, ainſi qu'on

(*a*) Journ. de Med. Oct. 1705. p. 340.

le verra par la ſuite. M. Home, n'en reconnoît que deux eſpeces qu'il appelle, indiſtinctement, miliaire & pourpre blanc, miliaire & poupre rouge (*a*). Je crois, ſoit dit en paſſant, qu'on abuſe un peu des mots, car la miliaire eſt une maladie eſſentielle & diſtincte, tandis que l'autre n'eſt qu'un ſymptôme de la fievre maligne.

L'éruption, de quelque couleur qu'elle ſoit, une fois qu'elle s'eſt montrée, continue juſqu'à ce que la fievre tombe, ou pour mieux dire, la fievre perſiſte juſqu'à ce que le levain miliaire ſe ſoit complettement dépoſé à la peau. Quant à ſon type ou temps qu'elle y employe, il n'eſt pas poſſible de l'aſſigner, variant à l'infini, tant par

(*a*) Princip. Med. p. 168.

ſon génie particulier que par l'effet des remedes qui accélerent ou rallentiſſent ſa marche, ainſi que par pluſieurs autres circonſtances, comme l'âge, le tempérament, &c. du malade. Quant à la quantité, elle varie de même à l'infini, ainſi que je viens de le dire plus haut; les uns en ayant, pour ainſi dire, une croûte depuis le ſommet de la tête juſqu'aux pieds; d'autres en ayant peu, d'autres point, quoique livrés aux ſymptômes les plus caractériſtiques. J'ai eu l'occaſion de voir deux ou trois malades; mais, entre autres, un dont les puſtules étoient auſſi volumineuſes & auſſi conſidérables que les ampoules produites par les veſicatoires, ce qui prouveroit une cauſticité bien énergique dans les principes acrimonieux du levain miliaire.

La

La miliaire enfin bien dévelopée, le pouls se releve, devient plus fort, plus fréquent, & ses pulsations sont plus détachées & distinctes. Les sueurs sont toujours des plus abondantes; mais bien loin d'affoiblir les malades, ils se trouvent allégés & plus forts; l'abondance prodigieuse de cette excrétion ne diminue pas celle des urines & l'hypostase la plus parfaite a lieu; les malades éprouvent encore des étouffemens légers, & quelques petits redoublemens que la nature employe pour pousser à la peau le reste du levain miliaire qui roule encore dans les vaisseaux avec la masse totale des humeurs; la chaleur de la peau diminue, le ventre s'ouvre de lui-même, la soif s'éteint & la fievre tombe. Alors les malades reprennent leur premiere gaïeté, ils savourent avec

une eſpece de volupté, le plaiſir d'être rappellé à la vie, de même qu'un voyageur qui, au milieu de la tempête, a le bonheur d'échaper à la fureur d'une mer irritée. Les petits boutons ou véſicules reſtent ainſi dans leur état pendant huit, dix, quinze & vingt jours; j'en ai vu qui ont été juſqu'à quarante pour la deſquamation derniere, c'eſt-à-dire, que ſucceſſivement les anciens ſe deſſéchoient pour faire place à de nouveaux, auxquels il falloit encore ſix autres ſemaines pour être tout-à-fait hors de tous accidens (*a*). Il y a eu certains malades qui avoient des fievres erratiques, des inter-

(*a*) *Sæpè enim accidit in morbis gravioribus, non unico certamine, naturam de morbo trimaphare poſſe, ſed poſt fallaces inducias morbum denuò inſurgere, neque integrè debellari, niſi novis turbis excitatis, illud quod de materiâ reſtabat in corpore, expellatur & quidem non unica, ſed pluribus ſæpè viis exeat.* Wanſvieten, tom. *ij.* §. 587. pag. 51.

mittentes qui duroient quelquefois trois mois, & cette ſcène ennuyeuſe ſe terminoit enfin d'elle-même, aidée ſeulement d'un bon régime. Les convaleſcences ſont en général, toutes ennuyeuſes & dégoûtantes; de temps-en-temps les convaleſcens éprouvent des mal-aiſes, des fievres irrégulieres ſans obſerver aucun type; leur eſtomac digere mal, ils ont ſouvent des rapports, la moindre indiſcrétion dans leur régime eſt ſuivie d'indigeſtion; une figure pâle & plombée annonce la maladie à laquelle ils viennent d'échaper. De même que cette maladie n'obſerve point d'ordre particulier dans ſon invaſion & dans tout le reſte, juſqu'au moment de l'éruption; de même auſſi ſa végétation, ſa deſquamation & furfureſcence n'ont rien de régulier, parce que

ſouvent depuis le 4eme. jour de l'invaſion, il poind des boutons juſqu'au 21, & même pendant ſix ſemaines, comme je viens de le dire ; de ſorte que ceux qui ont paru les premiers jours n'exiſtent plus, lorſque les ſeconds arrivent qui ſont place à de nouveaux ; & ainſi de ſuite : c'eſt une hydre renaiſſante.

De même que nous avons remarqué que la fievre miliaire offroit une infinité de nuances dans le dévelopement de ſes ſymptômes, pour parvenir à l'éruption parfaite, de même auſſi nous en avons une infinité à obſerver en partant de ce point là, pour parvenir à la fin ou heureuſe ou tragique de cette cruelle maladie.

La plûpart des ſymptômes cideſſus énoncés ſubſiſtent, & ſouvent même avec plus d'intenſité. L'érup-

tion ne paroît ou qu'imparfaitement, ou elle disparoît sitôt qu'elle s'est montrée, ou les boutons jaunissent, noircissent & se dessechent; de là une déliteſcence qui donne lieu aux accidens les plus graves, comme affections comateuses ou insomnies opiniâtres, délire sourd, douleurs aiguës dans certaines parties, respiration coupée par des sanglots, oppression de poitrine des plus considérables, le hoquet, la voix cassée, le *subsultus tendium*, une sueur froide & gluante qui s'empare d'abord des extrêmités, & gagne la periphérie de tout le corps; un pouls petit, effilé, serratil, convulsif & ondoyant; les syncopes, & enfin la mort. Il ne faut pas imaginer qu'il y a toujours d'autant moins de danger que l'éruption est plus considérable & plus complet-

tement faite, car je vois fréquemment le contraire.

J'ai obſervé chez certains malades que l'éruption ſe faiſoit complettement & alloit toujours en croiſſant juſqu'à la fin de la maladie qui étoit tragique; dans ce cas là les malades ſont inondés par des ſueurs colliquatives & trop abondantes qui les jettent dans un abbattement général de corps & d'eſprit; & je ſuis alors porté à croire qu'elles ſont plus ſymptomatiques que critiques, puiſque les malades, loin d'en retirer aucun avantage, s'en trouvent, au contraire, beaucoup plus mal.

Comme l'éruption va toujours ſon train, les ſymptômes précurſeurs vont toujours en augmentant; ſavoir: la difficulté de reſpirer, les anxiétés præcordiales & l'oppreſſion, ſurtout du côté gauche; la

ſurdité, quelquefois même la cœcité ; les urines avec un ſédiment briqueté ; la ſoif inextinguible ; la langue toujours humide ; le colet des dents encroûté d'une matiere viſqueuſe & noire ; le ventre bourſoufflé, les déjections fréquentes & féreuſes ; les hypocondres tendus & ſenſibles ; le pouls petit, foible & ondoyant, dont les pulſations ſont ſi rapprochées qu'il eſt bien difficile de les diſtinguer. Les malades ſe plaignent d'un léger mal de gorge, qui a l'air d'un ſimple enrouement ; les ſueurs deviennent froides & colantes ; un délire ſourd précede un aſſoupiſſement qui tient du coma ; les veſicatoires appliqués dans ce cas là, donnent lieu à la gangrene, les urines coulent en abondance ; l'épuiſement univerſel où ſont les malades, tant par la quantité prodi-

gieuſe des ſueurs, que par la qualité des déjections ſéreuſes qui ſont abondantes elles-mêmes, annoncent une diſſolution prochaine; le pouls eſt obſcur, il tremblote, les tendons ont des mouvemens ſpaſmodiques; la cornée tranſparente ſe flétrit & ſe couvre d'un nuage glaireux: tous ces ſymptômes annoncent une mort prochaine, qui arrive ordinairement du 10 au 14 au plus tard; & ſouvent plutôt.

Enfin, j'ai vu des malades chez qui cette fievre avoit fait voir ſa marche à découvert dès les premiers jours de ſon invaſion, à qui, par conſéquent, on a été à portée de donner tous les ſecours convenables qui ont exactement produit tout l'effet déſiré; chez qui les ſyptômes n'annonçoient rien que de très-bon augure, le pouls approchant plus

ſouvent de l'état naturel que de l'état fébrile ; enfin, chez qui l'éruption étoit parvenue à ſon état ſans trop de travail du côté de la nature, ſans trouble aucun dans les fonctions, & avec ſécurité, tant de la part du Médecin que de celle du Malade, lorſque tout-à-coup la perfide, *quaſi clancularias vitæ ſtrueret inſidias*, venoit renverſer toute eſpérance. En trois & quatre heures au plus, tous les ſymptômes les plus aggravants, venoient en foule étouffer le principe de la vie ; la fievre la plus ardente s'allumoit, la tête & la poitrine ſe prenoient tout auſſi-tôt, le malade déliroit, avoit des convulſions, l'éruption diſparoiſſoit ou en partie ou en total ; les ſyncopes devenoient fréquentes les étouffemens étoient conſidérables, & les malades périſſoient comme ſuffoqués.

Voilà, à-peu-près, les marches les plus eſſentielles & les plus ordinaires de la fievre miliaire ; je dis à-peu-près, parce que c'eſt du plus au moins, ce qui varie, comme j'ai déja eu occaſion de le dire, à raiſon du tempérament & d'une infinité d'autres circonſtances qu'il eſt inutile de répéter....

Il eſt encore une infinité d'autres ſymptômes que je paſſe ſous ſilence, par la raiſon qu'ils participent plus des maladies eſſentielles, d'où ils dépendent ſouvent, que de la miliaire qui n'eſt qu'un ſurcroît de complication. Au ſurplus, c'eſt au Médecin clinique à bien ſcruter les choſes de près, pour ne point s'en laiſſer impoſer par des marches ſimulées & trompeuſes pour l'adminiſ- des moyens curatifs.

CHAPITRE II.

Des especes de la Fievre Miliaire.

COMME mon but n'est que de traiter de la fievre miliaire, que j'ai principalement observée, & que je la regarde comme essentielle, je ne m'arrêterai point à la distinction de cette maladie en essentielle & en symptomatique. Je ne m'arrêterai pas davantage à cette autre distinction de fievre miliaire simple & compliquée; il me suffira de faire remarquer que je l'ai vue quelquefois compliquée avec la pleurésie, la péripneumonie, la petite vérole, la rougeole, &c. Je me bornerai donc simplement à la distinguer en bénigne & en maligne.

SECTION PREMIERE.

De la Bénigne.

J'aurois pu me diſpenſer de remettre ſous les yeux du Lecteur, une partie du tableau des ſymptômes que je viens déja de tracer plus haut, & dans lequel j'ai développé dans tout ſon jour, le génie caractériſtique & diſtinctif de l'une & l'autre eſpece ; mais comme je les ai préſentés dans une partie de leur variation en général, & un peu confuſément à la vérité, quoique cependant tels qu'ils ſe ſuccedent, j'ai cru devoir les rapprocher d'une maniere à faire au moins entrevoir une eſpece d'ordre avec lequel ils parcourent, le plus communément, leurs différentes ſtades ou périodes.

Les malades ſe plaignent d'abord

d'un mal-aiſe général, de douleurs de tête, qui ſe fixent le plus ſouvent dans les ſinus frontaux ; leur tête eſt lourde & peſante, ainſi que tout le corps qu'ils meuvent avec peine & comme à regret, ils ſont comme roués (c'eſt ainſi qu'ils s'expriment) ils manquent d'appétit, ils ont des nauſées, leur bouche eſt mauvaiſe, ils éprouvent de légeres horripilations & des alternatives de froid & de chaud : enfin, le friſſon ſe décide, une fievre peu forte s'annonce avec une chaleur à la peau peu conſidérable, & les ſueurs commencent ; voilà, à-peu-près, ce qui ſe paſſe les quatre premiers jours.

1er. Période.

La chaleur augmente avec la fievre qui ſe déclare rémittente, quelques anxiétés præcordiales, & de légers étouffemens ſemblent diſpo-

ſer la criſe à ſe faire à la peau ; les ſueurs deviennent abondantes & fatiguent les malades au point de leur enlever le ſommeil ; quelques taches purpurines commencent à ſe manifeſter entre chair & cuir ; les urines ſont ardentes, le ventre eſt reſſerré, le pouls eſt alors un peu plus fort & plus fréquent. Tout cela ſe paſſe depuis le 4 juſqu'au 7 ou 8. 2eme. Période.

La fievre diminue, les urines rouges d'abord, deviennent pâles & dépoſent ; les anxiétés & oppreſſions, quoique plus fréquentes, ſont moins vives ; toute la périphérie du corps ſe trouve comme couverte d'une roſée, qui n'eſt autre choſe que ces petites véſicules dont l'éruption vient de ſe faire complettement ; le ventre s'ouvre de lui-même ; les malades ſont gais.

Ceci ſe paſſe depuis le 8 juſqu'au 14 au plus tard. 3eme. Période.

La fievre, les ſueurs & les accidents ceſſent alors, il reſte ſeulement, pour réminiſcence de cette maladie, un état de foibleſſe ; les malades ont un dévoyement de matiere bilieuſe ; ils font, ce qu'ils appellent peau neuve. Les véſicules ſe deſſechent & s'en vont par écailles, la démangeaiſon eſt inſupportable, & ſi incommode qu'ils ſe grattent à plaiſir ; enfin, la deſquamation renouvelle l'épiderme. Cela peut aller juſqu'au 21, terme le plus long, juſqu'où peut s'étendre la bénigne. 4eme. Période.

Ce dernier période de la miliaire peut, à juſte titre, être conſidéré comme le premier de la convaleſcence, puiſque les malades ſont hors des accidens, & qu'en général

ils n'ont que peu, ou même point de fievre.

Il eſt des miliaires bénignes qui parcourent leur quatre périodes en quatorze jours ; & c'eſt même la marche la plus commune. J'en ai cependant obſervé s d'autres dont la marche étoit beaucoup plus prompte, & le caractere des ſymptômes bien plus doux ; car j'ai vu des Ouvriers ſe mettre au lit un jour, pour raiſon, diſoient-ils , de courbature & de douleurs de fatigue , dont ils ſe plaignoient dans tous les membres, & le lendemain reprendre leur travail ordinaire , tout couverts de puſtules criſtallines , de miliaire blanche.

Il y a peu de temps qu'il m'eſt venu trouver un Payſan , qui me dit avoir eu un accès de fievre de cheval pendant trois jours , (c'eſt

ſon

ſon expreſſion) avec des étouffemens, des maux de cœur, & qu'il avoit rendu par haut & par bas, une quantité prodigieuſe de bile des plus fœtides ; qu'il avoit trempé cinq à ſix chemiſes, qu'enſuite il avoit éprouvé un picotement univerſel, & que tout ſon corps s'étoit couvert de petits boutons blancs, qui n'étoient rien autre choſe que la miliaire, dont il lui reſtoit encore une belle quantité. Il étoit venu à pied de deux lieues & s'en eſt retourné de même, en ſe plaignant, cependant, d'un très-grand mal de tête ; je ſais que ſon imprudence n'a été ſuivie d'aucuns accidens, & que très-peu de temps après, il a recouvré ſa vigoureuſe ſanté.

SECTION SECONDE.

De la Maligne.

La miliaire la plus cruelle & la plus perfide, eſt celle qui prend tous les dehors trompeurs de la bénigne que je viens de décrire. Le Médecin eſt dans la ſécurité la plus parfaite ſur l'état de ſon malade; il ſuit, avec ſérénité, les périodes qu'elle parcourt juſqu'à la fin du troiſieme, que les accidens les plus graves viennent aſſaillir en foule le malade qui ſe croyoit déja guéri. Et quelquefois, en moins de huit heures, ſa vie lui eſt arrachée, contre toute attente. Paſſons maintenant à celle dont le début & la marche annoncent, de la maniere la plus évidente, les dangers que courent ceux qui en ſont attaqués.

Les malades, ou pour mieux dire, ceux qui doivent être attaqués par cette cruelle maladie, auparavant de s'aliter, éprouvent des douleurs dans les bras & dans les jambes, des pesanteurs de tête, des insomnies, ou un sommeil encore plus fatiguant par des rêves qui agitent l'esprit & fouettent le sang; ils ont l'ame triste & mélancolique, comme si ils pressentoient quelque chose de sinistre; plus d'appétit; Ils trouvent mauvais tout ce qu'ils prennent, &c. Tous ces symptômes durent plus ou moins de temps, jusqu'à ce que l'humeur morbifique soit mise en mouvement, & se développe au point d'ôter la faculté de se mouvoir. En effet, les douleurs dans le corps des muscles augmentent; les malades éprouvent un mal-aise qui appésantit toute la machine;

ils ont beaucoup de vents, ils en rendent par en haut; ils ſe plaignent d'une bouche empoiſonnée; ils ont de fréquentes nauſées, font beaucoup de faux efforts pour vomir, ils en font de vrais enſuite, & rendent par haut une bile qui reſſemble beaucoup à une diſſolution de cuivre, & en même-temps par bas, une bile noire & aduſte; l'une & l'autre ſont d'une cauſticité telle qu'elles laiſſent par haut, comme par bas, une ſenſation de feu qui dévore les différents conduits par où elles ont paſſé; ſenſation ſi dolorifique, que les malades s'en plaignent quelquefois trois à quatre jours après le vomiſſement. Ce vomiſſement dure quelquefois douze & quinze heures, & même plus; il eſt accompagné de douleur & de feu dans les entrailles, de ſin-

copes fréquentes ; enfin, de ſueurs froides & d'un pouls petit & ſerratil : ſymptômes qui ſemblent annoncer la préſence d'un poiſon minéral des plus actifs, & qui m'en ont impoſé une fois chez un malade, dont l'obſervation eſt à la ſuite de cet Ouvrage ; la ſoif eſt inextinguible ; la langue eſt humide ; la poitrine eſt ſerrée, avec une reſpiration très-fatiguante ; le pouls plus lent que dans l'état naturel, ſe releve avec force, devient fréquent & rebondiſſant, puis il retombe peu de temps après à plat ; enfin, il varie à l'infini ; le basventre n'a d'abord rien de remarquable ; les urines ſont bourbeuſes, j'en ai même vu de glaireuſes ; le malade eſt, ou abſorbé par un affaiſſement géneral, ou tourmenté par des céphalalgies les plus atro-

ces. Celà ſe paſſe les quatre premiers jours. 1er. Période.

La douleur de tête ſe fait ſentir avec force & ſe fixe ou dans les orbites, ou dans les ſinus frontaux, ou dans une ſeule de ces deux parties ; les artères carotides & des tempes battent avec vigueur ; le pouls devient plus fréquent ; mais il eſt toujours petit, ſerré, irrégulier, & ſes pulſations ſont preſque toutes irrégulieres entre-elles ; la poitrine eſt tellement embarraſſée, que les malades ſanglotent pour reſpirer ; la gêne eſt toujours plus marquée du côté gauche ; les anxiétés præcordiales & les langueurs qu'éprouvent les malades, ſont des plus allarmantes ; les accidens de la poitrine ſe ſuſpendent de temps-en-temps, pour reprendre ſouvent avec plus d'intenſité, & pendant cette trève, le pouls ſe

releve, devient fort, fréquent & rebondiſſant, mais toujours irrégulier, enſuite il ſe reſſerre ſur lui-même, & l'on voit revenir tous les accidens de la poitrine, avec un météoriſme plus ou moins conſidérable. Les hypocondres ſont tendus, mais peu ſenſibles; les urines ſont rouges, avec un ſédiment briqueté; la chaleur de la peau devient mordante; les malades ſe plaignent de froid & d'horripilations, & ſouvent ils brûlent au-dedans, comme j'ai déja eu occaſion de le dire, de maniere qu'on eſt obligé de les réchauffer au-dehors, au moyen de linges chauds, &c. La ſurdité ſe met de la partie avec un délire ſourd; les aberrations fréquentes annoncent tout le trouble qu'il y a dans l'économie animale; des ſueurs copieuſes, fœtides, aigres traver-

ſent tout, & favoriſent l'efflorescence qui ne s'apperçoit encore que confuſément çà & là. Tout cela ſe paſſe depuis le 4 juſqu'au 7, 9 & même 10eme. jour, chez certains malades. 2eme. Période.

Le ſeptieme & dixieme, ſurtout, ſont les jours les plus critiques, où la nature prend le deſſus, ce qui eſt le plus ordinaire; ou elle ſuccombe aux anxiétés præcordiales, aux étouffemens, aux langueurs, aux ſincopes qui enlevent les malades. Si, au contraire, les malades arrivent une fois au douzieme & quatorzieme jour, il eſt rare qu'ils n'en réchappent pas; tous les accidens, tant de la tête & de la poitrine, que du bas-ventre, s'en vont comme par enchantement; la fievre perſiſte toujours avec moins de force, à la vérité, pour terminer la criſe qui ſe fait à

la peau ; le pouls eſt encore plein, mais un peu plus mollet, plus flexible & plus développé ; quelques légeres exacerbations ſe font encore ſentir, pour dépoſer le reſte du levain miliaire; alors les ſueurs commencent à diminuer pour faire place à une infinité de petites véſicules qui recouvrent toute l'habitude du corps. Quoique la marche la plus ordinaire ſoit celle-ci, cependant il arrive quelquefois que les malades paſſent le quatorzieme jour, & que les ſymptômes augmentent d'intenſité; que le tranſport ſe fait au cerveau ; que le pouls devient ondoyant & ſpaſmodique ; que les ſueurs colliquatives épuiſent les malades ; que le dévoyement ſéreux, & ſouvent fourmillant de vers, met le comble à l'épuiſement ; que la poitrine ſe remplit ; que des ſueurs gluantes

& froides couvrent les extrêmités ; & enſuite tout le corps ; & que le malade, enfin, paſſe dans une foibleſſe. Cela peut aller juſqu'au 15, rarement au 17. 3eme. Période.

Ce période paſſé, je n'ai point vu périr de malade. J'en ai bien vu ſuccomber depuis le troiſieme & quatrieme jour, juſqu'au dixieme & onzieme jour incluſivement; & c'eſt-là le grand courant, mais jamais après le troiſieme période fini. A cette époque, commence le quatrieme période de la maladie, & le premier de la convaleſcence; les malades reſpirent avec facilité, dorment d'un ſommeil de paix: la ſeule choſe qui tienne encore de la maladie, eſt une extrême foibleſſe dans tous les organes, ils ne peuvent ſupporter la lumiere ; leur tympan eſt également à ménager, car ils ont, pour la plûpart, l'organe de

l'ouie ſi ſenſible & ſi délicat, que le moindre bruit leur étonne la tête; chez certains, le bruit eſt abſolument indifférent, car ils ne recouvrent l'ouie que par la ſuite. De deux jours l'un, les malades éprouvent encore quelques légeres réminiſcences de fievre, des mal-aiſes, &c. La miliaire ſe deſſéche, s'écaille & s'en va par farines. Cela va juſqu'au 21, le plus communément. 4eme. & dernier Période.

De même qu'il eſt très-difficile de fixer les premiers jours de l'invaſion de cette maladie, par la raiſon que ceux qui en ſont attaqués, vont juſqu'à la fin, & qu'ils ne s'alitent que quand ils ne peuvent plus faire autrement; de même auſſi, il eſt très-difficile d'en marquer préciſément le dernier terme, qui ſe perd dans la convaleſcence, dont

elle eſt, (la convaleſcence) à proprement dire, la prolongation. Quoique j'aie voulu affecter une marche réguliere à cette maladie, par l'ordre que j'ai voulu aſſigner aux quatre périodes que je lui fais parcourir, cependant on entrevoit par l'inconſtance de ſon caractere, la variété de ſes ſymptômes, &c. qu'elle ne peut s'aſſujétir à cette eſpece d'ordre que nous voulons établir dans ſa marche, puiſqu'à tout inſtant je ſuis obligé d'avoir recours à quantité d'exceptions; de faire continuellement obſerver les changemens que cela ſouffre, & par-conſéquent de revenir ſouvent ſur mes pas.

Cette maladie eſt peut-être la ſeule dont la convaleſcence ſoit la plus dégoûtante, & qui exige le plus de circonſpection, comme j'ai eu occa-

sion de le dire. Je me rappelle la convalescence de plusieurs malades, qui fût plus cruelle que la maladie même ; & entre autres, celle du Sonneur de la Paroisse, dont la miliaire fut terminée le vingt-unieme jour. Il eut une convalescence continuelment troublée par quelques accès de fievres, par des douleurs de tête, par des indigestions ; enfin, par une difficulté presqu'insurmontable de pouvoir faire le moindre mouvement ; il a été, au moins, pendant quatre mois entiers, qu'il n'osoit se risquer à aller seul dans les rues ; il avoit la figure & le maintien qu'ont ordinairement ceux qui ont échappé à une attaque d'apopléxie & de paralisie ; il étoit comme hébêté, & sa maniere de marcher dans les rues, étoit celle d'un homme qui est pris de vin.

Les rechûtes, dans cette maladie, ſont fréquentes, & vérifient bien cet aphoriſme d'Hypocrate : *quæ poſt criſim relinquntur, recidivam facere ſolent.* J'en ai vu quelques uns dont la maladie ſe terminoit vers le milieu ou la fin de l'automne, ne recouvrer leur premiere vigueur que dans le beau milieu du printemps ſuivant. Enfin, il en eſt pluſieurs dont la miliaire ne ſe guérit que par d'autres maladies, comme fievres intermittentes, dépôts, phlegmons, infiltrations locales & hidropiſies univerſelles, ce qui annonce un apauvriſſement conſidérable dans les liqueurs.

Quoique j'aie dit plus haut, & qu'il ſoit vrai en effet, que la miliaire exiſte ſans éruption, mais avec tous les autres ſymptômes les plus déciſifs, je ne puis diſſimuler

cependant qu'on abuſe journellement de ſon nom, comme la plûpart des ignorants & de ces gens à prétention, abuſent tous les jours de celui de la fievre maligne; cela donne un air d'importance : auſſi y a-t-il des Médecins qui ne voyent point de petites maladies, tout eſt grave pour eux. *Stula ſuperbia ridetur ab omnibus.*

Paſſons maintenant aux cauſes de cette maladie.

CHAPITRE III.

Des cauſes de la Fievre Miliaire.

COMME je crois qu'il eſt intéreſſant pour tout Médecin de connoître les principes prégumenes, procatartiques, & la cauſe prochaine d'une maladie. je vais examiner tout ce que j'eſtime pouvoir occaſionner la fievre miliaire, & par le détail ou j'entrerai, il ſera facile de juger qu'elle doit être endemique ici, & pourquoi elle y a été épidémique depuis deux ans.

MONTARGIS, Capitale du Gâtinois orléanois eſt ſitué dans un marais entre deux collines, au confluent de deux rivieres, le *Loing* & le *Puiſeaux*, au ſud-ſud-eſt de Paris,

Paris, ſous le 20eme. degré, 23 minutes, 28 ſecondes de longitude ; & le 47eme. 59 minutes, 58 ſecondes de latitude. Ses murs ſont baignés par les eaux du *canal* de *Loing*, qui eſt la continuation de celui de *Briare*, mais qui perd ce nom à cauſe de la riviere de *Loing* qui vient tomber dans les foſſés de la Ville en lui fourniſſant ſon eau ; le *puiſeaux* enflé de pluſieurs petits ruiſſeaux, & ſur-tout d'une petite riviere appellée le *verniſſon*, vient auſſi ſe réunir au loing, avant que celui-ci tombe dans le Canal, à l'entrée de la Ville, du côté du Midi, pour ſe diviſer enſuite l'un & l'autre en pluſieurs branches qui coupent la ville en différens quartiers, leſquels ſe communiquent par pluſieurs ponts, dont ſix principaux : de ſorte qu'on peut regarder *Montargis* comme une véritable Iſle.

Cette ville, quoique peu considérable est fort peuplée ; elle contient environ sept à huit mille Habitans. Elle est en général très-mal bâtie : la plûpart de ses maisons sont sur pilotis, elles sont petites, fort entassées & sans cour pour la majeure partie : elles ont encore moins de jardins (étant tous hors la Ville) de sorte qu'elles sont mal aérées ; aussi tous les Appartemens sur-tout par bas, sont-ils d'une humidité à pourir tous les meubles, humidité qui est encore d'autant plus grande que les rues sont en général étroites & mal percées. Le peu de cours qu'il y a parmi le petit peuple sont des cloaques où trois ou quatre ménages vont déposer leurs ordures, & forment des monceaux qui infectent la Ville dans les chaleurs de l'été, malgré l'extrême vi-

gilance des Magiſtrats qui ſont chargés de la Police. Chez le bourgeois, elles compoſent un très-petit eſpace qui contient à la fois le puits, le puits perdu, & les commodités.

Jettons maintenant un coup d'œil ſur la poſition reſpective de la Ville. Elle eſt dominée du côté du couchant par une haute montagne ſur la crête de laquelle eſt bâti un très-fort & très-ancien Château. Du côté du levant, elle eſt bordée d'une très-grande prairie qui ſe trouve arroſée par un bras du *Loing* & par une autre riviere qu'on appelle l'*oanne*. Cette prairie elle-même eſt côtoyée, à très-peu de diſtance, d'une très-grande forêt qui abrite la Ville des vents d'eſt & de nord-eſt; du côté du nord eſt une très-belle promenade qui contient environ vingt arpents d'un terrein de

même niveau que la prairie, elle eſt plantée de quatre allées d'ormes d'une hauteur prodigieuſe qui forme un carré long ; cette promenade de même que la Ville eſt une Iſle, car elle eſt entourée d'un côté par le Canal, & de l'autre par une riviere qui la ſubmerge au moins trois mois de l'année. La ville de ce côté, eſt abritée du vent du nord. Le côté du midi eſt le ſeul d'où Montargis ſoit à découvert, c'eſt la grande route de Paris à Lyon, laquelle grande route ſe trouve au ſortir de la Ville au milieu des Marais, des prairies qui ſont arroſées de différents bras de riviere, ainſi qu'on l'a pû entrevoir très-aiſément partout ce que je viens de dire.

J'ai dit plus haut qu'il y avoit pluſieurs ponts, par le moyen deſquels les différents quartiers de la Ville

ſe communiquent, dont ſix principaux; & de ces ſix il en eſt un qui mérite notre attention. Il communique à un Fauxbourg de la Ville appellé la Chauſſée; il a environ quatre cent-cinquante pas de longueur; il eſt élevé ſur les Prairies que j'ai dit border la Ville & arroſées par le *Loing* & l'*Oanne*; il eſt compoſé de dix-ſept arches, dont huit à peu-près ſont bouchées depuis environ vingt ans. Auſſi les prairies, les jardins & même ſouvent la Ville ſe trouve-t-elle ſubmergée par l'engorgement & le reflux des eaux qui n'ont plus, ou au moins qui n'ont qu'un très-petit écoulement; ajoûtés à cela, qu'au-deſſus de Montargis il y a quantité de gros étangs qui, pour peu qu'ils ſoient pleins, nous fourniſſent un volume d'eau conſidérable qui eſt obligé de reſter

long-temps devant nos murs, ne pouvant s'évacuer que très-lentement ; auſſi l'eau ſtagne-t-elle les deux tiers de l'année dans quantité de caves.

Je crois en avoir aſſez dit pour démontrer de la maniere la plus évidente que Montargis eſt bâti dans un fonds ; qu'il eſt marécageux ; environné d'une montagne, d'un Château, d'une Prairie, d'une épaiſſe Forêt, & de grands arbres ; qu'il eſt ſujet aux inondations, rempli & environné d'une eau ſtagnante & croupiſſante ; que le ſoleil n'y peut agir avec aſſez de force pour élever les vapeurs à hauteur convenable : que les différens vents n'y ayant pas un abord facile, l'air n'y circule pas d'une maniere aſſez libre pour balayer tous les miaſmes putrides qui ſont le réſultat des *ramenta* des

différens corps, & que les brouillards y ſont ſi fréquens qu'au moins la moitié de l'année ils viennent infecter l'intérieur de nos maiſons; d'où il eſt naturel de conclure que cette Ville eſt mal ſaine (*a*). En effet, l'air eſt ordinairement humide & froid, quelquefois humide & chaud, ce qui eſt encore pire, puiſqu'il ne fait qu'acélérer la tendance à la putridité; & qu'il eſt d'autant plus chargé de vapeurs morbifiques & de miaſmes putrides qu'il eſt plus

(a) L'Hiſtoire fait mention d'une Epidémie des plus meurtrieres qui ravagea Mgis & ſes environs, en 1459, au point que le Parlement qui y étoit aſſemblé par les Ordres de Charles VII pour inſtruire le Procès de Jean Duc d'Alençon accuſé de crime de leſe-majeſté au premier Chef, fut forcé d'abandonner Mgis & de ſe transférer à Vendôme pour le terminer définitivement. Quoique l'Hiſtoire ne diſe rien du génie particulier de l'Epidémie, je ne ſerois point du tout éloigné de penſer que ce fut la Miliaire; les cauſes phyſiques de ce temps-là étant les mêmes que celles d'aujourd'hui.

éloigné de la température ſeche.

L'eau eſt également mauvaiſe & mal-ſaine ; je pourrois même ajoûter, encore pire. J'ai obſervé deux eſpèces de mauvaiſes eaux : l'une crue & peſante ſur l'eſtomac, qui ne diſſout point le ſavon & ne cuit point les pois & autres légumes ; celle-ci n'eſt autre choſe que la même eau qui ſéjourne dans les caves, c'eſt une ſimple tranſpiration du Canal & des différents ruiſſeaux qui traverſent la Ville ; & cela eſt ſi vrai, que l'année derniere où l'on mit le canal & la riviere à ſec pour les curer, preſque tous les puits étoient taris. L'autre eſt une eau corrompue & infectée par toutes les tranſudations qui ſe font, tant des puits perdus & foſſes des commodités de la même maiſon, que de celles qui ſe font d'une maiſon voiſine. On pour-

roit ajoûter une troiſieme eſpéce de mauvaiſe eau; & je ſuis perſuadé que c'eſt la plus commune, celle qui réunit les mauvaiſes qualités des deux autres. D'après cela on ne doit point être étonné que les Habitans de cette Ville ayent ſi rarement de belles dents; les femmes n'y jouiſſent pas d'une carnation animée, elles ont en général une figure pâle & défaite; le *fluor albus* y eſt commun ainſi que l'affection ſcorbutique, les vapeurs, les rhumatiſmes, &c. & je crois, ſans rien avancer de trop, que preſque tous les Habitans ſans diſtinction d'âge, de ſexe, d'état, ni de tempérament, ſont entichés d'un vice ſcorbutique plus ou moins grand. Auſſi faut-il qu'un Médecin qui pratique ici, ait égard à cette diſcraſie des humeurs dans le traitement d'une maladie quelconque, ſoit aiguë ou chro-

nique, parce que je ſuis perſuadé que l'affection ſcorbutique y joue un rôle plus ou moins conſidérable qui peut contre indiquer certains remedes.

Paſſons à quelque choſe de plus particulier. La nuit du 26 au 27 Novembre 1770, il eſt arrivé une inondation des plus déſaſtreuſes; de Mémoire d'homme, Montargis n'en avoit vu une ſemblable. (*a*) L'eau a d'abord gagné toutes les caves, a monté au rès de chauſſée, & s'eſt élevée dans certains quartiers juſqu'à hauteur de dix à douze pieds; je me rappelle que nous autres Médecins nous faiſions nos viſites

(*a*) En 1658, il en eſt, diſent certains papiers de ce temps-là, arrivée une à peu-près auſſi cruelle.... Cette note m'a été communiquée par M. Hureau de Livoy, très-célèbre Juriſconſulte de ce païs-cy, qui a fait imprimer il y a quelques années un mémoire Hiſtorique de la Ville de Mgis qui ſe trouve aujourd'hui à la tête du deuxime Volume, des nouvelles recherches ſur la France, par M. Piganiol.

dans la Ville partie à cheval, partie en bateau. Il y a eu plusieurs maisons renversées, plusieurs ponts l'ont été aussi, & entr'autres celui dont les arches sont bouchées depuis vingt ans, a été rompu (*a*). Cette inondation a réfroidi l'atmosphère, l'a surchargée de vapeurs humides, a laissé long-temps les traces de l'humidité la plus froide dans les Appartemens, dans les caves & même dans les rues; (*b*). Elle a jetté tous les esprits dans la consternation & dans le découragement qui

(*a*) Je suis persuadé que l'inondation qui a détruit en 1427, l'Armée Angloise qui, faisant le siége de Mgis sous la conduite du Comte de Warvick, s'étoit campée devant cette Ville à trois portes différentes, dans le dessein de lui couper les vivres; n'étoit pas plus considérable..... Nouvelles recherches sur la France. Par Piganiol pag. 19 & 20 tom. 2.

(*b*) *Undi non solum ad affectus spasmodicos* (*aer frigidus*) *disponit, sedetiam cutis poros & vasa nimiùm coarctans, ad interiora urget humores stagnationem demum ac statim concipientes, hoff.* sect. cap. viij. de *damn. Ex cohibitâ cuticu. excretione.*

a été ſuivi d'une foule de maladies de toute eſpèce, mais ſur-tout de fiévres miliaires. Ajoûtés à cette cauſe, la chereté des grains & l'extrême miſere des Habitans qui ſont en général & en tout temps très-pauvres. J'en ai vu obligés de ſe nourrir d'un mauvais pain noir, mal cuit, mal fermenté, dans la compoſition du quel entroient le blé noir, l'orge, l'avoine, même les bales; des légumes gâtés, &c. J'ai vû d'autres malheureux réduits à un état de miſere tel qu'ils ramaſſoient dans les immondices des rues, de quoi prolonger leur trop infortunée exiſtence. Quels alimens! Quel eſtomac peut en faire la digeſtion? Quel chile doit réſulter de pareils ſucs! Quel ſang enfin, ou plûtôt quel poiſon vient circuler dans les vaiſſeaux pour éteindre juſqu'au prin-

cipe de la vie ? Le découragement, le déſeſpoir pénétroient les âmes ſenſibles & augmentoient le nombre des victimes que la miſere ſe ſacrifioit d'un autre côté. Ce Tableau de la miſere humaine eſt d'autant plus attendriſſant que les couleurs noires & ſombres dont il eſt nuancé ſont vraies, & qui peut mieux s'en appercevoir que le Médecin ami de l'humanité.

C'eſt dans ce que je viens d'expoſer que je trouve une cauſe commune & conſtante, dont l'effet eſt de donner naiſſance dans tous les temps à la fievre miliaire, & qui, en prenant plus d'intenſité, l'a fait régner épidémiquement.

L'air, pour avoir les qualités néceſſaires à la ſanté, ne doit être ni trop ſec, ni trop humide ; quand il eſt trop ſec il reſſerre les pores de la

peau & empêche la tranſpiration ; quand il eſt trop humide, il produit encore le même effet. Car l'humeur perſpiratoire a beſoin d'une certaine force de la part des vaiſſeaux excrétoires eux-mêmes, pour être pouſſée au-dehors ; d'où elle ſéjournera dans ſes tuyaux où elle ne ſera verſée qu'en très-petite quantité, s'ils ſont trop affoiblis & s'ils ont perdu entierement, ou en très-grande partie leur force contractile. Or c'eſt ce qui arrive, lorſque la peau eſt continuellement frappée par un air très-humide, il la relâche exceſſivement, lui ôte ſon élaſticité, & par-là ſuſpend la tranſpiration. La ſuſpenſion de cette excrétion n'eſt pas le ſeul mal que produiſe un air humide : il introduit encore dans le corps des particules très-ſouvent nuiſibles. Dans l'état parfait de ſanté, lorſque

le tiſſu de la peau jouit de l'élaſticité requiſe, que les bouches des vaiſſeaux excrétoires ont aſſez de force pour ſe reſſerrer, & que l'humeur perſpiratoire ſort librement, ce ſont autant d'obſtacles qui s'oppoſent à l'introduction de l'air dans les pores de la peau. Mais lorſque les circonſtances contraires ont lieu, il les pénétre ſans difficulté: ainſi il augmente de plus en plus le relâchement, il abreuve les fibres d'humidité, vicie le ſang & les humeurs par le mélange des miaſmes de toute eſpece dont il eſt rempli: ce qui arrive ſur toute la ſurface du corps a également lieu à l'égard des poumons: l'air humide, reçu dans les bronches, les relâche, en diminue ou en ſupprime la tranſpiration; & ſon ſecond effet eſt encore plus funeſte, parce qu'il fait paſſer plus

immédiatement dans le ſang les particules dont il eſt impregné. Ce n'eſt pas tout ; l'air mal ſain, impur, chargé de vapeurs humides, nuit auſſi à la digeſtion (*a*). Il a un libre accès dans l'eſtomac, ainſi il en relâche la fibre, qui perd par là ſon reſſort, & n'agit plus avec aſſez d'énergie ſur les alimens ; d'où ils ſont mal broyés, & il en réſulte un chyle crud & épais, qui d'ailleurs charie des particules héterogenes, que le ſang va recevoir, & dont l'aſſimilation ne s'operera qu'avec la plus grande peine, en ſuppoſant toutes fois que le ſiſtême vaſculaire conſerve encore aſſez de force pour conſommer cet ouvrage. D'ailleurs ce chyle épais ne circulera qu'avec une extrême difficulté dans les vaiſſeaux

(*a*) *Ubi eſt difficultas coctionis, ibi tarditas perſpirationis.* Sanct. aphor. 250.

pulmonaires,

pulmonaires, & la lenteur de ſon cours contribuera encore à augmenter ſa viſcoſité. Les poumons ſont principalement deſtinés à l'atténuer, mais, conſidérablement affoiblis par l'humidité dont ils ſont ſans ceſſe abreuvés, ils rempliront mal cette fonction, & la ſanguification ne ſe fera que très-imparfaitement.

Ces principes poſés, l'on conçoit aiſément qu'une atmoſphere trop humide doit donner naiſſance à une foule de maladies dépendantes de la tranſpiration ſupprimée, des particules hétérogenes introduites dans le corps, de l'obſtruction des petits vaiſſeaux occaſionnée par des ſucs viſqueux & mal digérés, enfin de l'appauvriſſement du ſang qui n'a pas été bien élaboré par les poumons, & de la mauvaiſe diſpoſition des humeurs qui en déri-

vent ; d'où il n'eſt pas étonnant que les fluxions, les maux de dents, le *fluor albus*, les pâles couleurs, le vice ſcorbutique, régnent dans une Ville telle que la nôtre, environnée d'eaux de tous côtés, & d'eaux ſtagnantes ; dont la conſtruction ne favoriſe pas la circulation de l'air : & qui ne peut être purgée par les vents, qu'une haute montagne & des arbres élevés, placés de côté & d'autre empêchent d'y aborder. C'eſt à la même cauſe qu'il faut auſſi attribuer la fievre miliaire, & j'oſe croire que l'on parviendroit à la rendre plus rare parmi nous, ſi l'on pouvoit trouver les moyens de rendre l'air que nous reſpirons plus pur & moins humide. Ce qui prouve que cette maladie eſt due à l'humidité continuelle de notre atmoſphère, c'eſt qu'elle eſt devenue plus fréquente & a fait de plus grands ra-

vages, lorſque cette humidité à augmenté par l'effet de l'inondation dont j'ai parlé ci-deſſus ; & qu'elle eſt revenue inſenſiblement, tant par rapport à la fureur de ſes ſymptômes, qu'au nombre de ceux qu'elle attaque, au point où elle étoit auparavant, à meſure que l'humidité a diminué, & que les eaux retirées en partie, ont moins chargé l'air de leurs particules.

Je regarde donc, comme cauſe procatartique ou primitive de la fievre miliaire qui regne ici endemiquement, l'humidité continuelle de notre atmoſphère, qui, ſelon qu'elle augmente ou diminue, rend cette maladie plus ou moins commune, & plus ou moins cruelle. Cette cauſe agit en ſupprimant la tranſpiration inſenſible, laquelle, retenue dans ſes propres couloirs, dégénere & ac-

quiert un caractere d'âcreté & de cauſticité qu'elle communique bientôt aux autres humeurs ; car il arrive qu'une partie refoulée vers le centre, ſe mêle à la maſſe du ſang, d'où elle ſtimule & irrite les ſolides qui réagiſſent à leur tour pour l'atténuer, & la chaſſer du corps. C'eſt de cette action & réaction, que réſulte la fievre qui s'allume plus ou moins fort, ſelon le degré de cauſticité de la matiere morbifique, & ſelon que ſa quantité exige de la part de la nature des efforts plus ou moins grands pour s'en débaraſſer. Quant aux exanthêmes qui ſe manifeſtent, il eſt probable qu'ils ſont dûs à l'autre partie de l'humeur perſpiratoire reſtée dans les pores de la peau, qui eſt alors pouſſée au-dehors par le travail que ſuſcite la nature, qui, à raiſon de l'analogie, attire à la périphérie du corps, celle dont le ſang

& les autres humeurs ſont ſurchargés; & qui témoigne aſſez ſa cauſticité par la démangeaiſon dont les malades ſont tourmentés.

Keil (*a*) eſtime que les maladies qu'on attribue communément à l'humeur perſpiratoire retenue dans le corps, dépendent des particules nuiſibles de l'air que le corps abſorbe. Il eſt certain que les parties hétérogènes, & les miaſmes putrides que nous abſorbons avec l'air humide qui s'en charge en très-grande quantité, produiſent chez nous des effets très-marqués & ſouvent funeſtes, (*b*) je crois même l'avoir prouvé par ce que j'ai dit ci-deſſus. Mais à l'é-

(*a*) *Medic. ſtat. brit.*

(*b*) *Voy. Hoffm. de venenis in aere contentis. epid. morb cauſ.*

Lanciſi, de naxiis palud. effluv.

Ramazzini, conſtitut. epidem.

gard de la fievre miliaire, je penſe qu'elle eſt principalement due a la ſuppreſſion de la tranſpiration, de ſorte que cet effet de l'humidité de l'air peut ſeul donner lieu à la maladie dont il eſt queſtion, indépendamment des particules nuiſibles dont l'atmoſphère eſt ſurchargée. Sans doute que ces particules abſorbées & admiſes dans le corps, augmentent le mal, & occaſionnent des ſymptômes plus fâcheux, mais on ne peut pas les regarder comme la cauſe de la fievre miliaire, parce qu'elles ne font que lui donner plus d'intenſité, ou ajoûter à la malignité de ſon caractere, ou, peut-être, favoriſer le développement plus prompt de ſon levain.

Il s'agit à préſent de ſçavoir de qu'elle nature eſt ce levain. Les ſueurs qui tirent ſur l'aigre, en ont impoſé à certains Médecins qui ont

prétendu de-là que le levain miliaire eſt acide. M. *Planchon* a raſſemblé dans ſon excellente diſſertation, les preuves les plus capables de détruire cette opinion, d'ailleurs tous les ſymptômes, & entr'autres, les déjections d'une fœtidité inſoutenable, annoncent la préſence d'un levain putride. Je me contenterai donc de rappeller ici au Lecteur avec le plus de préciſion qu'il me ſera poſſible, les preuves néceſſaires pour le convaincre de la nature putride du levain miliaire.

Il faut partir de ces deux propoſitions : 1°. Que la fievre miliaire reconnoît pour cauſe prochaine la retenue de l'humeur perſpiratoire qui, au lieu de s'échapper par les pores de la peau, s'arrête dans ſes propres couloirs ; 2°. Que toute humeur de notre corps qui ſéjourne & n'a plus

de cours, tombe dans une diſſolution putride. Quant à la premiere propoſition, je l'ai ſuffiſamment établie ci-deſſus. Quant à la ſeconde, il ſuffira pour en reconnoître la vérité, de ſçavoir qu'une humeur quelconque ſe putréfie dès qu'elle a perdu l'air fixe qui entroit dans ſa compoſition, comme l'ont prouvé MM. *Macbride* & *Boiſſieu* dans leurs ouvrages ſur les *antiſeptiques*, que ceux qui ont à cœur de s'inſtruire ſur une matiere auſſi curieuſe & auſſi importante, feront très-bien de conſulter. D'après cela, il n'eſt pas difficile de concevoir que l'humeur de la tranſpiration, dont l'excrétion eſt ſuſpendue, doit acquérir un caractére de putridité : car, des principes qui la conſtituent, celui-là doit plutôt, & plus facilement s'évaporer, qui eſt le plus léger & le plus ſubtil ; &

comme ce principe eſt l'air fixe, il s'échappe à travers les pores de la peau, & abandonne les autres principes auxquels il étoit uni, qui, dès qu'ils en ſoit privés, ſe décompoſent néceſſairement, s'exaltent & ſe putréfient. La putréfaction ne ſe borne pas-là : l'humeur perſpiratoire ainſi dépravée, & refoulée en partie vers le centre, fait dégénérer les autres humeurs auxqu'elles elles ſe mêle, telles que la lymphe, le fluide vital, & la bile; de-là les différens ſymptômes que l'on obſerve, tels que la peſanteur de tout le corps, les douleurs de tous les membres, l'anorexie, la foibleſſe du pouls, les langueurs, les anxiétés præcordiales, l'accablement, l'abattement ſenſible de l'eſprit & des forces, & les vomiſſemens ou déjections d'une bile noire & aduſte. Remarquons à l'occaſion de ces derniers ſymptômes,

que la bile eſt toujours ſinguliere-ment altérée dans les maladies qui proviennent du refoulement de l'humeur perſpiratoire: rien ne corrompt plus la bile, dit *Hoffman*, (*a*) & ne contribue davantage à la gâter & à la remplir de ſels cauſtiques, que la ſuſpenſion de cette évacuation importante qui a coutume de ſe faire par les pores de la peau; toutes les fois donc qu'une bile cauſtique exiſte dans les premieres voies, cela donne naiſſance aux friſſons, aux anxiétés, aux vomiſſemens, & aux mouvemens fébriles.

Si l'on ne refuſe pas de croire que la ſuppreſſion de la tranſpiration occaſionnée par un air trop humide, eſt la cauſe prochaine de la fievre miliaire, on admettra en même-temps qu'il y a des cauſes auxiliaires ou

(*a*) *De bile med. & venen. corp. hum. tom.* 6. *pag.* 159.

éloignées qui peuvent contribuer à augmenter l'activité de ſon levain, & le déterminer à porter ſon impreſſion délétere avec plus ou moins de rapidité & plus ou moins de force. Ainſi, outre la cauſe commune à tous ceux qui habitent cette Ville & les environs, il en eſt de particulieres à chacun, à raiſon de l'état, du genre de travail, de l'âge, du ſexe, du tempérament, de la miſere ou de l'aiſance, de l'excès de fatigue, de l'épuiſement ou de la vigueur du corps, du degré de ſenſibilité, &c. En effet, les perſonnes fortes ſont moins diſpoſées à être attaquées de la fievre miliaire, parce que le tiſſu de leur peau, plus dure & plus ſolide, donne moins de priſe à l'humidité, & permet moins l'introduction des particules nuiſibles que l'air charie, d'où leur tranſpiration

s'entretient mieux & plus long-temps ; mais, au contraire les perſonnes foibles & d'un tempérament délicat y ſont plus ſujettes, parce que leur fibre a bien-tôt perdu le reſſort qui lui eſt ſi néceſſaire, & ſans lequel l'humeur perſpiratoire s'arrête dans les pores. Par la même raiſon, l'on ſentira pourquoi ceux qui ont le corps épuiſé par la miſere, la faim, ou les travaux pénibles, ſont plus ordinairement les victimes que cette maladie s'immole, tandis que les autres qui menent un genre de vie aiſé & exempt de grandes fatigues, l'éprouvent plus rarement, ou s'échappent plus aiſément à ſa fureur. Quant à la ſenſibilité plus ou moins grande, elle diſpoſe encore plus ou moins à la contracter ; car, comme l'humeur perſpiraroire dépravée & refoulée

en partie, se mêle au fluide nerveux & stimule même le principe des nerfs, elle doit causer des effets plus ou moins marqués & plus ou moins rapides, selon que legenre nerveux jouit d'une vibratilité plus ou moins grande, & par conséquent d'une sensibilité exquise ou moins parfaite. Ces différences peuvent s'étendre, sans qu'il soit besoin d'insister d'avantage, aux enfants, aux adultes, & aux vieillards ; aux femmes & aux hommes ; car les tempéramens varient à raison du sexe & des différens âges : d'où il résulte que les personnes d'un âge tendre, dont la peau est lâche & le nerf sensible, doivent être plus sujettes, toutes choses d'ailleurs égales, à la fievre miliaire, que les personnes plus âgées ; & que les femmes doivent aussi en être attaquées plus fréquem-

ment que les hommes, en suppo-sant toujours les autres circonstances égales de part & d'autre. Il faut faire les mêmes réflexions à l'égard des passions de l'ame : elles sont comme un ressort qui vivifie l'homme & semble ajoûter à son existence ; mais si d'un côté nous en retirons quelques avantages, nous les rachetons bien cher de l'autre, par les cruelles influences qu'elles ont trop souvent sur notre frêle machine. Autant la joie produit de bons effets, lorsqu'elle est modérée, autant & encore plus la tristesse en produit elle d'insidieux ; la premiere aide les digestions en sollicitant le mouvement oscillatoire des vaisseaux, elle anime la circulation, favorise toutes les secrétions, sur-tout celle de la transpiration, entretient les forces & même les augmente. Mais la tristesse

produit les effets contraires : de-là l'imperfection des digeſtions, le défaut de nutrition, les obſtructions occaſionnées par les reſſerremens, ſuite néceſſaire de cette paſſion, & ces reſſerremens à leur tour produiſent des épanchemens d'humeurs ; les couloirs du foie ſe ferment, dit M. de *Senac*, & la bile ſe répand par-tout le corps. Enfin, la triſteſſe nuit à toutes les fonctions, ſuſpend toutes les excrétions & particuliérement celle de la tranſpiration inſenſible. Il n'y a donc pas à douter qu'elle ne ſerve beaucoup, lorſqu'elle concourt avec les cauſes principales de la fievre miliaire, à la rendre plus fréquente & plus dangereuſe. J'ai été à portée d'en faire l'obſervation au milieu du déſaſtre occaſionné par l'inondation dont j'ai parlé, & je crois que la conſterna-

tion qui s'empara alors des esprits, combinée avec d'autres circonstances non moins tristes & que j'ai touchées, a beaucoup contribué à multiplier les maux & les ravages de l'épidémie qui nous a désolés.

CHAPITRE

CHAPITRE IV.

Du diagnoſtic de la Fievre Miliaire.

POUR donner un bon diagnoſtic d'une maladie, il faut tracer le Tableau fidele de tous les ſymptômes qu'on obſerve quand elle exiſte ; car lui ſeul peut nous en faire prendre une connoiſſance d'autant plus parfaite, qu'elle ſera fondée ſur des ſignes certains, indubitables & pathognomoniques, qui nous feront concevoir de la maniere la plus claire & la plus diſtincte, les différences caractériſtiques de cette maladie d'avec une autre.

Le ſigne diagnoſtic de la miliaire, eſt ſuffiſamment établi par l'énumération la plus complette que je viens

de faire de tous ſes ſymptômes; mais, parce que dans cette maladie & dans pluſieurs autres aiguës, il en eſt une infinité de communs aux unes & aux autres, comme on eſt dans le cas de s'en aſſurer par l'expoſition fidelle que je viens de faire; je crois néceſſaire, ſans les tracer tous de nouveau, de rappeller ſeulement ceux qui indiquent plus ſûrement la préſence de la miliaire & qui la diſtinguent excluſivement de toute autre maladie.

Le ſigne qui eſt particulier à cette eſpece de fievre & que je conſidere comme pathognomonique, eſt une très-grande oppreſſion de poitrine, ſur-tout du côté gauche, cauſée par un violent effort que fait la nature, pour pouſſer la matiere morbifique du centre à la circonférence; ce qui donne lieu à de grand combats,

à une forte tenſion au diaphragme, à un ſerrement de poitrine & à des anxiétés præcordiales; mais une fois l'éruption faite, tous ces ſignes précurſeurs ſe diſſipent à l'inſtant.

Le pouls eſt un ſigne auſſi ſûr, mais plus difficile à connoître; il demande une très-grande habitude & beaucoup de fineſſe dans le tact, pour le juger ſainement & ne s'en point laiſſer impoſer par ſes variations qui ſont infinies. Il eſt tantôt fort, tantôt foible, tantôt plein, tantôt petit; une autre fois lent, une autre fois vite, mais preſque toujours conſtraint & reſſerré ſur lui-même, & par conſéquent dûr. Il eſt toujours intermittent, mais d'une intermittence réguliere, c'eſt-à-dire, que huit, dix, quelquefois quinze pulſations, ſont de ſuite & régulieres, puis la neuvieme, la onzieme, ou

la seizeme manque, ensuite sept ou huit pulsations, plus ou moins bien égales entre elles & de suite, se font sentir, & sont encore suivies d'une nouvelle absence; de maniere qu'il y a quelques pulsations de suite qui se trouvent entre deux pulsations éclipsées, comme entre deux parentheses. Toutes ces variations du pouls s'observent chez le même malade, dès les premiers jours de l'invasion. J'ai contracté une telle habitude à le juger, que par sa simple exploration, j'ai décidé maintes fois si le malade alloit avoir, ou avoit réellement la miliaire; je pourrois citer quantité de cas où cela m'est arrivé, sans au préalable avoir fait au malade ni aux assistans la moindre question sur le caractere de la maladie, & rarement me suis-je trompé, pour peu que j'aie apporté toute l'at-

tention qu'un pareil examen exige. Enfin, l'état de ce pouls eſt tel qu'il eſt plus aiſé de le ſentir & de le bien juger par ſoi-même, que d'expliquer aux autres, comment la connoiſſance de ſon état intrinſeque s'acquiert. Je dois avertir ſeulement qu'un Médecin doit, en général, examiner bien ſcrupuleuſement les différens mouvemens d'un malade, & les différentes paſſions dont ſon ame eſt affectée dans toutes les maladies, mais ſingulierement dans celle-ci, pour juger ſainement de toutes les variations du pouls. Un mouvement de colere, une impatience, accélere le pouls d'une maniere très-ſenſibles; un éclat de rire ſuffit pour l'accélérer de vingt-trois pulſations dans une minute; la toux, la déglutition, la lecture à haute voix, ou la converſation, produiſent cette ac-

célération d'une maniere plus ou moins marquée ; de même que le chagrin, la crainte & les inquiétudes le rallentiſſent.

La chaleur dans les entrailles ; la ſoif inextinguible avec une langue conſtamment humide ; les ſueurs, dès les premiers jours, dont l'odeur tirent ſur l'aigre ; des démangeaiſons & picottemens inſupportables qui s'en ſuivent, précedent ordinairement l'éruption d'une infinité de petites véſicules. Voilà à-peu-près les ſignes précurſeurs & pathognonomiques qui annoncent la miliaire ; il en eſt encore d'autres, mais qui ſont, comme je l'ai déjà dit, communs à une infinité de maladies & qui ne ſont point eſſentiels à la miliaire ; au lieu que ceux-ci gardent l'excluſion, & que la miliaire ne peut avoir lieu, ſans avoir été annoncée par leur préſence.

CHAPITRE V.

Prognoſtic de la Fievre Miliaire.

LA ſcience du prognoſtic eſt, ſans contredit, la plus épineuſe, la plus délicate, celle qui exige le plus de connoiſſance de l'œconomie animale & de circonſpection de la part du Médecin, ſur-tout dans la fievre miliaire. Cette ſcience ne s'acquiert que par une longue expérience, & une ſuite d'obſervations bien vues & étayées d'une ſaine théorie. » L'obſervation, dit M. le *Clerc*, eſt » le premier pas vers l'expérience : » celle-ci eſt la baſe des connoiſſan- » ces certaines, & le fondement » de tous les ſuccès en médecine. » C'eſt à un eſprit profond & obſer-

vateur, que nous ſommes redevables des ouvrages immortels d'*Hyppocrate*, de *Sydenham*, de *Boerhave*, &c. Le Médecin le plus profond, l'homme le plus conſommé dans toutes les parties de l'art de guérir, l'œil le plus perçant dans ſa maniere de voir, ne parviendra jamais à cet état de ſublimité que l'on exige de lui : ſçavoir, qu'un Médecin connoiſſant bien les principes, la cauſe immédiate, les ſymptômes, & les effets d'une maladie, puiſſe prononcer d'une maniere déciſive, & ſans appel, que le malade doit en revenir ou ſuccomber à ſa maladie, afin de faire ſentir la néceſſité qu'il y a de faire des remedes, ou l'inutilité abſolue d'y avoir recours. *Judicium difficile !* En effet, la nature a des reſſources qui nous ſont à jamais impénétrables ; auſſi un Médecin pru-

dent, qui veut ménager sa réputation, doit il se mettre en garde contre tout ce qui peut lui faire illusion sur le jugement qu'il va prononcer; car rien de si commun que de voir tous les jours des malades appeller de sa condamnation, & d'autres être arrachés à la vie contre toute attente de la part du Médecin (*a*). D'après ces courtes réflexions passons à l'examen des prognostics.

Il y a des fievres miliaires mortelles, il y en a de dangereuses, de graves & de légeres. On juge de la violence de cette maladie, par la gravité, l'intensité, le nombre, l'extension & la durée des symptômes.

(*a*) *Acutorum morborum non omninò tutæ sunt prædictiones, neque mortis neque sanitatis.* Hipp. Aphor. Sect. 2. c. 19.

On juge de la gravité, toutes choſes d'ailleurs égales, par l'importance de l'organe dont les ſymptômes annoncent les fonctions altérées. Ainſi le délire, les convulſions, les ſoubreſauts dans les tendons, qui annoncent la léſion du cerveau & de tout le genre nerveux, ſont des ſymptômes plus graves que les nauſées & le vomiſſement qui annoncent la ſaburre des premieres voies & la léſion de l'eſtomac, parce que le cerveau, & tout le ſyſtême nerveux, qui ſont l'organe du ſentiment & du mouvement, ſont beaucoup plus néceſſaires à la conſervation de l'individu, que l'eſtomac qui peut être léſé ou altéré pendant un temps ſans déranger, juſqu'à un certain point, les fonctions de l'économie animale.

On juge de l'intenſité d'un ſymp-

tôme par ſes dégrés : ainſi j'ai obſervé des malades dont le pouls battoit quatrevingt-dix fois en une minute, & d'autres qui alloient juſqu'à cent-cinquante fois & plus ; il eſt certain que ces derniers avoient la fievre & les autres ſymptômes, d'un tiers plus forts que les premiers.

Plus le nombre des ſymptômes eſt grand, toujours toutes choſes d'ailleurs égales, plus la maladie eſt grave, ſoit que les organes affectés ſoient les mêmes, ſoit enfin qu'ils ſoient différens. Si les anxiétés præcordiales, les langueurs, la difficulté de reſpirer, les aberrations, une fievre des plus ardentes, ſont compliquées enſemble ; la miliaire eſt ſûrement beaucoup plus dangereuſe que ſi elle n'eſt accompagnée que de l'un ou de l'autre de ces ſymptômes.

On juge de l'extenſion des ſymptômes de même eſpece, par le nombre & l'étendue des parties qu'ils affectent; la proſtration de forces univerſelle & l'affaiſſement général de toute la machine, qui met le malade hors d'état de pouvoir même parler, tant il eſt anéanti, rendent la miliaire infiniment plus grave, que s'il n'y avoit qu'une ſtupeur ou un ſimple engourdiſſement qui affectât une ſeule partie.

Enfin, la durée ou l'opiniatreté des ſymptômes d'une maladie, ajoute encore à ſon importance. Ainſi plus les ſueurs ſont abondantes & durent, plus la miliaire devient dangereuſe, par l'abattement général dans lequel elles jettent le malade.

Comme les forces de l'homme ſont limitées, il faut néceſſairement

qu'elles ſoient dans un rapport quelconque avec celles de la matiere morbifique. Si elles ſont égales, le danger eſt grand ; ſi les forces de la matiere morbifique l'emportent, la mort eſt certaine ; mais ſi elles ſont moindres que celles de la nature, le danger eſt moindre à proportion que ces premieres forces ſont moindres que les ſecondes.

Un pouls fort, plein, développé quoique fréquent, par exemple, eſt d'un bon préſage ; il annonce une nature qui employe utilement toutes ſes forces pour combattre ſon ennemi. Si au contraire il eſt foible, petit, ſerratil & lent ; que le malade ait une proſtration de forces ſubite ; il annonce une nature opprimée qui fait de vains efforts, n'ayant pas aſſez de forces pour en faire d'utiles ; enfin, une

nature prête à ſuccomber (*a*). Le pouls petit, fréquent, tremblottant, convulſif, &c. annonce un dérangement total dans le cours des eſprits animaux, & de-là une fin prochaine.

L'inſpection des urines, ne préſente rien de certain ni de poſitif, tant pour le diagnoſtic que pour le prognoſtic ; j'ai vu des malades avoir, dès les premiers jours de l'invaſion de la miliaire, des urines troubles, épaiſſes, & dont l'hypoſtaſe étoit la plus parfaite, devenir ſucceſſivement crues, limpides, rouges, citrines, finir par dépoſer de nouveau un ſédiment blanc & uni, & les malades périr ; d'autres chez qui elles étoient, tout le temps

(*a*) *Propter virtutis debilitatem, quæ non poſſit regere materiam.* Senn. lib. 3. part. 3. cap. 2. tom. 1. *De ſiguis prognoſticis.*

de la maladie, de la plus parfaite crudité & en revenir ; d'autres enfin, chez lesquels elles étoient de couleur de caffé, avec une pellicule grasse & huileuse qui surnageoit & dont l'odeur étoit des plus fœtides, être rappellés à la vie. J'ai observé en général, que dans la miliaire, l'inspection des urines étoit d'un très-mince avantage, & qu'elle fourniſſoit peu de lumiere sur cette espece de maladie.

Le transport au cerveau, le délire sourd, les yeux nébuleux sont du plus mauvais augure, ils annoncent une mort inévitable & prochaine.

L'éruption miliaire qui se fait lentement ou imparfaitement, ou qui n'est que partielle, annonce une nature épuisée qui est obligée de partager ses efforts ; elle annonce

que la maladie & la convaleſcence ſeront au moins longues, pour ne pas dire, quelque choſe de plus ſiniſtre. Celle qui eſt la plus complette, n'eſt pas toujours la meilleure; on la peut, au contraire, regarder comme mortelle, s'il n'y a point d'allégement marqué du côté des autres ſymptômes. Les puſtules miliaires qui ſe deſſechent & noirciſſent après s'être montrées, dénotent une métaſtaſe mortelle.

Tous les ſymptômes effrayans du côté de la poitrine, ſont très-dangereux & preſque toujours mortels, ſi la criſe ne ſe fait promptement à la peau; l'apparition de la miliaire, ſes diſparitions & ſes retours, mettent la vie du malade dans un danger imminent, par les rechûtes fréquentes auxquelles il eſt ſujet.

Le dévoyement ſéreux & colliquatif

quatif, eſt très-dangereux & mortel; lorſque les déjections fourmillent de vers, & qu'elles ſont mêlées d'un ſang diſſous, le malade eſt abſolument ſans reſſource. Celui, au contraire, dont l'excrétion n'eſt pas immodérée, & dont la matiere eſt louable, eſt des plus ſalutaires; j'ai vu pluſieurs miliaires jugées par cette excrétion critique (*a*).

Lorſque les malades ſe plaignent d'un léger mal de gorge; qu'ils ont une voix un peu enrouée, vous pouvez conſidérer ce ſigne comme le précurſeur infaillible d'une extinction prochaine de la vie; en effet, les malades ne ſurvivent pas

(*a*) *Quibus verò febris, vel morbus acutus connectatur ex cacochymia hærente in inteſtinis, meſenterio & hepate aut in quibus morbis acutis hæc ſimul adeſt materia, his critica alvi perturbatio poteſt fieri, auferens alienum illum humorem*, de Gorter, Medicin. Hippocrat. aph. 39. pag. 120.

vingt-quatre ou quarante-huit heures, au plus, à cet accident.

Défiez-vous également du mieux ſubit qu'éprouvent les malades, & de cette cruelle eſpérance qu'ils vont bientôt être guéris, *latet anguis in herba*, cette ſécurité trompeuſe eſt bientôt renverſée par les ſymptômes les plus graves, qui emportent les malades en très-peu de temps.

Si les gencives, & ſur-tout le collet des dents, ſe trouvent incruſtés d'une humeur cretacée, jaune & noire; vous pouvez conſidérer le malade ſans eſpérance aucune. Les aphtes qui ſurviennent à la bouche & qui ont le même caractere, ſont ſuivis de pareil danger.

La miliaire blanche eſt en général la meilleure, quoique je l'aie vue ſuivie d'accidens graves, & quelquefois même de la mort.

La miliaire à baſe rouge eſt moins bonne ; enfin la plus mauvaiſe & la plus dangereuſe des trois eſt la rouge. Je l'ai conſtamment obſervée accompagnée de ſymptômes les plus atroces, & le plus ſouvent de la mort (*a*). (*b*). *M. Mead* (1), *M. Home* (2), & *M. Planchon* (3), ont obſervé le contraire ; lorſque cette derniere, ſur-tout, eſt accompagnée de pétéchies, la mort n'eſt pas loin.

Les ſujets les plus vigoureux ſont

(*a*) *Puſtulæ admodum rubentes, &c. exitioſæ.* Hipp.

(*b*) Plus les boutons ſont criſtalins, moins compliqués de rougeurs, & plus j'en ai été ſatisfait. *Journal de Med. pag.* 344. *tom.* 23.

(1) *Exanthemata rubra minus periculum afferunt quam albida, illa que quò vividiora preſtant, eò ſunt tutiora.* Mead. monit & præcept. Med. de Febr. mili. p. 18.

(2) *Purpura rubrâ mitior eſt albâ.* Princip. Med. pag. 170.

(3) Le pourpre rouge eſt moins dangereux que la fievre miliaire blanche. *Differt. ſur la fiev. mil. p.* 49.

ſouvent les plutôt emportés ; j'en ai vu périr en trois & quatre jours au plus dans le tranſport, les convulſions & le hoquet, ſur-tout parmi les blonds. Les hommes les moins forts s'en tirent ſouvent mieux que les autres, les femmes mieux que ceux-ci, & encore beaucoup mieux les enfans : il ſemble que moins les malades offrent de réſiſtance par la foibleſſe de leur conſtitution, & mieux ils ſoutiennent le choc de cette maladie. Ceux qui ſont en proye à quelques paſſions dominantes, ou qui ſe livrent ſans bornes à quelqu'eſpece de travail quelconque ; ceux encore qui ſont rongés de quelques chagrins cuiſans, ou enfin, qui ont abuſé du commerce des femmes ; les uns & les autres ont le malheur de ſuccomber, pour la plupart, ſur-tout les derniers chez leſquels il ſe fait une diſſolu-

tion la plus complette de la maſſe totale des humeurs.

Réſumons en deux mots les phénomènes que j'ai conſidérés comme ſignes précurſeurs & infaillibles d'une mort certaine. Si une eſpece d'humeur glaireuſe vient à enlever la tranſparence de l'œil dès les premiers jours de l'invaſion, tranſparence qu'il recupere preſqu'au bout de douze heures, vous pouvez aſſurer que le malade n'en reviendra pas.

Ce ſymptôme, ſur lequel les Médecins ne font pas aſſez d'attention, eſt de la derniere certitude; il arrive quelquefois, cinq, ſix, huit jours, plus ou moins, auparavant la mort; je l'ai vu arriver chez un malade, le deuxieme jour de l'invaſion, & annoncer, dès ce moment, la

malheureuſe fin de la maladie, qui arriva en effet onze jours après.

Le léger mal de gorge qui eſt ſuivi d'une eſpece d'enrouement, eſt encore un ſigne de mort infaillible, mais dont l'événement ne paſſe pas quarante-huit heures. Je n'ai jamais vu de malades être rappellés à la vie, après avoir éprouvé ce ſymptôme.

Les diſparates dans l'eſprit, un petit délire ſourd, le *ſubſultus tendium*, les oppreſſions de poitrine ſans être ſuivies d'éruptions, les langueurs, les ſyncopes, les véſicatoires ſans effet, ou produiſant la gangrene, les déjections ſéreuſes & d'une humeur graſſe & fondue, les ſueurs froides, le hoquet & les ſuffocations ſont autant de ſignes qui annoncent une mort inévitable &

peu éloignée. Tous ces ſymptômes n'ont pas beſoin d'être réunis pour tirer un prognoſtic fâcheux, il ſuffit qu'il en exiſte une partie, pour prononcer affirmativement ſur la terminaiſon malheureuſe de cette maladie.

CHAPITRE VI.

De la méthode curative propre à la fievre Miliaire.

IL n'eſt point de maladie comme la miliaire, où les variations que la différente conſtitution des ſolides & des fluides produit, ſoient auſſi multipliées; un Médecin ne doit pas perdre de vue cette différence dans les conſtitutions individuelles pour l'adminiſtration des moyens curatifs, ſur l'effet deſquels elle influe conſidérablement; & s'il veut réuſſir dans le traitement de cette maladie, ainſi que dans celui d'une infinité d'autres, il doit, avant toutes choſes, en avoir deux toujours préſentes à l'eſprit: la conſtitution particuliere au ſujet qu'il a à traiter, & celle de l'air,

même de celui qui précédoit la maladie. Il eſt inconteſtable que les tempéramens des individus apportant une très-grande variété dans les ſymptômes d'une maladie, doivent néceſſairement varier les moyens curatifs ; faire rejetter un remede univerſel comme contradictoire & abſolument impoſſible. « J'en appelle hardi-
» ment à tout homme ſenſé (dit M.
» *Tiſſot* dans ſon avis au peuple)
» qui voudra bien réfléchir un mo-
» ment ſur les differentes cauſes des
» maladies, ſur l'oppoſition de ces
» cauſes & ſur l'abſurdité de vouloir
» les combattre toutes avec le mê-
» me remede : quand on ſera bien
» rempli de ce principe, on ne s'en
» laiſſera pas impoſer par des tiſſus
» de ſophiſmes deſtinés à prouver
» que toutes les maladies viennent

» d'une cauſe & que cette cauſe eſt » de nature à céder au remede van- » té (*a*). Je dis plus, c'eſt qu'en ſuppoſant même qu'une ſeule & même cauſe puiſſe produire la même maladie chez différens ſujets, la méthode curative ne doit pas, pour cela, être la même; parce que l'âge, le ſexe, le tempérament, l'état de fortune ou de miſere, les paſſions, &c. doivent apporter de la différence dans les ſymptômes, quoique de la même maladie, & du choix dans les remedes, qu'il faut néceſſairement varier, ſuivant toutes les circonſtances qui varient elles-mêmes; d'ailleurs, pour rejetter très-loin des principes auſſi faux & auſſi erronés, il ne faut que jetter un coup d'œil

(*a*) Les fauteurs des poudres d'ailhaud ne manquent pas de ſe ſervir de ce mauvais argument pour trancher toutes difficultés.

ſur l'état des ſolides, & en parcourir toutes les nuances, depuis l'érétiſme le plus fort juſqu'à l'atonie la plus parfaite; elles ſont ſans nombre & exigent des conſidérations toutes particulieres. Le muſc, par exemple, qui chatouille agréablement les houpes nerveuſes de la membrane pituitaire, qui ébranle légerement tous les nerfs, enfin, qui réveille les eſprits animaux chez les uns; produit chez les autres une ſenſation ſi forte & ſi déſagréable, que toutes les fibres du cerveau, & par ſympathie, toutes celles de la machine ſont dans un état ſpaſmodique, tel qu'il en réſulte des langueurs, des foibleſſes, des ſincopes même. D'ailleurs, qu'eſt-ce qui ne connoît pas certaine antipathie naturelle que nous apportons en naiſſant, contre tels ou tels ali-

mens ? Comment cela s'expliquera-t-il, ſi ce n'eſt par la maniere dont les fibres ſe trouvent diverſement modifiées par ces différentes ſubſtances ? Ce que nous diſons des alimens, doit encore bien mieux s'entendre des médicamens pour leſquels nous avons tous une répugnance naturelle. Ce que je viens de dire des ſolides, peut s'appliquer également aux fluides dont la diſcraſie varie à l'infini ; car de combien de gradations le ſang lui-même, n'eſt-il pas ſuſceptible depuis ſon état de conſiſtance réquiſe pour les maladies inflammatoires, juſqu'à celui de ſa décompoſition ou diſſolution la plus parfaite pour les maladies *à ſeroſâ colluvie.*

D'après tout cela, il eſt aiſé de concevoir que les principes morbifiques de la fievre miliaire, doi-

vent varier leurs effets, ſuivant la conſtitution phiſique du ſujet qui les reçoit; car un homme fort & vigoureux, dont la fibre eſt roide & tendue, dont le ſang eſt riche & conſiſtant, doit préſenter des ſymptômes bien différens de ceux qui ſe manifeſtent chez celui dont la fibre eſt molle, lâche, atône, & dont le ſang eſt ſurchargé d'une féroſité ſuperflue qui diminue la cohéſion de ſes molécules & qui le diſpoſe à recevoir toutes les maladies *à ſeroſâ colluvie;* enfin, un autre dont la texture de la fibre eſt tendre, délicate, ſenſible & vibratile; qui a un ſang ſec, dépouillé de ſon véſicule, doit éprouver des ſymptômes qui ſont propres à cette maniere d'être.

Les cauſes éloignées de la miliaire, bien appréciées; les pro-

chaines, bien vues & bien médi-tées (*a*); la marche & la variété des ſymptômes, bien ſuivies; la conſti-tution individuelle du malade & celle de l'air, bien connues; la mé-thode de guérir ſe préſente d'elle-même. Chez le premier, elle ſe réduit à diminuer, le plutôt poſſi-ble, la vîteſſe, le volume & l'acri-monie du ſang; à baiſſer le ton de la fibre, & à expulſer les particules hétérogènes & putrides, par la voie indiquée par la nature : *eò ducere oportel quò vergit natura.* Dans ce cas là, tout remede qui ſtimuleroit la fibre, augmenteroit ſa roideur & ſa tenſion au point que par ſes contractions réitérées & forcées ſur

(*a*) *Æſtimatio cauſæ ſæpè morbum ſolvit. Celſi præfat. ſub finem.*

les liqueurs, le frottement & la chaleur eux-mêmes seroient augmentés, & la partie la plus fluide du sang seroit enlevée; de-là une cohésion plus intime de ses globules rouges & une plus grande viscosité dans ses principes; de-là, enfin, tous les accidens inflammatoires qui en résultent.

Chez le second, il faut, au contraire, élever le ton de la fibre, augmenter le mouvement oscillatoire des vaisseaux, rapprocher les principes du sang, lui donner de la consistance, le débarrasser du *serum* qui le surcharge, ainsi que des miasmes putrides qu'il charrie; & cette grande œuvre doit s'opérer ou par la voye des selles, ou par les couloirs des urines, ou par les émonctoires de la peau, &c. dans celui là, tout remede qui détendroit la fibre, augmente-

roit ſon atonie & ſon état dinertie, au point qu'elle ne pourroit plus agir ſur les liqueurs qui, par le défaut de broiement, croupiroient & ſeroient mal aſſimilées enſemble. Les ſels, les huiles, & les ſouphres ne ſeroient plus attenués convenablement. Les fonctions ſe ſuſpendroient, la chaleur vitale s'éteindroit: & de-là, tous les accidens ſans nombre qui ſeroient terminés par la mort.

Chez le troiſieme enfin, il faut ſeulement ſoutenir les efforts que la nature employe & ne la pas contrarier dans ſa marche; car les moindres irritans agaceroient une fibre déja trop irritable par elle-même, la diſpoſeroient à une rupture dont elle eſt ſi proche & incendieroient les liqueurs. Les humectans auroient un autre inconvénient pour peu qu'on

qu'on en abuſât, en ce qu'ils relâcheroient, de maniere à lui ôter la force contractile néceſſaire, pour chaſſer au-dehors la matiere morbifique qui l'opprime. La vraie ſcience du Médecin ne conſiſte pas à faire toujours des remedes, mais bien à ſuivre la nature à la piſte & à ne la pas contrarier : dans cette circonſtance là ſur-tout, j'eſtime qu'il faut être ſimplement ſpectateur, & cependant, toujours prêt à lui donner des ſecours, ſi elle en a beſoin.

D'après tout cela, il faut conclure qu'il eſt très-difficile & même impoſſible, d'établir des régles certaines dans l'adminiſtration des moyens curatifs pour une maladie dont la marche des ſymptômes eſt ſi variée; mais, cependant qu'il eſt fort aiſé de faire une juſte application de ces mêmes moyens, ayant égard aux différentes

circonſtances qui indiquent les uns & contre-indiquent les autres. C'eſt pourquoi, au lieu de ſuivre l'ordre qui s'obſerve dans l'application des remedes pour le traitement de la miliaire, je crois plus ſimple de préſenter le tableau de tous les moyens dont j'ai uſé pour combattre toutes les eſpeces que j'ai vues; afin que d'un coup d'œil, on puiſſe ſaiſir tout l'enſemble; choiſir ceux qui conviendront à tels tempéramens, à tels ſymptômes, enfin à telles eſpeces de miliaire, & rejetter par-conſéquent ceux que l'on eſtimera être nuiſibles dans tel ou tel cas: d'ailleurs, je ferai part enſuite de mes réflexions ſur les bons & mauvais effets, que j'ai obſervés des uns & des autres, ſur-tout de ceux dont l'application eſt déciſive en bien ou en mal.

SECTION PREMIERE.

Tableau des médicamens ſimples, compoſés, & des moyens chirurgicaux dont j'ai fait uſage.

DES MOYENS CHIRURGICAUX.

Les ſaignées du bras, du pied, les pédiluves & les véſicatoires.

DES MÉDICAMENS SIMPLES.

Les racines de chiendent, de réglisſe, de guimauve, de bardanne, de ſcorſonère, d'oſeille, de fraiſier, d'aſperge, &c.

Les feuilles de cerfeuil, de bourrache, des bugloſe, de chicorée ſauvage, de ſcolopendre, de creſſon de fontaine . . . . de bouillon blanc, de mauve, de pariétaire, de mercurial, de violettes, de feneçon, &c.

Les fleurs de ſureau, de ſcabieuſe, de coquelicot, de ſaffran, de tuſſilage, de violettes, &c.

L'eau de veau & de poulet; le petit lait; la limonade ou ſuc de citron; le vin.

La graine de lin; le nitre; le ſel ammoniac; le camphre... le miel blanc ou de narbonne; le blanc de baleine.... le quinquina; l'ipecacuanha; la caſſe; les tamarinds; la manne; la rhubarbe; les follicules; le ſenné; le polipode de chêne; &c.

DES MÉDICAMENS OFFICINAUX.

Les eaux de bourrache, de coquelicot, de ſcabieuſe, de chardon benit.... de laitue, de pourpier, de nymphea, &c..... huile d'amendes douces.

Les ſirops de guimauve, de capillaire, d'éryſimum, de violettes....

de nymphea, de groſeilles, de limon, de vinaigre.... d'œillets, de ſthæcas, de coquelicot, de pavot blanc ou diacode, de karabé... l'anti-ſcorbutique... de glauber, de pommes, de fleurs de pêcher, de chicorée compoſé de rhubarbe, de noir-prun, &c.

Le miel violat & mercurial; le lénitif; la confection hamec.

La confection hyacinthe & alkermes; la thériaque; le diaſcordium; la poudre de viperes; l'antimoine diaphorétique; le kermés minéral; &c.

Les eſprits de ſouffre, de vitriol, de nitre dulcifié; le criſtal minéral; le tartre vitriolé; la poudre tempérante de *ſtalh*; le ſel ſédatif d'*Homberg*; le *laudanum*, le *laudanum* liquide de *Sydenham*, les pilulles de cynogloſſe, l'*opium*; la liqueur minérale d'*Hoffman*; &c.

Le tartre ſtibié, les ſels de *glauber*, d'epſom, végétal, de *duobus*, la crême de tartre.

Cet appareil de remedes n'étonnera pas, lorſqu'on ſe rappellera que la miliaire varie ſa marche à l'infini, & que ſes différens ſymptômes ſont beaucoup plus multipliés que nous n'avons d'armes propres à les combattre. D'ailleurs, il eſt bon d'obſerver que ſouvent deux ou trois de ces remedes, bien choiſis & juſtement appliqués aux indications qui ſe préſentent, ſuffiſent pour le traitement de cette maladie; & que la plûpart d'entre eux, ſont à-peu-près ſynonimes, quant à leurs effets. Je vais, d'ailleurs, paſſer en revue, ceux dont les effets, comme je l'ai déja dit, ſont déciſifs pour ou contre le malade.

SECTION SECONDE.

De l'examen des principaux remedes.

DE LA SAIGNÉE.

La saignée est indiquée, tant pour détendre & relâcher l'érétisme de la fibre, que pour diminuer le volume du sang, la vîtesse avec laquelle il circule; & le disposer par ce moyen, à recevoir les boissons délayantes qu'on est obligé d'employer, pour diviser la trop forte cohérence des molécules sanguines & lymphatiques, & diminuer leur acrimonie; en effet, plus on differe de tirer du sang, lorsque l'indication est forte, plus il acquiert d'acrimonie, & de viscosité par la dissipation de ses parties les plus volatiles, par la condensation de ses globules rouges, & par la chaleur qu'acquiert

la lymphe ; chaleur qui la convertit en gelée. Les ſels & les huiles animales, acquérant une acrimonie proportionnée à l'intenſité de la chaleur, s'exaltent & s'alkaliſent ; la maſſe totale des humeurs ſe corrompt bientôt, & alors, loin d'être bonne aux uſages auxquels la nature l'a deſtinée, elle devient, au contraire, très-nuiſible, en ce qu'elle jette le trouble dans toute l'économie animale. Ajoûtez à celà, que les miaſmes putrides qui vont ſe cantonner dans les extrêmités capillaires, ſanguines & lympathiques, développent leur principe delétere, à raiſon de la rapidité avec laquelle le ſang circule, & que les obſtructions qui y ſont formées, s'accroiſſent de plus en plus.

La ſaignée du bras, & même celle du pied eſt indiquée, lorſque le

pouls eſt plein, dûr & fréquent; que la chaleur eſt exceſſive, la reſpiration laborieuſe, le viſage & les yeux ardens; que les malades ſe plaignent de point de côté, ou de douleurs de tête aiguës; que les artères carotides & temporales battent avec trop de vehémence; la ſaignée, dans ce cas-là, eſt d'autant plus indiquée, que, loin d'affoiblir les facultés naturelles, elle diminue au contraire l'orgaſme des fluides, favoriſe la ſécrétion des eſprits animaux, aide la nature dans ſes opérations, en procurant des ſueurs favorables à l'éruption miliaire, qui ſe dépoſe à la peau d'autant plus vîte que la réſiſtance eſt plutôt diminuée. Quoique cette maladie jette dans l'abbattement univerſel de corps & d'eſprit, dès les premiers jours de ſon irruption; qu'elle épuiſe ſou-

vent les malades par la violence de ſes ſymptômes ; que le pouls ſoit petit, dûr & ſerré : le Médecin ne doit pas s'en laiſſer impoſer, parce que cet état n'eſt tel que par l'oppreſſion & l'étranglement que produit la pléthore, ſur tout le ſyſtême nerveux ; dans ce cas-là, diminuer la quantité du ſang, c'eſt augmenter la force motrice ; outre qu'en évacuant une partie de l'humeur, on diviſe plus aiſément ce qui en reſte, & le cours des eſprits animaux eſt bientôt rétabli, ainſi que j'ai eu occaſion de m'en convaincre pluſieurs fois, par la dilatation de l'artere, qui ſe fait promptement & qui préſente à l'extrêmité des doigts un pouls bien développé.

Quant à la quantité, elle ſe meſure ſur l'état du pouls, les forces du malade, la violence de la

fievre & l'intenſité des autres ſymptômes ; d'ailleurs l'âge, le ſexe, le tempérament du malade, la conſtitution de l'air, &c. dirigent le Médecin dans la conduite qu'il doit tenir à ce ſujet.

On préjuge déja ſans doute que j'aime à verſer le ſang dans cette maladie, mais à tort ; car quoique je diſe qu'elle ſoit bonne, néceſſaire, même indiſpenſable dans les cas que je viens de citer ; je penſe, & je dois ajoûter en même-temps, que ces cas ne ſont pas communs, & qu'il faut de l'habitude & du tact pour les juger ſainement : & en effet, il vaudroit mieux ne pas ſaigner du tout dans cette maladie, parce que l'avantage qu'on en retire dans les cas les mieux indiqués, n'équivaut & n'équivaudra jamais aux accidens ſans nombre qui réſul-

tent de ſon abus continuel dans cette maladie.

Les ſueurs ſubites & copieuſes, la proſtration de forces, les langueurs, le pouls-petit, fébrile & languiſſant, &c. annoncent d'une maniere non équivoque, que les eſprits animaux, la fluide lymphatique, ſont de même que le ſang altéré par le *virus* contagieux. Les ſyſtêmes nerveux & vaſculaire, en étant une fois affectés, ainſi que leurs fluides; leur action & réaction eſt irréguliere, imparfaite & comme anéantie; ce qui donne lieu au ſang à former des ſtaſes, des concrétions polypeuſes dans certains endroits, & à ſe diſſoudre totalement dans d'autres. Il eſt prouvé que la contagion ſeule produit ces deux effets: d'affoiblir la force ſiſtaltique des vaiſſeaux & de contri-

buer à la diſſolution du ſang ; eſſets que la ſaignée ne pourroit qu'accélérer, quoique faite pour obvier à des ſymptômes, en apparence, les plus urgens & les plus indiquans ; quoique le ſang lui-même ſoit coëneux & forme une eſpece de gelée diverſement nuancée ; le pouls, dans ce cas, s'effile, tombe & menace. En outre, une bile dont les principes exaltés jouent le plus grand rôle, pourroit être reſorbée dans le le ſang (*a*). Alors elle le corromproit de plus en plus, convertiſſant la lymphe en une ſanie corroſive, occaſionneroit des anxiétés conſidérables, des maux de cœur, des douleurs, &c. par l'irritation

(*a*) *Sectâ venâ in morbis bilioſis, extrâ vehementem plethoram & longuam aſſuetudinem, raptum humorum ad caput inducit cum delirio & fancium inflammatione.* Junker, conſpect. Med. Pract. pag. 515.

qu'elle produiroit ſur tout le genre nerveux ; effets cruels que malheureuſement on eſt à même d'obſerver trop ſouvent de l'abus de ce remede dans les péripneumonies ſymptomatiques ! De tous ces mauvais effets, il réſulte la déliteſcence de la miliaire qui ſuit promptement, & de-là tous les ſignes précurſeurs d'une mort prochaine.

La ſaignée manquée les premiers jours de l'invaſion, ne doit plus être admiſe dans le cours de la maladie ; car elle devient meurtriere, fut elle faite dans le commencement du ſecond Période. Lorſque les circonſtances me forcent à faire tirer du ſang, je paſſe, peu de temps après, à l'uſage du tartre ſtibié comme évacuant, & dont l'effet eſt d'autant plus facilité, que le relâchement eſt plus prompt ; & en celà, je préviens

les accidens réſultans de la réſorption qui ne peut plus avoir lieu. Il m'eſt arrivé de donner l'émétique deux heures après avoir fait tirer du ſang, je n'ai jamais eu occaſion de me repentir de cette pratique, ni être obligé de revenir à une deuxieme ſaignée; ce qui m'eſt arrivé, au contraire, lorſque j'ai laiſſé trop d'intervalle entre la ſaignée & le vomitif.

La ſaignée du pied ſe fait par préférence à celle du bras, lorſque l'on redoute quelques accidens graves dans les parties hautes, ſoit à la tête, ſoit à la poitrine.

DU TARTRE STIBIÉ

Le tartre ſtibié eſt un des meilleurs remedes que l'on puiſſe employer dans la miliaire, non-ſeulement comme évacuant, mais auſſi

comme altérant. Il n'eſt peut-être point de maladie où la nature manifeſte ſes intentions d'une maniere auſſi ſenſible que dans celle-ci. Les malades éprouvent des éructations nidoreuſes, des rapports fœtides, des naufées, même des vomiſſemens d'une matiere gluante, viſqueuſe, de toutes ſortes de couleurs, le plus ſouvent, imitant comme je l'ai déjà dit, une diſſolution de cuivre ; de maniere que le Médecin n'a plus qu'à ſeconder les efforts de la nature, en donnant deux ou trois grains de tartre ſtibié dans une chopine de liqueur que l'on fait prendre par verrées ; rarement j'ai été obligé de donner la doſe entiere, tant les évacuations étoient copieuſes & ſe faiſoient ſans peine. J'ai eu occaſion de le donner trois ou quatre fois dans la même maladie avec avanta-

ge,

ge, produisant toujours des évacuations abondantes par haut & par bas. Le septieme jour de la maladie, il étoit bien rare de le pouvoir placer; je l'ai cependant fait avec succès, l'éruption même commencée; ce que je n'ai jamais gueres fait impunément avec les purgatifs. J'ai observé que ceux-ci produisoient un trouble qui dérangeoit la crise, toutes les fois que je les ai eu administrés, lorsque la nature me sembloit les mieux indiquer; les lavemens produisoient de meilleurs effets, sans la crainte de courir les mêmes risques. Le tartre stibié a bien des avantages qu'on ne peut trop méditer, outre la bile putride & alkalescente qu'il évacue des premieres voies, outre celle qu'il exprime du foie, de la véscule du fiel, &c. Il débarrasse encore les différens vis-

cères d'une partie de l'humeur morbifique qui les affecte, par les secouſſes qu'il occaſionne (*a*); ſecouſſes qui facilitent la perſpiration inſenſible, les ſueurs & l'éruption miliaire (*b*).

J'employe encore dans cette maladie, le tartre ſtibié comme altérant, comme tonique, & cela, à la doſe d'un grain par pinte d'eau-de-veau, de poulet, ou de petit-lait. A cette doſe, il cauſe une douce irritation dans l'eſtomac, & dans tout le tube inteſtinal; il agit alors, comme fondant, comme apéritif; & fait

(*a*) *Non tantùm quatenùs evacuans proderat emeſis, ſed multum quoque juvit ratione ſuccuſſuum quibus abdominalia viſcera concutiebat. Sic enim materiæ anfractibus viſcerum impactæ atteruntur, ſolvuntur, exprimuntur.* Tiſſot, de febr. biliosa. Lauſan. pag. 21 & 22.

(*b*) M. Boyer s'en eſt ſervi dans les mêmes vûes & avec le même ſuccès, dans une fievre miliaire épidémique qu'il a eu occaſion de traiter, il y a environ dix à douze ans, dans la Généralité de Paris. Il l'a donné auſſi comme alterant, en l'employant *parcâ manu*.

ſur toute la fibre le même effet que ſur les inteſtins ; il ſuſcite des mouvemens qui operent la coction, & briſe toute la ſaburre viſqueuſe dont les premieres voyes, même les ſecondes, ſe trouvent englutinées ; il coopere conjointement avec la nature à briſer, à atténuer l'humeur morbifique ; de maniere à la porter plus aiſément hors des émonctoires qu'elle affecte. Je ſuſpends ſon uſage ſeulement, lorſque la chaleur de la peau & la fievre ſont trop fortes ; alors j'ai recours aux humectans, qui me mettent dans le cas de le replacer avec avantage ; enfin, pour tout dire, c'eſt un des meilleurs remedes que je connoiſſe pour combattre victorieuſement la plus grande partie des ſymptômes de la miliaire, ſymptômes d'autant plus graves que la bile eſt plus dépravée.

DES VÉSICATOIRES.

Les véſicatoires fourniſſent un des meilleurs remedes que nous ayons en médecine, ſur-tout lorſqu'ils ſont ſagement adminiſtrés. (C'eſt, dit *M. Petit*, une des principales colomnes de l'art de guérir;) en effet, j'en ai vu des effets merveilleux, je les ai vu enlever quantité d'accidens, ſur-tout les oppreſſions de la poitrine, comme par enchantement.

Lorſque la miliaire ſort difficilement, qu'elle porte ſon ravage ſur le cerveau ou ſur les poumons, &c. ou qu'ayant bien parue, elle diſparoît ou en partie ou totalement; lorſqu'il y a ſtupeur, engourdiſſement dans toute la machine; que les eſprits ſont ſans force; qu'il y a un abbattement général; enfin,

que la nature a beſoin d'un *ſtimulus*, pour rélever ſes forces qui ſemblent ſuccomber ; les véſicatoires ſont alors d'une indication excluſive, c'eſt-à-dire, qu'aucun autre ne peut être adminiſtré avec eſpérance du même ſuccès. Ils ſont d'autant mieux indiqués, qu'ils produiſent à la fois deux effets également eſſentiels dans cette maladie, l'un univerſel & l'autre local ; le premier, de porter, par leurs principes ſalins & volatils, leur action ſur le fluide nerveux ; ſur la lymphe ; d'agacer la fibre ; enfin, d'agir comme un excellent tonique. Il s'enſuit de-là que le ſyſtême nerveux eſt réveillé, le mouvement ſiſtaltique des vaiſſeaux rélevé, & par conſéquent la circulation rétablie juſques dans les derniers capillamens. Le deuxieme, de produire ce que les Anciens ex-

primoient ſi bien par cē mot latin : *raptus ſanguinis ad partem*, de dériver une partie de l'humeur morbifique qui opprime la nature.

Si les véſicatoires nous préſentent un remede que je viens de vanter à ſi juſte titre, lorſqu'on les applique à temps & à propos ; c'en eſt un très-dangereux & beaucoup plus nuiſible qu'on ne penſe, lorſqu'ils ſont trop prématurément adminiſtrés & à contre temps ; car les cantharides jettent un ſel âcre, un cauſtique des plus volatils, dans le ſang qu'elles incendient ; elles irritent les fibres, & en celà leur effet eſt très-pernicieux dans le commencement de cette maladie, ſurtout lorſqu'il y a érétiſme. Cependant rien de ſi commun que de voir des Médecins, d'ailleurs habiles, preſcrire ce remede ſans néceſſi-

té, & préluder par les appliquer les premiers jours de la miliaire ; ce n'eſt pas, diſent-ils, qu'il y ait une indication actuelle & bien marquée ; mais c'eſt ſeulement pour prévenir des accidens, qui n'auroient peut être pas eu lieu, ſans leur application à contre temps. Appliquer les véſicatoires à un malade, chez lequel les fluides ſont dans un état d'orgaſme & les ſolides érétiſés ; c'eſt ce qu'on appelle vulgairement *jetter de l'huile ſur le feu pour l'éteindre*. Les cantharides ne bornent pas ſeulement leur effet à l'épiderme, elles agiſſent encore ſur les nerfs & ſur les vaiſſeaux ſanguins ; tout le monde ſait que chez la plupart des malades, elles ſuppriment les urines en agaçant trop fortement les fibres du col de la veſſie. je repéterai donc encore une fois,

que l'on fait un très-grand mal de les appliquer ſi-tôt, ſur-tout lorſqu'il n'y a point d'indication urgente, & qu'au contraire l'irritation & les vibrations des ſolides ſont déja trop fortes. D'ailleurs, comme les ſels de ces mouches agiſſent à-peu-près de la même maniere que les ſels alcalis volatils, ils augmentent la colliquation & l'acrimonie du ſang, & ne peuvent, par ce moyen, qu'accelérer ſa diſſolution & putréfaction; auſſi voit-on aſſez ſouvent la gangrene ſuivre de près leur application. Les douleurs les plus atroces, les inſomnies les plus opiniatres, la ſuppreſſion totale ou partielle du urines, des tremblemens, des mouvemens ſpaſmodiques, (*a*) enfin la gangrene & des

(*a*) *Plus mali à medico quam à morbo eſt, ſi vel imperitiâ, vel audacia peccet.* Scholzii. aph. 12 Sect. 1.

ulcères ont été le cruel effet que j'en ai obſervé chez pluſieurs malades ; mais entr'autres, chez un pour lequel je prenois le plus vif intérêt & à qui on les avoit appliqués trop inconſidérément, lui d'ailleurs qui a le genre nerveux & fibreux, doué d'une ſenſibilité & d'une vibratilité peu communes. Je pourrois avec *Huxam*, engager ceux qui ſont dans le cas d'employer ſouvent ce remede, de conſulter au préalable l'excellent traité de *Baglivi de uſu & abuſu veſicantium.*

DU CAMPHRE.

Je n'ignore pas les éloges pompeux & pour la plupart mérités, que tous les meilleurs Praticiens, ſingulierement *Hoffman*, donnent à cette ſubſtance dont on méconnoît encore les principes ; & avec quel ſuccès

les Médecins François s'en ſervirent dans la peſte de *Marſeille*: je ſçais encore que l'on érigea une ſtatue à *Heinſius* en reconnoiſſance des ſervices qu'il rendit à la ville de *Veronne*, durant la peſte, au moyen d'un remede qui avoit le camphre pour baſe (*a*). Je reſpecte infiniment toutes ces autorités, mais je ne puis m'empêcher de dire que je n'ai pas obſervé, ſur-tout dans cette maladie-ci, tous les bons effets qu'on lui prodigue. Pluſieurs malades ſe plaignent d'une chaleur exceſſive dans les entrailles, de douleurs de tête, & de peſanteurs dans l'eſtomac, que le camphre, bien loin de diminuer, ne fait qu'augmenter & accroître de plus en plus. L'abus qu'on en fait indiſtinctement dans tous les

(*a*) *Emuler de peſte, tom. 1. pag. 263. Edit. francof. 1688. fol.*

cas, mérite bien d'être proscrit & exige qu'on distingue ceux où il doit être administré avec circonspection, ceux enfin où il doit être rejetté; c'est ce que je vais tâcher d'expliquer de mon mieux.

Les principes du camphre sont absolument ignorés, tout ce que l'on en sait, n'est que d'après ses effets qui annoncent un phlogistique, dont la base est une terre très-tendre, très-molle & extrêmement volatile; principes par conséquent très-subtils, & qui s'évaporent à l'infini d'une maniere insensible & invisible; principes qui de l'estomac sont bientôt pompés par les bouches des vaisseaux inhalants, & des veines lactées, de-là, charriés dans les plus petits vaisseaux capillaires, trajet qu'ils ne peuvent parcourir sans traverser une infinité de filieres, sans

titiller, agacer les fibres nerveuſes & muſculaires dont les contractions doivent néceſſairement devenir plus vives. Le mouvement oſcillatoire une fois augmenté ; celui des molécules du ſang, & des autres humeurs doit auſſi augmenter de vîteſſe, & de ſa rapidité, doit néceſſairement s'en ſuivre la diſſolution des parties épaiſſes, viſqueuſes & tenaces qui gênent le cours libre des humeurs, ſurtout, dans les derniers capillamens : c'eſt par ce double effet que le camphre produit des avantages ſi vantés dans toutes les fievres *mali moris*, en augmentant le ton de tout le ſyſtême fibreux d'une part, en atténuant de l'autre les humeurs, à qui, en reſtituant leur premiere fluidité, il rend la liberté de parcourir tous les tuyaux capillaires, & provoque par conſéquent,

une plus grande tranſpiration qui les emporte elles-mêmes hors du corps. Il eſt ſur-tout d'un uſage très-avantageux dans toutes les fievres exanthématiques, qui ont pour cauſe une grande quantité de matiere épaiſſe, viſqueuſe, âcre, dépravée & diſperſée dans la maſſe totale des humeurs ; matiere qui, par ſon épaiſſiſſement & ſa viſcoſité, obſtrue les plus petits vaiſſeaux : le camphre, dans ce cas, aide beaucoup la nature en réſolvant la matiere peccante.

Son uſage eſt pernicieux chez les perſonnes pléthoriques, ſenſibles, dont la fibre eſt roide, & le genre nerveux très-vibratil ; chez celles où l'orgaſme des fluides joue le plus grand rôle ; il ne convient pas davantage à ceux chez qui la bile produit la plupart des ſymptômes ; chez ceux dont les premieres voyes ſont

farcies de ſaburre, &c. Auparavant d'adminiſtrer un remede quelconque, le Médecin doit au préalable faire attention à la cauſe matérielle ſpécifique, au génie du déletère qu'il doit combattre, enfin au tempérament à qui il a affaire. Car, on doit ſentir aiſément, par tout ce que je viens de dire, pour quelle raiſon le camphre pris intérieurement, paſſe pour le remede par exellence dans les ſpaſmes & les affections convulſives ; pour peu que ceux qui ſont verſés dans l'art de guérir, veuillent réfléchir ſur l'origine & le caractere de ces maladies.

En effet, les convulſions, les mouvemens ſpaſmodiques les plus doux, les douleurs ſpaſtiques, ſont ordinairement produites par un hétérogène quelconque qui ſe fixe dans les derniers tuyaux ſanguins, & dans

les lymphatiques où il s'épaiſſit & s'altere ; qui par conſéquent comprime à raiſon de ſa maſſe, & agace continuellement par ſon acrimonie ; de-là, les ſolides ſtimulés ſe contractent plus fortement, & par leurs contractions réitérées avec une force augmentée, ils tendent à diſſiper, à faire avancer, & par conſéquent à faire rentrer dans une circulation libre, l'hétérogène, la matiere inhérente, arrêtée & ſtagnante. Le camphre ne produit, comme on le voit, l'effet ſédatif que ſecondairement, & que c'eſt après avoir agi comme altérant, comme tonique, comme fondant, diſſolvant, réſolutif & apéritif, qu'il devient antiſpaſmodique ; c'eſt à la vérité en fondant & en diſſipant ce qui cauſe le trouble, qu'il procure le calme, & qu'il donne de grands ſecours à la

nature dans tous le cas ci-deſſus déſignés. Une fois que cet hétérogène épais, âcre, qui obſtrue, comprime, & irrite; une fois, dis-je, qu'il eſt complettement diſſous; qu'il rentre dans la circulation; que les particules pointues & irritantes ſont ou enguainées, ou émouſſées, ou diſſipées; que les conduits ſont reſſerrés; que le mouvement progreſſif des liqueurs eſt rétabli; que les recrémens ſont chaſſés par les organes excrétoires, ſur-tout par les pores de la peau; auſſi-tôt la violente contractation des ſolides ceſſe, les douleurs & les convulſions font place au calme le plus parfait.

Le camphre, bien loin d'être ſalutaire aux affections convulſives qui proviennent d'épuiſement ou de pléthore, de congeſtion ou de commotion orgaſtique du ſang trop rempli

rempli de ſcories bilieuſes, &c. devient, au contraire, très-pernicieux en provoquant l'effervescence, la trop grande expanſion du ſang; de-là, des inflammations & même des congeſtions d'humeurs, en dilatant conſidérablement les molécules bilieuſes. C'eſt ainſi que le tartre ſtibié peut devenir anti-ſpaſmodique, en évacuant la cauſe matérielle des douleurs de l'eſtomac.

Nous voyons donc, d'après tout cela, que le camphre doit avoir néceſſairement quantité de qualités ſecondaires, puiſqu'il agit en diſſolvant le ſang épais & viſqueux; en atténuant la lymphe muqueuſe; en agaçant les ſolides; en pouſſant à la tranſpiration & en levant les obſtructions des plus petits canaux. Nous voyons donc auſſi, du même coup d'œil, la raiſon pour laquelle

il peut ranimer les contractions des ſolides ; purifier les fluides & les faire circuler vivement, librement & parconſéquent remédier aux maladies dont nous avons parlé, ſurtout, ſi on a ſoin de faire précéder les évacuans, les relâchans, & de marier le nitre purifié au camphre ; car ce ſel, par ſa douce réſolution, ſemble diſpoſer la voie aux molécules les plus mobiles & les plus volatiles du camphre, qui doivent traverſer les plus petits vaiſſeaux.

L'union du nitre au camphre, ne peut être qu'approuvée par tous les Médecins qui connoiſſent l'analogie qu'il y a entre leurs réſultats. Je ne dirai rien des vertus que le nitre a de communes avec le camphre ; comme, d'être inciſif, apéritif, diurétique, anti-phlogiſtique, ſédatif,

anti-ſpaſmodique, &c. parce qu'on l'éprouve tous les jours, ſelon la doſe avec laquelle il eſt adminiſtré, & que d'ailleurs cela nous conduiroit dans un détail déja trop long.

Je préjuge déja, que l'on s'imagine me trouver en contradiction avec moi-même ſur les propriétés que je donne au camphre : car, me dira-t-on, ſi l'irritation que produit le camphre, augmente le mouvement oſcillatoire des vaiſſeaux, comment ſe peut-il qu'il le rallentiſſe lorſqu'il eſt trop violent ? mais, pour répondre à cette objection ; je crois qu'il eſt bon d'établir, qu'il y a une très-grande différence entre un mouvement naturel, doux & régulier, & un mouvement contre nature, impétueux & déréglé. Le premier conſiſte dans une contraction des parties ſolides, vive à la

vérité, mais toujours réguliere, proportionnée & bien réglée ; & dans la circulation libre, égale de toutes les humeurs, particulierement du ſang & du fluide nerveux. Le deuxieme conſiſte, au contraire, dans une contraction des ſolides, irréguliere, tantôt trop forte, tantôt trop foible & quelquefois interceptée ; & dans un mouvement des humeurs dont le cours eſt inégal & irrégulier, tantôt foible, tantôt languiſſant, tantôt trop fort & trop violent & quelquefois entierement détruit, ſoit dans une partie ou dans l'autre. Or, puiſque les contractions violentes des ſolides, puiſque l'ébullition des fluides dont il s'agit ici, viennent le plus ſouvent de l'embarras des pores qu'on ne peut dégager plus efficacement que par le moyen du camphre ; il eſt aiſé

de concevoir, à préſent, pourquoi cette ſubſtance a tant de vertus pour affoiblir les mouvemens trop violens.

J'aurois pu me diſpenſer d'entrer dans ce détail ſur la maniere d'agir, & ſur l'effet du camphre, pour prouver qu'il s'en faut de beaucoup, qu'il ſoit auſſi bon qu'on l'imagine dans la miliaire ; & je ne me ſuis appeſanti ſur l'effet de ce remede, que parce que je vois qu'on en abuſe indiſtinctement dans tous les cas qui ſe préſentent, bien ou mal indiqués ; & voilà comme les meilleurs remedes perdent de leur crédit. *M. Alexandre*, Chirurgien d'*Edimbourg*, qui en a fait des expériences ſur lui-même, n'en exalte pas ſi fort les vertus. Il en a pris, par degrés, juſqu'à la doſe de trois ſcrupules, qui lui a produit un vertige conſi-

dérable ; ſes facultés animales étoient comme ſuſpendues ; un tintement d'oreilles le prit ; & le dérangement de toute la machine fut ſi grand, que, rappellé à lui par les ſecours que lui apporterent ceux qui s'apperçurent de ſon eſſai, il ne ſe reſſouvenoit plus de rien ; tout lui ſembloit nouveau ; il ſe ſouvenoit bien d'avoir ſçu pluſieurs choſes ; mais ne pouvoit s'en rappeller aucunes.

Je ne dirai rien des humectans, des délayans, des anti-phlogiſtiques ; parce que la nature elle-même indique le temps où il faut y avoir recours, ainſi que des diaphorétiques, & légers cordiaux, dont, d'ailleurs, le préambule des médicamens enſeigne les circonſtances où ces derniers ſur-tout, peuvent être rarement adminiſtrés avec ſûreté.

DU QUINQUINA.

Le quinquina eſt un excellent remede, adminiſtré ſur la fin de la miliaire ; il agit comme fébrifuge, comme réſocillant, & comme antiſeptique ; je me trouve très-bien de ſon uſage ; je l'acidule aſſez ſouvent avec l'eſprit de ſouffre ou celui de vitriol ; & j'en ai conſtamment obſervé les meilleurs effets, ſans parler de toutes les vertus ſecondaires qui en découlent.

Quant aux purgatifs, je ne m'en ſers guerres dans le commencement de la miliaire, ſi ce n'eſt de quelques légers minoratifs ; encore faut-il une détermination particuliere & bien décidée de la part de la nature ; mais la deſquamation & la furfureſcence une fois terminées, il faut y avoir recours ſou-

vent ; ſans quoi, il y a des réicdives très-fréquentes, & une convaleſcence dont la marche eſt dégoûtante & des plus ennuyeuſes.

DES PARÉGORIQUES.

Quant aux parégoriques, je m'en ſers le moins poſſible ; mais lorſque j'y ſuis forcé, je préfere la liqueur minérale d'*Hoffman*, & le ſel ſédatif d'*Homberg*, quoique celui-ci ſoit un petit remede, à l'opium & à ſes différentes préparations.

De l'Opium & de ſes différentes préparations.

Je ne parlerai pas de toutes les différentes préparations de l'opium ; ce que je dirai de l'une, pourra s'entendre des autres, & l'application ſera toujours relative à ce ſuc

épaiſſi qui en fait la baſe (*a*). Celle de toutes les préparations que nous avons le plus ſous la main, & que, par conſéquent, nous ſommes à portée d'employer plus fréquemment, eſt le ſirop diacode ; certains Praticiens le préferent dans une infinité de cas, aux autres préparations, & regardent ſouvent ſon effet comme plus ſûr que celui de l'opium même. Je crois cette prédilection bien mal-fondée, parce qu'il eſt

(*a*) L'opium ſe tire en Perſe, pendant l'été, au moyen des inciſions que l'on fait aux têtes de pavôts, les plus proches de la maturité. Le coûteau duquel on ſe ſert pour cet effet, eſt garni de cinq lames, qui d'un ſeul coup fait cinq inciſions paralelles, &c. *Kimpfer, amænit. exot.*...

M. de Tournefort, qui a voyagé dans le Levant, dit que dans pluſieurs Provinces d'Aſie, on ſeme les champs de pavots blancs, comme nous ſemons ici le froment, le ſeigle, &c. Ce ſuc concret ſe tire encore de differentes manieres ; il nous vient de la Natolie, de l'Egypte & des Indes ; le plus reputé eſt celui que l'on recueille en Egypte, près de Thèbes.

probable qu'il doit perdre de ſa qualité premiere, par les altérations qu'on lui fait ſubir dans ſes différentes manieres de le préparer. D'ailleurs, le propre du ſirop diacode, eſt de fermenter très-promptement & de tourner à l'aigre, pour peu qu'il ſéjourne dans les boutiques des Apothiquaires, ou qu'il éprouve un certain degré de chaleur dans la chambre des malades, & c'eſt ce qui arrive preſque toujours, ſi l'on n'y fait pas attention. Alors, l'effet du ſirop diacode devient, ſinon pernicieux, au moins d'un très-mince avantage; puiſque les acides ſont les moyens que nous mettons en uſage, pour réfréner l'activité de l'opium. Tout Médecin, qui médite un peu à part ſoi ſon *modus agendi*, doit ſavoir qu'il agit en raréfiant les liqueurs dont

il provoque l'orgaſme & produit la plus grande expanſion ; que, de-là, les ſolides tombent dans l'atonie, & les fluides dans la diſſolution ; d'où, il doit néceſſairement réſulter un défaut d'équilibre convenable entre l'action & réaction des uns & des autres. Il ne faut que ſe rappeller la marche des ſymptômes de la fievre miliaire ; ſingulierement la proſtration de forces ſubite qui ſe manifeſte dès les premiers jours de l'invaſion, &c. pour prononcer que ces ſymptômes annoncent plutôt une nature accablée ſous le poids des humeurs putrides, qu'une nature épuiſée par les évacuations : dans ce dernier cas, ce remede ſeroit ſans doute très-ſagement adminiſtré, & il le ſeroit avec d'autant d'avantage, qu'en ſuſpendant la cauſe de l'épuiſement, il rétabliroit

les forces vitales, & qu'il faciliteroit, en même-temps, la crise à la peau, en poussant à la diaphorèse. Mais, comme dans cette maladie, l'abattement universel dépend presque toujours d'une quantité prodigieuse d'humeurs des plus alcalescentes, il deviendroit un remede incendiaire des plus dangereux, que je crois ne devoir & ne pouvoir être toléré, qu'après l'usage des délayans, & les évacuations convenables. Dans la fievre miliaire, la chaleur est considérable; la peau est séche & brûlante; les oscillations des vaisseaux sont très-fréquentes; le mouvement progressif des liqueurs est rapide; la raréfaction du sang est grande; &c. quel effet avantageux, peut alors produire le sirop diacode? Il est certain que tous remedes chauds & incendiaires doivent être absolument proscrits, par consé-

quent l'opium ; & que ce remede doit être rejetté dans tous les cas où la méthode délayante & antiphlogiſtique doit avoir lieu. *Sydenham*, a un peu trop exalté les vertus de ce remede, ſur-tout dans le traitement de la petite vérole ; & par-là, a donné lieu à une infinité d'erreurs dans leſquelles tombent les Praticiens, qui ne font pas aſſez d'attention aux diſtinctions des différentes circonſtances & aux exceptions convenables. *Delboë*, Médecin, en faiſoit un ſi grand cas, qu'il diſoit, que, ſi on lui ôtoit l'opium, il ne voudroit pas exercer ſon art ; auſſi l'appelloit-on *Doctor opiatus*. Mais, comment font les Orientaux, dira-t-on, qui en prennent des doſes très-fortes? Je ſais en effet, & d'après le rapport de *Cleyer*, de *Kempfer*, & de pluſieurs autres, qu'ils en prennent depuis un ſcru-

pule juſqu'à un gros & plus, ſans éprouver une altération ſenſiblement nuiſible. *Gabriel Clauder* rapporte même, avoir vu un homme qui en prenoit quarante & cinquante grains par jours, & cela pendant l'eſpace de dix-huit mois conſécutifs ; mais alors je répondrai que les tempéramens varient relativement au phyſique des climats, que d'ailleurs, ces exemples abuſifs, qui peuvent être communs dans preſque toutes les nations de l'Inde, du Japon, de la Turquie, de la Perſe & des autres Régions orientales, ne pourroient être ſuivis ici ſans un effet mortel, & des plus ſubits ; & qu'en outre, il ne faut pas croire qu'ils ſoient eux-mêmes exempts de ſon effet véneneux : car *Kempfer* convient que tous ceux qui en abuſent, périſſent ; mais qu'à la vé-

rité un grain, ou un peu plus, qui suffit quelquefois pour tuer un Européen, ne feroit pas la moindre chose à un Oriental, à qui un gros souvent ne fait aucun mal (*a*). Résumons en deux mots & disons que toutes les fois que le cerveau menace ; que les premieres voies sont farcies de saburre bilieuse & de scories putrides ; que la fievre est trop considérable, c'est-à-dire, que la circulation est trop prompte & trop forte ; que les fluides sont tous raréfiés & les solides érétisés ; que les capillaires sont distendus ; enfin, que la machine est dans un état de stupeur par l'étranglement du systême vasculaire ; l'opium, ainsi que toutes ses préparations, sont d'un effet le plus pernicieux, pour ne pas dire, mortel ;

(*a*) Carthenser, Mat. Med. c. 5. §6. t. 2.

par la maniere, trop immédiate avec laquelle le principe volatil qu'il contient, agit ſur les fluides ſanguin & nerveux. Il eſt prouvé, que ſon action immédiate ſur le ſang eſt conſidérable, puiſqu'il eſt d'obſervation que le ſang des Turcs & des Indiens qui ſont tués dans les combats, après en avoir fait uſage, eſt tout auſſi fluide, deux ou trois jours après leur mort, que s'ils ne venoient que de mourir.

Déterminons actuellement les différentes circonſtances ou phaſes de la miliaire, où il peut être adminiſtré avec avantage. Les forces vitales manquent ſouvent dans le fort de l'éruption miliaire, ce que l'état du pouls & les autres ſymptômes annoncent de la maniere la plus ſenſible, ou l'éruption ne ſe fait qu'imparfaitement, parce que la

coction

coction du levain miliaire, n'a pas été ſuffiſamment préparée pour faire criſe. Car toute éruption critique exige que l'humeur qui doit être évacuée, ſoit d'abord préparée pour paſſer par les vaiſſeaux ſecrétoires : c'eſt cette préparation antérieure, que j'appelle coction, qui eſt l'ouvrage de la nature & l'effet du méchaniſme animal, qui s'efforce de chaſſer toute la matiere nuiſible & ſuperflue. Mais, ſi la nature s'affoiblit avant que l'éruption critique s'établiſſe complettement, il faut alors ſoutenir ſes efforts; & pour remplir parfaitement cette indication, je ne connnois pas de remede plus ſûr que l'opium. J'aurois pû, ſans entrer dans un long détail, dire tout ſimplement qu'il eſt indiqué dans tous les cas où on eſt obligé d'avoir recours aux diaphoréti-

ques & aux autres cordiaux ; en un mot, que je préfere l'opium lui-même, au firop diacode & à ſes autres préparations, en ce qu'il a l'avantage de ne point s'aigrir.

De la liqueur anodine minérale d'Hoffman.

Je ſerai court ſur l'article de ce médicament, qui eſt un des meilleurs que nous ayons dans la matiere médicale ; il eſt compoſé d'une très-petite quantité d'huile douce de vitriol, avec une plus grande d'eſprit volatil & d'eſprit-de-vin. Je me ſers conſtamment avec avantage de cette liqueur dans tous les cas où l'opium & les autres cordiaux ſont indiqués, & l'uſage que j'en fais, n'eſt jamais ſuivi des mêmes craintes. Je donne la préférence à la liqueur minérale d'*Hoffman* ſur l'opium & toutes ſes

préparations, dans plusieurs circonstances, surtout, dans celles où la tête semble menacer ; parce que celui-ci ne fait qu'en augmenter le trouble ; & qu'en général il couvre d'un voile épais les symptômes, souvent les plus atroces, qu'il est important de voir à découvert, pour les combattre avec plus de sureté; tandis que la liqueur minérale, au contraire, ne produit aucun désordre. Pour conclure, le propre de ce remede est de modérer les mouvemens spasmodiques, en réfrenant l'impétuosité avec laquelle les esprits animaux parcourent les filieres nerveuses ; d'augmenter les forces, de procurer du sommeil, &c. Enfin, c'est un des meilleurs parégoriques que je connoisse, donné dans une potion appropriée & à dose convenable.

DU VIN

Le vin eſt un remede bannal, dont les gens de Campagne abuſent outre meſure dans la miliaire, de même que dans la petite vérole. J'ai vu pluſieurs miliaires guéries par ce remede, lorſque le hazard vouloit qu'ils rencontraſſent juſte, c'eſt-à-dire, que la conſtitution du malade & la nature des ſymptômes exigeoient des cordiaux & des remedes chauds; mais combien en ai-je vû périr auſſi par ce remede qu'ils rendent encore plus incendiaire, en ajoûtant du ſucre, de la canelle, même de la muſcade. Je l'ai moi-même employé maintes fois avec le ſuccès le plus décidé, lorſque je remarquois des abſences dans les pouls, des langueurs, des défaillances, enfin, des ſymptômes

qui annoncent un affaiſſement général. J'ai obſervé qu'il égayoit le malade, qu'il relevoit ſes forces, qu'il eſt un excellent analeptique & un très-bon fortifiant (*a*); enfin, donné à propos & pris avec modération, il produit les meilleurs effets (*b*). Comme dans la miliaire, les malades répugnent ſinguliérement aux bouillons gras, & ſouvent à tout ce qui porte le nom de tiſane, je me ſuis vu forcé de donner, quelquefois, un demi-ſeptier de bon vin noyé dans une pinte d'eau, pour calmer la ſoif qui eſt

(*a*) *In ipſis morbis inflammatoriis tempore accedentis criſis, pulchrè mihi ſucceſſit, ſi ægro cochlear unum vini mollis & gratè cardiaci omni trihoris propinarem; indè enim ſine tumultu, mirè erectæ vires feliciſſimè hoſtilem materiam expellebant.....* Tiſſot. de feb. bilanſan. p. 56.

(*b*) *Vinun auſterum, meraculum in morbo cardiaco.* Celſ. l. 3. cap. 19.

preſque toujours preſſante, & j'en ai conſtamment obſervé les meilleurs effets. La ſeule circonſtance où je n'en permets l'uſage d'aucune maniere, c'eſt lorſque je m'apperçois de la préſence de quelque levain acide dans l'eſtomac.

CHAPITRE VII.

Des moyens prophilactiques.

JE n'ai pas besoin d'insister, pour convaincre qu'il seroit essentiel qu'on pût trouver quelques moyens capables de rendre plus rare & moins meurtriere la maladie qui nous afflige : or, pour y parvenir, il faut faire attention à la situation désavantageuse de notre Ville ; à l'humidité qui y régne continuellement ; à la malpropreté qui contribue encore à rendre l'air plus mauvais, par la quantité de miasmes putrides dont elle le remplit ; à la mauvaise eau que les Habitans boivent ; à leur maniere de vivre, &c.

Pour corriger l'humidité, je dé-

firerois qu'on allumât des feux dans différens quartiers de la Ville, dans l'automne, à l'approche de l'hiver, & dans les temps pluvieux, même en été, parce qu'il n'eſt point de température de l'air plus pernicieuſe que celle qui eſt chaude & humide.

Cette pratique d'allumer des feux que je conſeille, eſt, je crois, plus étayée d'autorités qu'il n'en faut pour faire juger de ſa néceſſité; elle eſt ſi ancienne qu'elle remonte juſqu'au temps même qui précede celui où vivoit *Hyppocrate*. *Acron*, plus ancien que ce Prince de la médecine, n'employa pas d'autre remede pour faire ceſſer la contagion qui ravageoit *Athènes*, que d'entretenir du feu dans ſes rues: & *Hyppocrate* lui-même recommande cette pratique dans certaines épidémies; on trouve parmi nous des exemples

qui prouvent que nos Magiſtrats en ont ſenti l'importance & l'utilité. En effet, par une Ordonnance de Police du Châtelet de Paris, datée du 18 Juillet 1596, il eſt enjoint à tous Bourgeois, Chefs-d'Hôtel, de fournir du bois deux fois la ſemaine : ſçavoir, le dimanche & le jeudi, pour faire des feux dans les rues, purifier l'air, & en chaſſer la corruption. Par une autre Ordonnance d'une aſſemblée générale de Police, tenue en la Chambre de Saint-Louis, au Palais, le 5 Août même année, il eſt encore enjoint, entr'autres choſes, de faire des feux dans les rues aux jours qui étoient ordonnés. Cet uſage établi dans la capitale, mais, que malheureuſement on ne ſuit plus, ſi ce n'eſt en hiver, encore très-rarement, & par un motif qui n'eſt plus le même, a été auſſi imité

dans la Province : car, par un Arrêt du Parlement de Toulouſe, du 7 Septembre 1759, cette Ville étant affligée de contagion, il fut très-expreſſément ordonné de faire des feux, ſoir & matin, dans toutes les rues. Le bien qu'on peut retirer d'un moyen ſi facile a employer, mérite donc que nos Magiſtrats, que l'on voit toujours s'occuper de l'utilité publique, y faſſent quelqu'attention ; & je ne doute pas que l'on n'aye à ſe féliciter de ſes effets ſalutaires, ſur-tout lorſqu'il concourra avec d'autres précautions qui ſont auſſi néceſſaires. Puiſque l'humidité eſt ſi grande, qu'elle pénétre juſques dans l'intérieur des maiſons, chaque particulier pourvoiroit encore à ſon bien-être en y entretenant toujours un petit feu, ſur-tout par bas & dans les

temps où cette humidité régne le plus. Cette précaution ſeroit même d'autant plus néceſſaire que l'on habiteroit une maiſon moins commode, plus petite, & ſituée dans une rue plus étroite & moins acceſſible à l'air ou aux rayons du ſoleil.

Il eſt également certain qu'il faudroit s'oppoſer, avec la plus grande vigueur, à la mal-propreté qui eſt infailliblement une ſource de nos calamités. Eſt-il poſſible que l'air, au milieu du quel nous vivons, ſoit pur & ſain, tant que les rues, d'ailleurs, mal-percées, ſeront infectées par les immondices que les particuliers y jettent nuit & jour, & qui y ſéjournent long-temps; ou tant que les cours des maiſons, petites & ſerrées, ſeront le réceptacle des ordures qui y ſont dépoſées & qui y croupiſſent? Un point eſſentiel

de notre Police, devroit donc être d'entretenir la plus grande propreté poſſible, ſoit dans les rues, ſoit dans les maiſons; & ſi chaque citoyen n'a point chez lui un endroit deſtiné à recevoir les immondices, dont il eſt obligé de ſe débaraſſer, il ſeroit à déſirer qu'on établit des latrines publiques qui remédieroient au vice que je voudrois voir détruit, & qui eſt ſi contraire à notre ſanté.

Enfin, pour rendre l'air le plus ſalubre qu'il eſt poſſible, pourquoi ne transferroit-on pas le cimetiere dans un autre endroit? Car, il eſt ſitué ſur une montagne qui domine la Ville au ſud, ſud-ou-eſt, enſorte que, quand ce vent ſouffle dans les chaleurs de l'été & dans les temps humides, il ſe charge de toutes les émanations putrides, & les

pouſſe dans le centre de la Ville, dont il infecte l'atmoſphère. Pourquoi ne le tranſporteroit-on pas loin de nos murailles dans un lieu iſolé, & d'où les miaſmes empoiſonnés qui s'en exalent ne pourroient point parvenir juſqu'à nous? Par ce moyen nous éviterions les mauvais effets qu'ils produiſent; & cette réforme utile, jointe aux autres précautions, nous feroit jouir des avantages ineſtimables d'un air ſec, pur & dépouillé des exalaiſons pernicieuſes, dont eſt chargé celui que nous reſpirons continuellement.

S'il eſt important de purifier l'air, pour nous garantir de différentes maladies, mais, ſingulierement de celle dont il eſt queſtion; il ne l'eſt certainement pas moins d'employer les meilleurs moyens poſſibles pour donner à l'eau toutes les bonnes

qualités qu'elle doit avoir, & que celle dont nous faiſons uſage, eſt bien éloignée de poſſéder. Je n'en connois pas de plus ſûr, pour épurer l'eau autant qu'elle en eſt ſuſceptible, que de ſe ſervir de ces fontaines de grès qui ont deux filtres : l'un de ſable & l'autre d'éponges, pourvu, cependant, que le robinet ſoit de bois (*a*); j'ai obſervé maintes fois, étant à Paris, que par

(*a*) On commence aujourd'hui à ſe prévenir fort & avec raiſon, contre les fontaines de cuivre roſette, étamées en dedans, qui ont été en ſi grande vogue dans la Capitale; parce qu'elles demandent trop de ſoins pour la propreté & l'étamage, & que ſouvent les mieux étamées ſont encore ſuſceptibles du verd-de-gris qui s'y forme, à la vérité, d'une maniere lente & imperceptible, mais aſſez pour produire des accidens très-graves. Depuis qu'il eſt démontré, que le dévoyement auquel deviennent ſujets, les Etrangers qui ſe tranſplantent à Paris, eſt dû à la préſence de ce corroſif, & que, mal-à-propos, on attribuoit à l'eau de la ſeine qui eſt des plus ſalubres; ces ſortes de fontaines tombent dans le plus grand diſcredit.

leur moyen, on venoit à bout de dépouiller l'eau convenablement de toutes les parties hétérogènes dont elle étoit remplie, & qu'elle devenoit très-limpide. *M. Ami* en a imaginées doublées de plomb, auſſi ſablées & à éponges, qui ſont de la plus grande utilité; elles ont trois robinets: le premier fournit la plus belle eau & la plus pure poſſible; le deuxieme donne une eau très-potable, mais moins belle que la premiere; celle enfin, qui ſort par le troiſieme, eſt telle qu'elle a été puiſée & verſée dans la fontaine; de ſorte que, par le moyen de ces trois robinets, on ſe procure telle qualité d'eau que l'on juge convenable à l'uſage auquel on la deſtine. Je préfere les premieres, en ce qu'elles ſont moins diſpendieuſes, & abſolument exemptes d'accidens quelconques, aux-

quels ces dernieres doivent être sujettes par le plomb, qui n'est pas un métal tout-à-fait innocent. *M. Teutman* dit que, si on filtre de l'eau de puits au travers d'un papier gris, qu'on la laisse ensuite fermenter ou pourrir, pour la filtrer de nouveau ; elle sera plus pure que si on la distilloit (*a*). Je crois bien que cette maniere de rendre potable l'eau la plus impure, peut être ex-

(*a*) Vanhelmont rapporte, & c'est un fait bien avéré, que l'eau la plus pure dont on approvisionne nos vaisseaux, éprouve, sous la ligne, une véritable putréfaction ; qu'elle devient roussâtre, ensuite verdâtre & enfin rouge ; que dans ce dernier degré d'altération, elle répand une puanteur insurportable, qu'elle se rétablit ensuite d'elle-même en peu de jours, & alors qu'elle est excellente à boire. L'eau de pluie elle-même, qui est, sans contredit, la plus pure, n'est point exempte des altérations dont parle Vanhelmont, ainsi que M. Margraaf s'en est assuré par différentes expériences qu'il a faites sur elle & dont il a consigné le résultat dans l'Histoire de l'Académie de Berlin, (année 1752.)

cellente,

cellente, mais d'une trop longue & trop difficile exécution, par conſéquent impraticable ; ainſi il faut y renoncer. Ceux qui n'ont pas la faculté de ſe procurer des fontaines de grès, peuvent y ſuppléer par un autre moyen bien ſimple, qui conſiſte à faire bouillir de l'eau & l'expoſer enſuite à l'air libre, avant d'en faire uſage : alors elle aura les qualités requiſes, c'eſt-à-dire, qu'elle ſera pure, légere, limpide, inodore, & ſans couleur ni ſaveur ; pour s'en aſſurer, il ne faudra qu'examiner ſi elle s'échauffe promptement, ſi elle cuit facilement les légumes, & ſi elle diſſout parfaitement le ſavon. *Rieger* (*a*), nous enſeigne encore d'autres ſignes, par le moyen deſquels on

(*a*) *Introctio ad notitiam rerum naturatium.*

peut reconnoître les bonnes ou mauvaises qualités de l'eau relativement aux besoins ordinaires de la vie ; mais ceux que je viens d'indiquer sont bien suffisans. Si un citoyen veut s'assurer par lui-même de la qualité des différentes eaux, pour choisir la meilleure ; il est un moyen fort aisé d'en juger par sa pesanteur spécifique, en se servant de l'aréométre ou pese-liqueur (*a*); celle qu'il trouvera la plus légere, méritera la préférence. On estime la pesanteur de l'eau ou d'une autre liqueur quelconque, par le plus ou le moins de profondeur à laquelle le globe de l'aréométre descend ;

(*a*) Voyez la maniere de construire les aréométres ou pese-liqueurs convenables à cet usage, & celle de s'en servir ; dans l'Ouvrage de M. l'Abbé Nollet. *Leç. Physiq. exper. tom. 2. pag.* 392. & suivantes

Mrs. Homberg & Muschenbrock se sont aussi occupés de cet objet.

enſorte que l'eau dans laquelle il deſcend le moins bas, eſt la plus peſante ; & celle dans laquelle il deſcend le plus bas, eſt la plus légere ; ces principes ſont fondés ſur une loi de l'hidroſtatique, qui eſt inconteſtable ; ſavoir, qu'un corps ſolide, plongé dans un fluide, s'enfonce juſqu'à ce qu'il occupe la place d'un volume qui lui ſoit égal en peſanteur. De-là s'enſuit que plus l'eau eſt denſe, c'eſt-à-dire, plus elle eſt peſante, plus la partie de l'eau qui ſera égale en poids à l'aréométte, ſera d'un petit volume ; & *vice verſâ* le volume de l'eau que l'aréométre doit déplacer, ſera auſſi d'autant plus petit, que l'eau eſt plus peſante ; ainſi plus ce fluide eſt peſant, moins l'aréométre s'y enfoncera. De-là, il doit s'enſuivre qu'il s'enfonce moins dans l'eau que

dans le vin, moins dans le vin que dans l'eau-de-vie, moins dans l'eau-de-vie que dans l'eſprit de-vin; &c. à raiſon de leurs peſanteurs reſpectives. Toutes ces différentes graduations peuvent également s'obſerver dans les eaux de pluie, de ſource, de riviere, de puits, de lacs, de marais, d'étangs, &c. & cela eſt ſi vrai, que *Boyle* fait mention d'une certaine riviere, dont l'eau peſe un quart moins que l'eau commune d'Angleterre (*a*). Je ne puis donc trop m'appéſantir ſur les moyens de ſe procurer la meilleure eau poſſible; car je déſirerois qu'on pût donner à la nôtre les qualités bienfaiſantes, & de ſalubrité de celle qui fait la boiſſon ordinaire des Éthiopiens dont parle *Hérodote* (*b*):

(*a*) *De uſu philos. experim. part.* 2.
(*b*) Lib. 3. 125.

cet Auteur prétend qu'ils vieillissent communément jusqu'à 120 ans & plus, parce que les eaux qu'ils boivent sont extrêmement légeres ; bien différentes de celles que nous buvons, qui sont des eaux stagnantes, corrompues, parconséquent très-denses, & qui, par toutes ces mauvaises qualités, contribuent, conjointement avec l'air humide que nous respirons, à rendre ici la miliaire endémique. C'est ainsi que le bronchocèle ou goître, endémique chez les Savoyards qui habitent les Alpes, est attribué aux eaux dures & crues dont ces Habitans font un usage habituel.

L'exercice modéré est toujours salutaire ; mais il l'est encore plus pour nous, parce que nous sommes continuellement environnés d'un air humide, qui relâche nos fibres &

qui nous énerve. Ceux donc, qui voudront prévenir ces mauvais effets, ne reſteront pas toujours enfermés dans leurs maiſons, mais iront chercher dans les environs où l'air eſt plus ſec & plus pûr, & aux heures où le ſoleil échauffe la terre, un contre-poiſon aux maux qui les menacent, & qui viendroient les aſſaillir au milieu de l'oiſiveté & de l'inaction.

Par la même raiſon, les frictions ſéches nous ſont avantageuſes, parce qu'elles rendent à la fibre une partie de la force qu'elle a perdue, parce que ſon reſſort en eſt augmenté, & qu'elle recouvre par ce moyen, ſon ancienne élaſticité.

Les boiſſons ſtimulantes, qui doivent être interdites à ceux qui vivent dans un pays chaud & ſec, nous ſont ici ſalutaires ; parce

qu'elles raniment la circulation, augmentent les sécrétions, & en particulier, la transpiration, qu'un air trop humide supprime ou diminue. Ainsi il est à souhaiter que les Habitans de cette Ville fassent usage du vin, & il n'y a pas lieu de douter que plusieurs de ceux qui sont attaqués de la fievre miliaire, en seroient exempts, s'il leur étoit permis de mêler quelque liqueur spiritueuse à l'eau dont ils s'abreuvent continuellement, faute de moyens nécessaires; & qui, outre qu'elle est ici d'une très-mauvaise qualité, produit encore le méchant effet de relâcher, de détendre la fibre, & par-là, de diminuer de plus en plus la vigueur du corps. L'eau-de-vie, prise modérément, peut remédier en partie à ces maux; c'est pourquoi je

conſeille à ceux qui n'ont pas les facultés requiſes pour ſe procurer du vin, d'en boire une légere doſe le matin, & ſur-tout, dans les temps ou les effets de l'humidité, ſont le plus à craindre. L'uſage modéré de cette liqueur & tel que je le recommande, ne peut porter préjudice à des hommes qui travaillent beaucoup, qui ſupportent des fatigues exceſſives, ſans être à portée de réparer leurs forces par de bons alimens; mais, au contraire, il les ſoutiendra, s'oppoſera aux influences de l'atmoſphère, & augmentera la puiſſance du ſyſtême vaſculaire, pour chaſſer ou aſſimiler les particules nuiſibles, dont elle eſt chargée, & qui ont été abſorbées, ou par les poumons, ou par les pores de la peau.

L'article des vêtemens, eſt auſſi

très-essentiel. Les habits légers ne doivent pas être ceux des personnes qui respirent continuellement un air humide ; il faut, au contraire, qu'elles portent toujours des habits modérément chauds, qui puissent garantir la peau du contact de l'air ; mais sur-tout dans les temps où l'humidité régne le plus. Ce conseil regarde particulierement les Habitans de cette Ville, parce que, environnés d'eaux de tous côtés, il n'est pas possible, même en été, que des vêtemens légers les mettent a l'abri des particules aqueuses dont l'atmosphère est surchargée ; & qu'ils n'éprouvent une fraîcheur dangereuse le soir, après avoir eu très-chaud dans le cours de la journée ; fraîcheur d'autant plus à craindre qu'elle est plus subite, & qu'elle supprime plus brusquement la transpiration.

C'eſt ici le cas de recommander un peu moins d'exactitude à obſerver certaines coutumes que la mode a conſacrées, mais, qui ne concourrent pas toujours avec l'interêt de la ſanté; ainſi, celle de porter un chapeau, ſans le faire ſervir à l'uſage auquel il eſt deſtiné, eſt certainement nuiſible à ceux qui vivent dans les lieux humides, & où les ſoirées froides ſuccedent ſouvent à une chaleur exceſſive. Les rhumes, les catharres, les douleurs & caries des dents, l'affoibliſſement de la vûe & de l'ouie, & les fluxions de toute eſpece : telles ſont les ſuites ordinaires de cette coutume condamnable; mais, les perſonnes ſenſées feront bien de l'abandonner à ceux qui, par le faux principe d'une bonne éducation, s'en rendent les

eſclaves, aiment mieux avoir la tête toujours découverte, même dans les temps où le froid & l'humidité ſe font le plus ſentir, & courir le riſque des infirmités auxquelles ils donnent naiſſance. Je déſirerois auſſi que les femmes, parmi nous, préféraſſent une coëffure qui les mettroit à l'abri des injures d'un air froid & humide, aux agrémens frivoles dont elles ornent leur tête, & qui, s'ils flattent leur amour de la parure, leur font payer bien cher un plaiſir ſi vain, par les incommodités rebelles & multipliées où ils les expoſent. Ces détails, en apparence minutieux, ne paroîtront pas ſuperflus à ceux qui connoiſſent le prix de la ſanté, & qui ſavent que tout eſt digne d'attention pour le Médecin qui s'occupe des moyens de la conſerver.

J'ajoûterai encore quelques réflexions ſur les avantages d'une vie ſobre & frugale. Elle contribue, ſans doute beaucoup, dans tous les pays, à faire couler des jours ſereins & exempts d'infirmités ; ce qui eſt démontré par l'Hiſtoire des peuples, chez leſquels le luxe de la table ne s'eſt point encore introduit & qui ne ſe nourriſſent que des alimens les plus ſimples : mais, elle eſt principalement recommandable ici, & les fautes que l'on commet contre-elle, ont ſur-tout les conſéquences les plus fâcheuſes, dans les lieux où la ſanté de ceux qui les habitent, eſt déja expoſée à l'influence de pluſieurs cauſes nuiſibles. D'où il n'eſt pas difficile de juger que la frugalité nous eſt plus néceſſaire qu'à d'autres, puiſque le mauvais air, que nous reſpirons, & les mau-

vaiſes eaux que nous buvons, ſont une ſource continuelle de maux, qui, par le mauvais régime, & par le mauvais choix des alimens, pris auſſi en trop grande quantité, deviendront encore plus conſidérables. Cependant, il ne paroît pas que cette conſidération importante mette un frein à notre gourmandiſe; nous paſſons des heures entieres autour d'une table ſurchargée d'une foule de mets, à l'invention deſquels elle a préſidé, & nous ne ſavons pas nous y impoſer des loix, avouées par la ſobriété, & dont nous ſerions les premiers à recueillir les fruits. Ainſi nous rempliſſons ſans aucune meſure notre eſtomac, il devient bientôt incapable de s'acquitter complettement de ſes fonctions; il en réſulte un chyle mal élaboré, qui introduit

dans nos humeurs, des matieres crues que nos vaiſſeaux affoiblis ne peuvent point aſſimiler, & tôt ou tard, nous éprouvons les effets malheureux qui en ſont la ſuite. D'ailleurs, un exercice ſalutaire pourroit, peut-être, les prévenir; mais, comme ſi l'intérêt de notre ſanté nous étoit abſolument étranger, l'oiſiveté & l'inaction ſuccedent à nos longs repas, & quittant une table pour en environner promptement une autre, nous voyons ſans regret, s'écouler des momens précieux, où un air plus pur nous engage à aller reſpirer ſa douce haleine: en vain le ſoleil, que n'obſcurciſſent point des nuages épais, nous invite à ſortir de nos maiſons pour recevoir de ſes rayons bienfaiſans, le remede à l'humidité qui y régne; un plaiſir frivole, ſouvent

ſuivi de regrets, nous y tient enchaînés, &, pour lui, nous renonçons à un bien qui devroit faire l'objet de nos vœux.

Il n'eſt, je crois, perſonne dont l'eſprit ſe refuſe aux raiſons que l'on apporte en faveur de la ſobriété, & qui ne ſe perſuade que ſes régles bien obſervées, nous donneroient une ſanté vigoureuſe, & nous entretiendroient dans l'heureuſe ignorance des maux qu'on ne doit ſouvent attribuer qu'à l'intempérance. Comment, arrive-t-il donc qu'on les ſuive ſi peu ? Peut-être en ſeroit-il autrement, ſi l'on étoit excité par les exemples du petit nombre de ceux qui ont eu aſſez de courage pour y être fideles, & qui en ont été récompenſés par une longue vie, que les infirmités n'ont point aſſiégée, même dans la vieil-

leſſe la plus avancée. Il eſt au moins certain qu'ils ne peuvent produire qu'un effet heureux, &, entr'autres, celui de *Louis Cornaro*, que je ne me permetterai pas de paſſer ſous ſilence, eſt ſur-tout fait pour donner l'amour de la vie ſobre & frugale (*a*). Ce noble Vénitien, d'une très-foible ſanté, & ſe trouvant à l'âge de quarante ans, dans un dépériſſement abſolu, employa en vain toutes ſortes de remedes; mais, ennuyé de chercher dans la médecine de vains ſecours, il ſe réduiſit, par le fruit de ſes propres réflexions, à un régime extrêmement frugal, qui lui rendit une ſanté parfaite, & le fit vivre plus de cent ans ſans la moindre infirmité. Il a écrit lui-même l'hiſtoire de ſa

(*a*) De Thou, Hiſtoire Univerſelle, liv. XXXVIII.

vie,

vie, & de cette façon, non-content d'avoir été utile à lui-même, par le genre de vie qu'il a adopté, il a voulu encore l'être aux autres, en leur mettant ſous les yeux l'exemple mémorable d'une ſobriété, qui, à la vérité, ne doit pas toujours être auſſi ſtricte, mais, qui démontre, plus que tous les raiſonnemens, combien elle promet d'avantages à ceux qui l'obſerveront.

Je n'étendrai pas davantage cet avis que j'ai cru néceſſaire au bien de mes concitoyens, ce que j'ai dit devant ſuffire pour leur faire enviſager les moyens qu'ils peuvent oppoſer aux attaques d'une maladie cruelle, & à tous les maux dont ils ont à ſe plaindre. Tel eſt en effet le but que je me ſuis propoſé, car le devoir de tout Médecin ne conſiſte pas ſeulement à gué-

rir les maladies, quand il le peut ; mais encore à s'efforcer de les prévenir, & c'eſt même en rempliſſant cette derniere obligation, qu'il peut rendre de plus grands ſervices à l'humanité.

Après avoir préſenté au lecteur, avec le plus d'ordre & de fidélité qu'il m'a été poſſible, le tableau qui afflige depuis long-temps cette Ville & les environs, & après avoir tâché de découvrir les cauſes prochaines ou éloignées, auxquelles elle doit ſa naiſſance, & propoſé les moyens de la faire ceſſer ou même de la prévenir ; je vais terminer cet Ouvrage par un choix d'obſervations que j'ai jugées les plus intéreſſantes, & parmi leſquelles on en trouvera auſſi quelques unes relatives à la fievre miliaire des femmes en couche, que j'ai eu pluſieurs fois occaſion de traiter.

CHAPITRE VIII.

OBSERVATION PREMIERE.

LE 26 Décembre 1770, la femme de Thomas Forêt, Journalier, âgée de trente-cinq ans, groſſe de cinq mois de ſon douzieme enfant, après avoir éprouvé, plus de quinze jours auparavant, des douleurs erratiques dans tous les membres; des friſſons irréguliers; quelques horripilations; des mouvemens de fievre; enfin tous les ſignes précurſeurs d'une maladie des plus aiguës, comme douleurs de tête, bouche mauvaiſe, langue chargée, nauſées, &c. fut arrêtée tout-à-fait par une douleur fixe dans une partie circonſcrite de la tempe gauche, dou-

leur qui, par sa nature & son siege, ressembloit au clou hiſtérique ; une oppreſſion de poitrine ſe manifeſta auſſi avec un engourdiſſement général, & la malade étoit dans un état de ſtupeur, tel qu'elle pouvoit à peine mouvoir ſes membres & lever ſa tête de deſſus l'oreiller.

Le 27, au ſoir, je la trouvai avec les ſymptômes que je viens d'annoncer, & de plus, dans un état comateux. Le pouls étoit plein, dur, fréquent & ſerré, avec quelques intermittences, mais éloignées les unes des autres ; je ſoupçonnai le levain miliaire ; j'examinai & je n'apperçus pas la moindre apparence d'éruption. Le ſoir, je fis tirer environ deux palettes de ſang ; je recommandai l'uſage des lavemens, des boiſſons délayantes ; &c. le ſang étoit ſec & vermeil, entierement

dépourvu de sérosité, & d'une couleur plus belle que ne le comporte ordinairement l'état de grossesse.

Le lendemain 28, je trouvai l'affection comateuse augmentée; le pouls à-peu-près le même, à quelques légeres différences près en mieux. Je réitérai la saignée & fis tirer une plus grande quantité de sang, qui étoit moins sec que le premier, & diversement nuancé: le pouls se développa tant soit peu & devint moins fréquent. Dans la journée, la malade prit plusieurs lavemens faits avec une décoction emmolliente, & au dernier desquels je fis ajoûter une once de lénitif, ce qui l'a fit évacuer considérablement. Cette évacuation sembla débarrasser, pour quelques momens, la tête, & me mit dans le cas de profiter de ces instans lucides, pour tirer quel-

ques éclairciſſemens ſur l'état de ſon enfant : elle me dit qu'elle l'avoit bien ſenti pendant quinze jours ; mais que depuis huit à dix, elle ne l'avoit ſenti que très-foiblement, & ſur-tout que depuis quatre, elle n'appercevoit pas le moindre mouvement ; (il y avoit environ trois ſemaines que cette malheureuſe étoit réellement malade) voilà à-peu-près tout ce que j'ai pû tirer d'elle ; elle retomboit dans ſon aſſoupiſſement, d'où on ne l'arrachoit, quelques minutes, que pour l'entendre ſe plaindre d'étouffemens à la poitrine, & d'une douleur ſourde & lancinante à la tête.

Dans la nuit du 28 au 29, il lui ſurvint un redoublement qui dura toute la journée, & les autres ſymptômes augmenterent de même ; il

ne fut pas poſſible ce jour-là de lui donner aucuns remedes, pas même de boiſſon, elle n'avoit plus de connoiſſance, & elle lâchoit tout ſous elle.

Le 30, même état à-peu-près, le pouls plus petit, plus ſerré; je commençai à appercevoir quelques taches çà & là. Je lui fis appliquer une large véſicatoire à la nuque qui mordit paſſablement; mais pas autant que je l'aurois déſiré; nul changement dans ſon état, ſi ce n'eſt que le pouls ſembloit tant ſoit peu ſe relever, ou au moins ſe ſoutenir.

Le 31, l'éruption ſe fit voir avec des ſueurs conſidérables; mais ſans allégement aucun du côté des ſymptômes; je lui fis encore appliquer deux autres véſicatoires aux jambes, qui rendirent beaucoup, & qui éleverent le ton du pouls.

Le premier Janvier 1771, je la trouvai assez bien pour son état, quoique toujours sans connoissance, & l'éruption alloit assez son train, elle étoit tout-à-fait rouge & parsemée de quelques pétéchies.

Le 2, ses étouffemens de poitrine, avec quelques douleurs dans le bas-ventre, s'annoncerent avec un pouls redevenu serratil & plus fréquent. D'ailleurs, elle n'usoit d'aucune boisson, pas même de bouillons dont elle ne pouvoit faire la déglutition, & cela a duré près de huit jours.

Le 3, il y eût quelques signes, avant-coureurs de l'accouchement qui arriva peu de temps après : l'enfant étoit mort depuis quelques jours. L'uterus s'en débarrassa, sans que la femme s'en soit douté. La veille, elle n'avoit donné des

ſignes de douleurs de ventre & de poitrine, qu'en y portant les mains qu'elle avoit toujours appliquées machinalement ſur ces parties, & que nous avons jugées telles d'après l'accouchement. Les lochies rouges & puriformes ont ſuffiſamment fourni, ce qui lui a été d'un grand avantage. La miliaire a commencé à ſe deſſécher vers le ſixieme jour de ſon accouchement, temps à-peu-près, où elle a commencé à recouvrer l'uſage de ſes ſens. Revenue à elle, on lui dit qu'elle étoit accouchée d'un enfant; elle répondit du ton le plus affirmatif qu'elle ſavoit bien qu'elle étoit accouchée, non d'un enfant, mais bien de deux, leſquels avoient été enterrés dans le jardin. Sa convaleſcence a duré plus de trois mois, parce qu'elle n'a voulu uſer d'aucune eſpece de

remedes ; elle n'a été purgée qu'une ſeule fois, & elle n'a été déſabuſée de ſon accouchement de deux enfans, & de leur enterrement dans ſon jardin, que plus de ſix mois après, lorſque l'équilibre de toutes ſes fonctions à été parfaitement rétabli.

Je crois que, d'après cet expoſé, on jugera 1°. Cette miliaire eſſentielle, & d'un très-mauvais caractere. 2°. Qu'on eſt redevable, ſurtout au premier effet des véſicatoires, du changement de ſon état, quoique peu ſenſible dans le commencement. 3°. Que les lochies ont pleinement ſuppléé à l'effet des véſicatoires, dont l'humeur qui en découloit étoit en d'autant moindre quantité, que les évacuations lochiales étoient plus abondantes. 4°. Enfin que la convaleſcence eût été

bien plus courte & moins orageuſe, ſi la malade ſe fut ſoumiſe au traitement que je lui preſcrivois. Elle eſt devenue mere d'un treizieme enfant qui a aujourd'hui environ un an.

OBSERVATION DEUXIEME.

Madame *Jannot*, femme d'un Procureur au Bailliage, & Préſidial de cette Ville, âgée de 30 ans, d'un tempérament bilioſo ſanguin, accoucha, le 17 Juillet 1771, de ſon troiſieme enfant; ſon accouchement fut des plus heureux, ainſi que les ſuites de couches. Cependant ſes lochies, ſur-tout les puriformes, furent bien moins abondantes que dans les accouchemens précédens. Tout ſe paſſa ſans accidens d'aucune eſpece.

Quatre mois après ſon accouche-

ment ou environ, ſes mammelles ont pris du volume, leur engorgement manifeſtoit une grande quantité de lait, dont l'exiſtence fut encore bien mieux démontrée par les bouts qui en laiſſoient tranſuder quelques gouttes; elle ſe plaignoit de douleurs aſſez vives, produites par leur tenſion conſidérable. Je lui conſeillai l'uſage d'une tiſane emménagogne, des pédiluves, & l'application de cataplaſmes de mie de pain avec le lait, & le ſaffran; elle employa le dernier remede ſeulement, s'en trouvant ſuffiſamment ſoulagée, & rejetta les autres. Il lui reſtoit conſtamment une douleur ſourde qui ſe faiſoit tantôt peu, tantôt plus ſentir; & il ſe manifeſtoit encore de temps-en-temps, quelques légers engorgemens au ſein, qui s'en al-

loient comme ils étoient venus, c'eſt-à-dire, ſans avoir fait aucuns remedes.

Dans le courant du mois de Décembre ſuivant, elle éprouva des douleurs de tête, des étourdiſſemens, des angoiſſes, des oppreſſions, des mal-aiſes, enfin, des ſincopes annoncées par la pâleur du viſage, & un froid momentané. Cet état critique dura ainſi une quinzaine, & fut le préliminaire d'une ſcène plus importante.

Le 3 Janvier 1772, la fievre a ſuccédé à un friſſon aſſez fort; la douleur de tête, & l'oppreſſion de poitrine étoient conſidérables; le pouls s'eſt ſoutenu plein, dur & intermittent toute la journée. Dès ma premiere viſite j'annonçai la fievre miliaire; je mis la malade pour tout régime à la tiſane toute

ſimple de chiendent ; je lui conſeillai de prendre quelques lavemens, & lui fis le ſoir même tirer trois bonnes palettes de ſang.

Le 4, à-peu-près même état, la reſpiration, tant ſoit peu moins difficile ; je lui fis prendre deux grains de tartre ſtibié, noyés dans quatre verres d'eau qui produiſirent des évacuations prodigieuſes, tant par haut que par bas. La nuit fût aſſez bonne.

Le 5, même pouls, il avoit même encore quelque choſe de plus rebondiſſant, les oppreſſions & anxiétés prœcordiales, ſe faiſoient ſentir de plus en plus, ſur-tout du côté gauche, & dans la journée elle éprouva pluſieurs exacerbations. Je lui interdis le bouillon gras, contre lequel ſon eſtomac bondiſſoit, ou au moins elle n'en uſoit que de

loin en loin; & lorſque je m'appercevois que la fievre relâchoit un peu, je lui preſcrivois l'eau-de-poulet, dont elle uſoit alternativement avec ſa tiſane ſimple, & recevoit fréquemment des lavemens.

Le 6, le pouls me parut fort embarraſſé, quoique la fievre & la chaleur fuſſent moindres; la langue étoit humide ſans être chargée, & malgré cela, la ſoif étoit grande; le bas-ventre mollet, mais, tout bruyant de vents & de borborygmes; les urines étoient laiteuſes & charioient des eſpeces de flocons; repoſées pendant quelque temps, elles précipitoient un ſédiment blanc.

Je donnai un minoratif compoſé de cette maniere:

℞ *Pulp. fiſt. Alexandr.* *uncias quatuor.*
Ror. calabr. *unci. duas.*
Tamarind. *unci. unam.*
Sal. cathart. amari. *drachm. duas.*
Fiat in ſ. q. ſeri lact. pro dupl. doſi.
Adde ſecund. doſi tartar. ſtib. granum unum.
Propinetur præſcripta doſis, duarum horarum intervallo.

J'obtins, parce moyen, des évacuations d'une bile dont les principes étoient des plus exaltés, & qui tendoient fort à l'alcaleſcence; elles furent des plus copieuſes par bas; le ſoir, le pouls ſe développa, & la fievre étoit encore bien moindre. La nuit fut bonne, la malade

malade dormit près de ſept heures.

Le 7, après un ſommeil auſſi long que paiſible, la matinée fut orageuſe; le pouls ſe releva fort ſur les huit heures du matin, il devint plus dur, plus fréquent, & plus rebondiſſant; les intermittences étoient auſſi plus rapprochées; les angoiſſes & anxiétés præcordiales augmenterent; la difficulté de reſpirer devint beaucoup plus grande; la tête plus peſante; les douleurs, tant de la tête que des autres parties, plus aiguës; enfin peut-être plus de huit à dix redoublemens plus forts les uns que les autres, ſe ſuccéderent & ſuivirent de près juſqu'au ſoir, que le dernier fut ſi conſidérable, qu'une pulſation étoit à peine finie, qu'une deuxieme, troiſieme, &c. ſuivoient de maniere à ne pouvoir pas placer un in-

tervalle, entre chacune; la fréquence du pouls étoit des plus précipitées. La malade étoit extrêmement agitée ſans cependant délirer. Sur le ſoir, la peau devint moite, & commença à laiſſer appercevoir quelques taches rouges ſur la poitrine & le long du col, elles étoient encore clair parſemées. Les urines étoient crues; le bas-ventre météoriſé; la langue conſtamment humide avec une ſoif inextinguible. Mêmes lavemens juſqu'au ſoir excluſivement, mêmes boiſſons lui furent adminiſtrées avec abondance, & les bouillons ſe donnoient de loin en loin. La nuit ſe paſſa autant bien qu'on le pût déſirer, quoique le ſommeil fut ſouvent interrompu; mais, elle fut beaucoup moins orageuſe que la journée précédente.

Le 8 matin, le pouls moins

roide & plus dilaté ; la peau ſuffiſamment humectée ; la fievre & la chaleur bien diminuées ; peu ou point de ſoif & ainſi des autres ſimptômes. Sur le midi, la malade éprouva quelques horripilations aux quelles ſuccederent un redoublement des plus violens, des oppreſſions conſidérables, avec hoquet & autres accidens graves. Les urines étoient laiteuſes, elles dépoſoient un ſédiment blanc & aſſez uni, ce qui étoit cependant d'un bon préſage. Comme le matin j'avois trouvé l'état de la malade autant bien que j'avois pû le déſirer, je profitai de cette bonace, pour lui donner le même minoratif que ci-deſſus : le premier verre nous donna cinq évacuations aſſez conſidérables d'une bile des plus fœtides, & de-là, je me déterminai à ſuſpendre, ou pour

mieux dire, à ſupprimer le deuxieme avec d'autant plus de raiſon, d'ailleurs, que je m'appercevois de quelques annonces d'un nouveau redoublement. Les taches que j'avois découvertes la veille, ayant diſparues, je lui fis faire dans la journée, la potion légerement diaphorétique ſuivante.

℞. *Aqu. card. benedict. unci. ſex.*
Diaphoret. miner. drachm. unam.
Pulv. viper. ſcrupul. unum & ſemis.
Sirup. de limo. unci. unam.
Miſce & cochleatim ſumatur unâ quaque horâ.

Je lui fis appliquer ſur les dix heures du ſoir, deux larges véſicatoires aux gras des jambes, n'ayant pû vaincre plutôt la répugnance ſinguliere que la malade avoit contre ces ſortes de remedes. Quatre

heures au plus, après l'application de ces emplâtres, les étouffemens, les anxiétés & le hoquet furent enlevés complettement. Mais la fievre ſe ſoutint toute la nuit avec vigueur.

Le 9, matin, la fievre baiſſa, & le calme ſembla s'établir aſſez bien; la peau fut abondamment humectée d'une ſueur graſſe qui tenoit aux doigts. Le bas-ventre ſe détendoit; la malade rendoit beaucoup de vents par bas; les urines étoient à l'ordinaire bourbeuſes avec un ſédiment blanc. Les véſicatoires avoient attiré une bonne quantité de ſéroſité. Sur le ſoir, nouveau redoublement auſſi violent, mais moins d'oppreſſions; & la reſpiration quoique laborieuſe l'étoit bien moins que la veille; je continuois les mêmes boiſſons dans l'ardeur de la fievre, mais, lorſqu'elle cé-

doit, j'ajoutois à la tisane fleurs de scabieuse & de sureau, de chaque une pincée par pinte ; & un grain de tartre stibié dans égale quantité d'eau-de-poulet. Le redoublement, comme je viens de le dire, fut aussi violent, mais moins long que le précédent, car, dans la nuit la fievre baissa, & favorisa l'irruption d'une sueur si prodigieusement abondante, que tout fut traversé jusqu'aux matelats, & couvre-pied qui étoit par-dessus deux couvertures.

Le 10, je trouvai la malade contente d'elle même, la sueur avoit allégé tous les symptômes. Je commençai à appercevoir de nouveau quelques taches rouges, éparses, çà & là, sur différentes parties de la peau. Le pouls étoit bon, développé, mollet ; les oscillations

étoient distinctes & régulieres ; enfin la tunique de l'artère, se détachoit d'une maniere qui affectoit mollement les doigts. La langue toujours humide ; le bas-ventre très-légerement météorisé ; enfin, tout se soutint à-peu-près bien & dans le même état jusqu'au soir, qu'il survint un nouveau redoublement assez fort. J'apperçus sur le soir que l'éruption alloit son train, & je commençai à découvrir quelques petits boutons rouges ; les urines moins bourbeuses ; mais le sédiment changé & tirant un peu sur la couleur de brique. Mêmes remedes auxquels j'ajoûtai seulement un lavement à la casse & au petit-lait, qu'on lui donna le matin, immédiatement après l'avoir changée de linge, qui étoit exactement tout trempé ainsi que le reste, comme si on

l'eût tiré de la riviere. Les véſicatoires rendoient toujours abondamment. La nuit fut aſſez bonne, & la tranſpiration preſqu'auſſi abondante que la nuit précédente, avec une fievre aſſez forte.

Le 11, je trouvai le pouls encore plein & plus fréquent que la veille. La malade éprouvoit un mal-aiſe général; elle s'agitoit & ſe plaignoit de démangeaiſons & de chaleur à la peau que j'examinai de près; je trouvai l'éruption bien développée; toute la périphérie du corps en étoit recouverte depuis la tête, y compris le cuir chevelu, dans lequel il y en avoit une quantité, juſqu'aux extrêmités des doigts; les plantes des pieds & les paumes des mains n'étoient pas plus ménagées que les autres parties; auſſi comme le tiſſu de la peau y eſt plus dur & plus com-

pact, elle éprouvoit des douleurs inconcevables. Une chose qui m'a frappé le plus, c'est qu'aux doigts & à la paume des mains, le levain miliaire, n'ayant pû vaincre la résistance de l'épiderme, étoit resté dessous, & on eut dit toutes ces parties criblées de petit plomb, tant tous ces grains paroissoient noirs, quoique cependant toutes les petites vésicules fussent rouges. La fievre se soutint avec force toute la journée, il y eut même quelques exacerbations assez marquées sur le midi & le soir. Les vésicatoires suppurerent moins ce jour là ; je la fis changer de linge le matin (*a*),

(*a*) Il n'y a point de temps déterminé pour donner du linge blanc ; je suis dans l'usage d'en faire changer à mes malades, lorsque je m'apperçois que la chemise est complettement humectée ; que les malades aspirent après ; que la mauvaise odeur se fait sentir & que

& auſſi-tôt après, on lui donna un lavement comme le précédent & qui fit également bien. Les urines redevinrent bourbeuſes & le ſédiment blanc. La nuit fut aſſez bonne à un léger redoublement près.

Le 12, la journée entiere fut bonne & une des meilleures que la malade eut encore paſſée : elle commençoit à ſe raſſurer ſur ſon état, dont la terreur l'avoit fait long-temps déſeſpérer. Les véſicatoires rendirent beaucoup ; je lui fis donner deux lavemens avec une décoc-

---

la ſueur commence fort à les incommoder, &c. Alors un plus long délai ſeroit très-nuiſible en ce que 1°. la ſueur peut ou ſe refroidir ou être réſorbée par les pores inhalans, & de-là les plus grands accidens de ſa rétropulſion. 2°. Les mal-aiſes ſinguliers qu'éprouvent les malades ; les inquiétudes & impatiences auxquelles ils ſe livrent ſans ceſſe, augmentent conſidérablement la fievre. 3°. Enfin les exalaiſons putrides qui ſortent de leur corps peuvent être abſorbées par les poumons.

tion emmolliente qui lui firent très-bien. Je ſupprimai ſes boiſſons, je ne lui donnai plus qu'une ſimple infuſion théiforme de fleurs de ſureau, & je continuai l'uſage de la potion, dont elle n'en prenoit plus qu'une cuillerée toutes les deux heures. Le ſoir, le pouls ſe releva, la fievre & la chaleur augmenterent & furent aſſez violentes toute la nuit; il y eut auſſi de la gêne dans la reſpiration, & la malade recommençoit à ſe déſeſpérer, c'étoit, diſoit-elle, ſon reſte.

Le 13, la journée entiere fut auſſi orageuſe que la nuit; il y eut auſſi quelques redoublemens aſſez violens; le bas-ventre ſe tendoit & ſembloit vouloir menacer de colliquations, par la quantité de ſelles ſéreuſes & fœtides, avec des rapports de bile par la bouche. Les uri-

nes n'étoient plus bourbeuſes, elles étoient citrines, avec un *ſuſpenſum* de même couleur. Les lavemens avec la graine de lin ne furent point épargnés, & j'ajoutai à la potion diaphorétique un gros de diaſcordium, la boiſſon comme ci-deſſus. Le ſoir, la fievre diminua & la nuit fut bonne; la malade dormit plus de cinq heures en différentes fois à la vérité.

Le 14, je la trouvai très-bien, la ſueur ſe ſoutenoit toujours abondamment; la fievre & la chaleur étoient bien diminuées, ainſi que les autres ſymptômes. Je me décidai à lui donner dans un ſeul verre d'eau-de-veau tartariſée:

Mann. elect.	*unci. duas.*
Catholic. dupli.	*ſemi-unciam.*
Arcan. dupl.	*drachm. unam.*
Præparat. ſ. a.	

Elle a évacué considérablement & sans fatigue ; sur le soir, elle prit un lavement qui balaya encore bien des matieres. Dans la nuit, les regles parurent, & la malade, sans beaucoup dormir, fut tranquille.

Le 15, même état, plus d'accidens, peu de fievre, & l'écoulement des regles se faisoit au mieux ; les sueurs diminuoient & les véficatoires suppuroient peu. Je ne lui fis donner qu'un lavement à l'eau simple, & pour boisson de l'eau de chiendent. Les bouillons étoient plus forts & plus rapprochés ; la malade en prenoit au moins toutes les deux heures. La nuit fut bien employée.

Le 16, même état, même régime ; toujours un léger mouvement fébrile, & la nuit excellente.

Le 17, les véficules commençoient à s'éteindre par endroits, &

les véſicatoires ſe deſſéchoient fort ; l'écoulement menſtruel continuoit ; je ne trouvai plus de fievre, je permis alors quelques crêmes de ris ; un peu de vermichel & autres légers potages au gras.

Le 18, la convaleſcence ſe décida abſolument ; le flus menſtruel diminua ; la foibleſſe étoit grande, ainſi que les beſoins de réparer les pertes. Quelques jours après, je la purgeai deux fois, preſque coup-ſur-coup, avec :

℞ *Foll. & ſal. vegetab. ana drachm. unam.*
Mann. unciam unam & ſemis.
Sirup. de pom. ſemi unciam.
una doſi.

Quinze jours après au plus, la convaleſcence décidée, la jeune dame eut des nauſées ; quelques

horripilations, des douleurs de tête, enfin de la fievre marquée; ce mal-aise dura environ quatre jours avec un dégoût singulier; elle avoit l'âme triste & abattue, parce qu'elle imaginoit que c'étoit une rechûte de sa maladie, à laquelle elle craignoit de succomber, ayant déjà été dans le cas de l'observer malheureusement plusieurs fois chez les autres. Elle éprouvoit en outre, des douleurs aux seins qui augmenterent de volumes, des démangeaisons cruelles à se déchirer la peau à force de gratter jusques sous les aisselles. Enfin, à ce point incommode, succederent des dartres vives qui ont commencé par rendre d'abord une matiere laiteuse, & qui ensuite ont suppuré & rendu un pus bien lié & de bonne qualité. Ces dartres, que l'on peut appeller

miliaires, ſuppurerent abondamment près de quatre mois, & ne ſe deſſécherent entierement qu'au bout de ſix ; elles occupoient les deux ſeins, & s'étendoient juſques ſous les aiſſelles de chaque côté. Elle fut ſouvent purgée ainſi :

℞ *Mann. calabr.* *unci. du.*
Confect. hamec. *ſemi-unciam.*
Sal. de duo. *drachm. unam.*
una doſi.

Trois mois après, elle eſt devenue groſſe de ſon troiſieme enfant, ſa groſſeſſe eſt bonne (*a*), elle jouit de la meilleur ſanté du monde ; la ſeule incommodité qui lui ſoit reſtée de ſa miliaire, eſt un battement

(*a*) Elle eſt accouchée, il y a environ quatre mois, d'un gros garçon, ſes ſuites de couches ont été aſſez heureuſes ; mais ſes battemens ſubſiſtent toujours.

dans

dans la tête qui la travaille assez souvent, & qui lui fait à cette partie, le même effet que les palpitations à la poitrine. J'oubliois d'observer que dans le fort de sa maladie, la fréquence du pouls étoit telle que j'ai calculé jusqu'à 160, 170 pulsations par minute.

Cette observation sembleroit prouver, de la maniere la plus convainquante, que le levain miliaire ne réside en aucune sorte dans les premieres voyes, puisque la personne qui en fait le sujet, a été singulierement évacuée, sans que les accidens aient en rien diminué, & que malgré l'éruption, peut-être la plus complette que j'aie vue, la nature a été encore obligée de se faire une voye de dépuration, pour se débarrasser d'un ennemi qui, sans ce moyen, l'eût à coup sûr sub-

juguée. Il faut que cet ennemi soit bien redoutable, à voir cet appareil monstrueux que la nature est forcée de lui présenter pour l'expulser. Quels efforts n'est-elle pas obligée d'employer pour pousser au-dehors ce virus mal-faisant qui cherche à l'étouffer ? Quelles ressources ne ménage-t-elle pas pour employer ses forces à temps & fructueusement ? Nous venons d'observer que les symptômes étoient des plus graves & des plus allarmans, lorsqu'il s'agissoit de la totalité de l'éruption ; & qu'ils étoient moindres, & reparoissoient à différens temps, lorsqu'il n'y en avoit plus qu'une partie, ou qu'un reste à se manifester. Je considere que la miliaire qui fait le sujet de cette observation, est différente de celle dont quelquefois sont attaquées les

femmes en couche : je ne dis point cependant qu'un reſte d'humeur laiteuſe, n'ait pas pû contribuer un peu à lui donner naiſſance ; mais l'air épidémique a lui ſeul développé le germe de la maladie, que la préſence d'un reſte de lait peut avoir ſeulement rendue plus grave. D'ailleurs, il ſemble que ces dartres vives ont répondu aux engorgemens du ſein qui ont précédé la maladie, & alors le lait n'y auroit joué aucun rôle : ce que je ne ſerois pas fort éloigné de croire, perſuadé que les ſueurs les plus copieuſes, & l'éruption la plus complette, auroient dû au moins entraîner au-dehors l'humeur laiteuſe qui rouloit dans les vaiſſeaux.

OBSERVATION TROISIEME.

Le 30 Juillet 1771, Laurent Duchêne, Chaudronnier, âgé de 55 ans, de tempérament pituiteux, m'envoya chercher pour me consulter sur son état. Depuis quinze jours & plus, il avoit de la fievre qu'il avoit caractérisée tierce, & pour laquelle il avoit été purgé deux à trois fois; il avoit pris quelques remedes sans avoir trop observé de régime. Je le trouvai avec de la fievre, peu forte à la vérité, mais il en avoit, quoiqu'opiniâtrement, il n'en voulut point avoir, & j'observois mêmes quelques intermittences, quoiqu'elles fussent distantes les unes des autres; il se plaignoit de nausées & étouffemens; je l'engageai à se mettre aux

bouillons pour toute nourriture, & à prendre quelques lavemens.

Le 31, je lui trouvai la fievre beaucoup plus marquée que la veille, & le pouls étoit assez roide. Je lui conseillai de prendre une tisane toute simple de chiendent & de réglisse ; de continuer les lavemens & le régime prescrits ; sur le soir, que la fievre sembla céder, il survint un léger redoublement qui dura la nuit sans trop le fatiguer.

Le premier Août, je trouvai la fievre comme le premier jour, & comme l'accès sembloit finir, un nouveau redoublement s'annonça avec des douleurs contondantes dans toute l'habitude du corps, & dura toute la nuit avec vigueur.

Le 2, mêmes symptômes & la fievre aussi forte que la veille, je

n'héſitai point alors de caractériſer cette fievre, rémittente ſubintrante. Je lui fis boire copieuſement des boiſſons délayantes.

Le 3, je l'évacuai abondamment par haut avec deux grains de tartre ſtibié noyé dans une chopine (meſure de Paris) de petit-lait. Il prit les quatre verres qui lui firent rendre une quantité prodigieuſe de bile & par haut & par bas; l'état de ſon pouls, quoique mieux, fixa mon attention par ſes intermittences, je m'aviſai d'inſpecter la peau & je la trouvai, ſur-tout au col & à la poitrine, recouverte de puſtules miliaires blanches, c'étoit de petits boutons tranſparens & tout-à-fait diaphanes. Le génie de ſa maladie, me fut alors très-bien connu, j'ajoutai ſeulement à ſa tiſane une pincée de fleurs de ſureau; la

ſueur n'étoit pas conſidérable, mais, la peau étoit toujours, ſur-tout le matin, recouverte d'une douce tranſpiration ; les ſymptômes de la poitrine & autres étoient peu graves, cependant le malade dormoit peu.

Le 4, je trouvai peu de fievre, je profitai de ce mieux pour l'évacuer doucement, avec un minoratif dans deux verres de petit-lait ; les ſelles furent abondantes & d'une matiere bilieuſe & glaireuſe bien liée ; le tout ſe paſſa ſans douleur ni fatigue. Sur le ſoir, une fievre violente s'alluma avec les ſymptômes les plus graves du côté de la poitrine, ſur-tout du côté gauche ; la peau étoit ſéche & brûlante ; la langue aride & la majeure partie des véſicules miliaires avoit diſparue. Je lui preſcrivis à l'inſtant une po-

tion cordiale, & je lui fis appliquer à la nuque un large véſicatoire.

Le 5, au matin, je trouvai le malade tout auſſi bien qu'il étoit avant ſon accident, la peau étoit meme plus humectée de ſueur qu'elle n'avoit encore été, & l'efflorescence reparut avec une nouvelle vigueur; tous les ſymptômes s'étoient écliptés; il reſpiroit aiſément & je lui trouvai peu de fievre. Les véſicatoires avoient beaucoup mordu; je continuai l'uſage de ſa potion cordiale & légerement diaphorétique, dont il prenoit une cuillerée toutes les heures & demie.

Le 6, il étoit très-bien, toujours en ſueurs qui, loin de l'affoiblir, ſembloient l'alléger conſidérablement; il n'avoit plus d'inquiétude, il reprenoit même ſa premiere gaieté; enfin, tout fut à ſouhait juſqu'au 12

matin, qu'une cataſtrophe auſſi malheureuſe qu'inattendue, vînt nous ôter toute eſpérance. Je l'avois laiſſé ſi bien le matin, que je lui avois promis de le purger le lendemain pour lui permettre quelques légers alimens, car il crioit à la faim. Une heure au plus après que je fus ſorti, il vînt un Payſan qui lui dit que ſon frere (Curé d'une Paroiſſe voiſine) étoit tombé ſans connoiſſance, lorſqu'on lui eût appris qu'il avoit le millet. Ce malheureux verſa peut-être deux larmes en diſant: » faut-il que mon frere ſe rende » malade pour moi! &c. « auſſi-tôt l'oppreſſion du côté gauche le reprit; la fievre s'alluma & les autres ſymptômes reparurent ſur la ſcène, & nouvelle rétropulſion des puſtules miliaires eût lieu. On m'envoya chercher, j'étois en campagne d'où

je n'arrivai que le soir ; je fus aussitôt voir mon infortuné malade, dont j'aurois bien juré le matin la guérison la plus certaine ; mais je le jugeai alors bien différemment, & en effet, tous les remedes que les circonstances me dicterent, furent inutiles ; les véscatoires que je fis appliquer aux bras & aux jambes, ne mordirent point du tout, & il périt dans la nuit même.

J'ai fait ouvrir son cadavre, dans les différentes parties duquel je n'ai rien trouvé que dans l'ordre naturel, si ce n'est cependant le lobe gauche du poumon, qui étoit rempli d'un sang noir & épais qui s'étoit complettement extravasé.

Il seroit difficile de fixer l'époque de la naissance de cette maladie, puisque le malade lui-même l'avoit consi-

dérée comme une ſimple fievre intermittente de mince conſéquence, ce qui a été très-déſavantageux pour l'éruption qui n'a point été favoriſée & qui a toujours été mal-aſſiſe, puiſque la moindre cauſe la déplaçoit auſſi-tôt. La premiere diſparition de la miliaire qui arriva le 4 Août, étoit le produit du minoratif que je lui avois donné, il avoit rappellé l'éruption à l'intérieur, au moins je l'imagine, & je crois me l'être reproché avec raiſon. Quant à la ſeconde, à laquelle il a malheureuſement ſuccombé, je crois bien que la cauſe morale peut y avoir beaucoup contribué, ou ce cruel déletère eſt donc comme une étincelle cachée ſous la cendre, & qui, au moindre ſoufle peut donner lieu à l'incendie le plus redoutable.

OBSERVATION QUATRIEME.

Le 5 Septembre 1771, je fus appellé pour voir M. Tas de Grain, Vicaire de la Paroiſſe d'Amilly, près Montargis, âgé d'environ vingt-huit ans, d'une conſtitution molle & lâche, de poil roux, &c. je le trouvai avec une fievre des plus fortes, le tranſport au cerveau, la langue ſéche & aride; demandant continuellement à boire; le bas-ventre météoriſé, mais ſans ſenſibilité; oppreſſé conſidérablement, ſur-tout du côté gauche; les urines rouges & rares; la peau ſéche & brûlante; les yeux ſcintillans: toute la ſurface du corps recouverte de puſtules miliaires à baſe rouge, &c. je m'informai du temps de l'invaſion de ſa maladie, des remedes

qu'on lui avoit administrés, & de plusieurs autres circonstances.

Le Dimanche, premier Septembre, il avoit dit la messe; avoit dîné en grande compagnie avec assez d'appétit; le soir, il se trouva incommodé: il se plaignoit déja, depuis trois à quatre jours, de malaise qu'il combattoit; mais le 2, la fievre le prit vigoureusement & continua à-peu-près avec la même force jusqu'au 5 que je le vis. Il avoit été saigné une fois du bras, avoit pris l'émétique en lavage, quelques boissons diaphorétiques & des lavemens que lui avoit donné son Chirurgien.

J'ordonnai force boissons antiphlogistiques; force lavemens au petit-lait, & les pédiluves. Le soir je revins le voir, & je le trouvai assez dans son bon sens, je le trou-

quilliſai, autant qu'il fut en moi, ſur ſon état, car on m'avoit prévenu qu'il s'étoit frappé de la mort, en ſe mettant au lit, & que la terreur étoit ſi grande chez lui, qu'avant & pendant ſon délire, il ne ceſſoit de répéter qu'il en mourroit; ſon pouls, ſans être bien excellent, n'étoit pas auſſi mauvais, à beaucoup près, que je l'avois trouvé le matin; ſa fievre étoit forte, mais je trouvai le bas-ventre détendu; enfin, j'apperçus un moins mal qui fut bien perfide; car deux heures après mon départ, il eût un redoublement ſi cruel, & un délire ſi furieux, que deux & trois perſonnes ne ſuffiſoient pas pour le tenir dans ſon lit, & qu'enfin il y ſuccomba dans la nuit même.

Je fus bien ſurpris à mon arrivée le lendemain matin de le trouver

mort ; je ne balançai pas à procéder à l'ouverture, je fis ouvrir le crane où je ne trouvai que de légeres ſtaſes ; il n'y avoit dans les inteſtins, que quelques phlogoſes partielles, mais les poumons étoient plus affectés : le lobe gauche ſur-tout, comme au ſujet de la précédente obſervation, étoit plein d'un ſang noir, polipeux, & tout extravaſé dans la ſubſtance celluleuſe. Il s'eſt trouvé auſſi dans l'oreillette, & le ventricule gauche du cœur, une ſubſtance polipeuſe, qui peut d'ailleurs, s'être formée après la mort.

C'eſt peut-être le ſeul malade que j'aie vû périr de la miliaire, auſſi promptement, & avoir eu, dès le commencement de l'invaſion de la maladie, un délire qui, à quel-

ques courtes ſuſpenſions près, a duré juſqu'à la mort. Cependant je n'ai rien trouvé dans la ſubſtance du cerveau qui pût être conſidéré comme cauſe de mort, il étoit au contraire très-ſain, & de couleur ordinaire; il paroît que la lymphe, & le fluide nerveux ſont primitivement alterés, & qu'ils ſont la cauſe eſſentielle de tous les ſymptômes fâcheux que l'on obſerve dans cette maladie. Je ne vois pas que l'inſpection des cadâvres de ceux qui ſont morts de la fievre miliaire, jette une grande clarté ſur ſon génie particulier; auſſi m'en ſuis-je tenu à ces deux ſeulement, jugeant qu'il etoit inutile d'en ouvrir un plus grand nombre. Il faut cependant eſpérer, qu'en redoublant nos efforts, nos yeux pourront par

la

la ſuite ſe déſiller ſur la nature d'une maladie dont la connoiſſance nous ſeroit ſi précieuſe.

OBSERVATION CINQUIEME.

Le 7 Septembre 1771, je fus appellé ſur les huit heures du ſoir pour M. **, d'un tempérament bilieux, je le trouvai au lit, dans un état qui reſſemble beaucoup au choléra morbus ou à celui d'un homme empoiſonné. Il alloit par haut & par bas, & vomiſſoit avec des efforts incroyables une bile érugineuſe, ſes efforts étoient accompagnés de convulſions, de ſueurs froides qui occupoient toute la ſurface du corps, ſingulierement les extrêmités; il éprouvoit des preſſions cardiaques; il étouffoit; il s'élançoit de ſon lit comme un furieux, ſans connoiſſance; ſon pouls étoit petit, ſerratil & très-fréquent; un feu conſu-

moit ſes entrailles ; enfin, il réuniſſoit tous les ſymptômes qui annoncent la préſence d'un poiſon minéral des plus corroſifs & des plus actifs. Son pouls étoit celui d'un moribond, il y avoit un ſi grand vuide entre certain nombre de pulſations, que je le croyois tout-à-fait éclipſé, & qu'il ſe paſſoit quelques ſecondes, ſans frapper l'extrêmité de mes doigts. Étonné d'une maladie qui annonçoit ſa premiere invaſion avec autant de fureur & d'une maniere ſi bruſque ; je fis à ſa femme & à tous les aſſiſtans, toutes les queſtions que je jugeai convenables, pour tirer quelques éclairciſſemens ſur ſon état. Pas plus inſtruit en ſortant qu'auparavant, je crus entrevoir que tous ces ſymptômes étoient le produit d'un levain miliaire, dont les principes étoient exaltés au dernier degré. Je preſ-

crivis l'uſage de la graine de lin, tant en boiſſon qu'en lavement & cette potion-ci :

℞ *Decoct. plantar. temper. unci. ſex.*
Corall. rubr. præparat. ſcrupul. du.
Cort. ſimaroubæ. ſcrupul. un.
Aqu. cinnamom. hord. drachm. unam.
Succ. citri. drachm. unam & ſemis.
Laudan. liquid. ſydenh.
Gutt. XX.

Singulis ſeſqui horis cochleare unum exhibeatur.

Sur le minuit, le malade commença à recouvrer un peu de tranquillité, mais qui ne fut pas de longue durée, car ſur les trois heures du matin on vint m'éveiller, je le trouvai tout auſſi mal qu'auparavant,

pour ne pas dire, davantage. Je ne ſavois que penſer ſur ſon état qui me ſembloit des plus critiques ; peu ou point de pouls, & ſouvent convulſif, les extrêmités froides & toujours ſans connoiſſance. Je lui fis préparer une légere décoction de gomme arabique pour boiſſon, & je lui faiſois prendre toutes les demi-heures, une cuillerée à caffé de cette potion cardiaque-ci :

℞ *Decoct. cardiac.* *unci. ſex.*
Confect. de alkem. drachm. unam.
Sirup. de tunic. *unciam unam.*
Aqu. meliſſ. magiſtr. *ſemi unci.*

Les accidens, bien loin de diminuer par l'uſage de tous ces remedes, ne faiſoient que reprendre plus d'intenſité ; je voyois à-peu-près le malade toucher au dernier moment de ſa vie, lorſque la femme éplorée

m'appella en particulier pour me dire que jusqu'alors elle avoit tû un secret que la situation de son mari la forçoit de me révéler, &c. elle me dit donc qu'il avoit une gonorrhée & des porreaux, pour laquelle maladie, il prenoit depuis un mois, trois cuillerées par jour d'une tisane que son Chirurgien lui avoit apportée ; je demandai à voir cette tisane, que je découvris bientôt être le remede de *Wansvieten*, remede dangereux & meurtrier lorsqu'il est administré par des mains peu habiles. Cette découverte me mît un peu plus à mon aise, & sembloit me fournir quelques lumieres favorables à la situation de mon malade, que je ne considérois pas, cependant, dans un moindre danger. Je ne balançai point alors de prononcer, à part

moi, qu'il étoit empoiſonné, & d'ordonner en conſéquence une décoction de racines de guimauve, l'huile d'amandes douces, le lait tiede en grande quantité, les lavemens avec une décoction de graine de lin & des herbes emmollientes.

La journée entiere fut employée à lui faire prendre peut-être plus de dix pintes de lait. Sur les trois heures après midi, il n'y avoit plus de vomiſſement, tout couloit par bas, le lait entraînoit une quantité prodigieuſe de petites boulettes jaunes, noires & ſur-tout vertes, qui n'étoient rien autre choſe que des concrétions bilieuſes qui avoient plus ou moins ſéjourné, & de-là, la diverſité de leur couleur. Il y avoit moins de diſparate dans le pouls, je trouvois qu'il répondoit un peu plus qu'il n'avoit fait juſques-

là. Sur les ſix heures, le malade commença à connoître & à nous montrer qu'il étouffoit. Les mêmes remedes furent continués. Vers les huit heures, il commença à balbutier quelques mots & à nous faire entendre qu'il avoit un feu qui le brûloit dans les entrailles & qu'il étouffoit. Le pouls ſe relevoit peu-à-peu & ſembloit ſe ſoutenir aſſez bien. Sur les onze heures, je lui fis donner, par cuillerée tous les quarts-d'heures, une once d'huile d'amandes douces & une demi-once de ſirop diacode. Les douleurs d'entrailles diminuerent peu-à-peu & le ſommeil vint. La nuit fut paſſablement bonne.

Le 9, il fut preſqu'aſſoupi toute la journée, & une douce tranſpiration couvroit tout le corps; la nature épuiſée, profitoit du relâche

pour réparer les forces perdues. Les urines étoient pâles & très-rares ; le pouls petit, foible & très-lent; la langue séche. Le malade ne répondoit que par monosyllabes ; il étoit entierement abbatu ; la transpiration, qui étoit douce & peu considérable dans la journée, devint une sueur des plus abondantes la nuit, puisqu'elle traversa tout le lit jusqu'aux couvertures, &c. il dormit toute la nuit d'un sommeil d'abbatement, aussi se plaignoit-il d'avoir, non-seulement la tête douloureuse, mais très-pesante. Il n'avoit pris que du bouillon toute la journée, encore de loin en loin.

Le 10, ma surprise fut bien grande, lorsqu'en découvrant le lit, j'apperçus ses bras tout couverts de pustules miliaires blanches à base rouge ; je défis le col de sa chemise

& j'en vis une quantité prodigieuſe ſur la poitrine ; mais ſingulierement derriere le col & à la racine des cheveux ; les véſicules étoient en ſi grande quantité , & ſi ſerrées que je ne peux mieux les comparer qu'à une petite vérole confluente , qui ne permet pas de placer la pointe d'une épingle dans l'interſtice de chaque bouton ; & il y en avoit de ſi conſidérables , qu'on les eût priſes pour des phlictenes que produiſent les véſicatoires. Le malade ſe plaignoit conſtamment de douleurs de tête ; la fievre étoit forte & avoit relevé le pouls qui devenoit meilleur ; je me décidai , malgré le mieux où je le trouvois , à lui faire appliquer un large véſicatoire à la nuque qui produiſit le meilleur effet , & je lui fis prendre , pour toute boiſſon , de l'eau-de-poulet

légerement nitrée. Il n'éprouva aucuns accidens le reſte de la journée & paſſa une bonne nuit ; la ſueur étoit toujours abondante & les urines devinrent rares & rouges.

Le 11, je trouvai le malade aſſez bien, cependant la proſtration de forces étoit univerſelle, à peine pouvoit-il parler & entendre ce qu'on lui diſoit, tant ſon état de foibleſſe étoit extrême. L'efflorescence étoit complette, il ſembloit que la nature n'avoit plus de forces à employer, car je les voyois pouſſer viſiblement, ſans efforts & ſans accidens aucuns. Apparemment que la premiere impulſion, d'abord vigoureuſe, avoit ſuffi pour pouſſer le levain miliaire du centre à la circonférence. Les urines devinrent bourbeuſes & dépoſerent conſidérablement, tantôt un ſédiment

rouge & briqueté, tantôt blanc. Le bas-ventre étoit dans l'état naturel, & ne rendoit de matieres bilieuſes, que ce que les lavemens en attiroient.

La fievre ne fut pas conſidérable ni longue, car elle fut jugée le 15, c'eſt-à-dire, ſept jours après ſon époque ; mais la convaleſcence fut plus longue que la maladie, car il fut plus de ſix ſemaines à ſe rétablir ; il éprouva de temps-en-temps quelqu'accès de fievre que les purgatifs, étayés de légers fébrifuges, enleverent. Je ne dis rien des moyens curatifs que j'ai employés dans ſa convaleſcence, parce qu'ils n'ont rien qui importe beaucoup. Je l'ai purgé de temps-en-temps avec des purgatifs dont j'augmentois l'énergie & la doſe, proportionnellement à ſes forces. Quant aux dia-

phorétiques & autres remedes qui pouſſent à la peau, je n'ai pas eu beſoin d'y avoir recours, la nature s'étant chargée ſeule de ce ſoin.

Cette obſervation préſente quelque choſe de bien intéreſſant. La maniere prompte & violente avec laquelle cette maladie s'eſt annoncée, m'a long-temps embarraſſé, & je n'avois préjugé un levain miliaire, qu'eu égard à l'épidémie qui étoit alors en vigueur, car d'ailleurs je ne fondois ma maniere de voir ſur aucuns ſymptômes qui me le manifeſtaſſent. L'aveu que me fit l'épouſe du malade, ſembla me raſſurer ſur l'adminiſtration des moyens curatifs que j'avois à mettre en œuvre; mais dans le fait, il n'y a pas apparence que tous ces ſymptômes fuſſent le réſultat du mercure ſublimé corroſif, que ce malade avoit d'ail-

leurs pris en petite quantité, puiſqu'il en reſtoit encore la moitié de la bouteille de pinte, ſur le total de laquelle il y avoit huit grains : d'ailleurs, les ſymptômes ne ſont tous tombés à plat, qu'à l'apparition de la miliaire qui ſemble prouver, d'une maniere péremptoire, que tout le virus dépoſé à la peau avoit enlevé tous les accidens, puiſque depuis l'éruption faite, il ne lui eſt reſté aucune trace de ſes douleurs qu'une extrême foibleſſe ; il eût certainement éprouvé bien d'autres ſymptômes, s'ils euſſent été produits par la préſence de ce poiſon ; outre les primitifs, il en eût eu de conſécutifs. Plus de ſix mois après, j'ai queſtionné celui qui fait le ſujet de cette obſervation, ſur ſes ſymptômes ſiphilitiques ; malgré ſes ſermens, j'ai voulu m'en aſſurer par moi-même,

& j'ai vû qu'en effet, il n'étoit plus queſtion de rien, quoique depuis ſa miliaire il n'eût fait aucuns remedes que de ſe purger de temps-en-temps, ainſi que je lui avois preſcrit. Une choſe qui n'intéreſſe pas moins, & qui demande à être examinée de près, c'eſt l'uſage du lait que je lui ai fait prendre *largiſſimo hauſtu*. Le lait ſeroit-il le contrepoiſon de ce déletère? Pourroit-on le conſeiller comme l'antidote le plus ſûr de ce fluide vénéneux? Si cela étoit, on ſeroit fort heureux d'avoir ſous la main un remede que le hazard ſeul m'a découvert; mais je n'oſe m'en flatter.

Peu de temps après, comme je faiſois part à quelqu'un de notable de la ſingularité de cette obſervation, il me dit qu'il n'en étoit point étonné, qu'un Cordonnier de ſes

voisins avoit eu la fievre miliaire, & qu'il s'en étoit guéri sans le secours des Médecins, Chirurgiens & Apothicaires ; que tous ses remedes avoient été du lait, sa nourriture du lait, enfin que le lait lui avoit tenu lieu de tout, bref qu'il avoit guéri. Je voulus m'assurer du fait par moi-même, & je fus chez cet homme. Son nom est *Ducloux*, il est âgé de 77 ans, & d'une bonne constitution ; il m'a dit en effet avoir pris jusqu'à deux pintes de lait par jour malgré la fievre, qu'il a eue plus d'un mois, avec deux & trois frissons par jour, & tous les symptômes les plus décisifs de la miliaire ; qu'il en a été couvert, & que jamais il n'en avoit été incommodé, qu'il n'en avoit pas même eu le dévoyement, & qu'il ne s'étoit purgé qu'au bout de six semaines une seule

fois. Ce fait m'a auſſi été atteſté par pluſieurs perſonnes, dignes de foi, qui l'alloient voir par curioſité. Ces deux exemples ne devroient-ils pas nous enhardir à faire quelques tentatives (*a*)?

OBSERVATION SIXIEME.

Mademoiſelle *Nottin des Roulins*, âgée de 45 ans, d'une conſtitution ſéche & très-maigre, portoit depuis quatre à cinq ans, une tumeur au ſein gauche qui avoit d'abord commencé par une petite dureté de la groſſeur d'une aveline, ſon accroiſſement fut dans les premiers temps preſqu'inſenſible, & la Demoiſelle y faiſoit d'autant moins attention, qu'elle n'en éprou-

(*a*) .... *Artem experientia fecit*
Exempla monſtrante viam....
Marc. Manil. Aſtronom. lib. 1. v. 63-64.

voit

voit aucune gêne, aucune espece de douleur, aussi garda-t-elle longtemps le silence sur cette petite maladie, qu'il eût été aisé de dissiper dans le principe; mais qui devint ensuite rebelle à toute espece de remedes. La tumeur augmenta avec le temps, au point qu'elle ne pouvoit plus se lacer, & qu'elle déforma sa gorge fort volumineuse seulement de ce côté & très-maigre de l'autre. Les inquiétudes commencerent à l'occuper, & elle m'envoya chercher : je trouvai une tumeur skirreuse considérable, au moins aussi grosse que le poing, très-dure, indolente & très-mobile; la couleur de la peau n'en étoit point altérée. Je la rassurai sur son état, & lui prescrivis tous les remedes indiqués en pareil cas : les délayans, les incisifs, les apéritifs,

les fondans lui furent administrés avec soin, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. A l'intérieur, les bouillons altérans, le suc exprimé des plantes appropriées, les bols fondans : à l'extérieur des cataplasmes emmolliens, emmolliens & résolutifs, les emplâtres fondans, &c. furent employés & soutenus d'un régime convenable. C'étoit en 1769, que nous commençâmes le traitement par le moyen duquel nous vînmes à bout de ramollir la tumeur, d'atténuer & de diviser l'humeur, enfin, de la fondre plus de moitié, lorsqu'en Mai, 1770, malgré mes sollicitations & celles de tous ses amis, elle voulut aller à Paris participer aux fêtes du mariage de M. le Dauphin. Elle y fit un long séjour sans y faire aucune sorte de remedes ; abandonna le régime pour

ſe livrer à ſon appétit ; bref, elle fit tout ce qu'il falloit pour accroître ſon mal & elle y réuſſit. Elle s'en revint vers la fin de Juillet, avec la tumeur beaucoup plus volumineuſe qu'elle n'étoit, lorſqu'elle partit pour Paris ; arrivée ici, elle ne ſe ſoucioit pas beaucoup de faire des remedes dont elle étoit rebutée, ainſi que du régime. Cependant la tumeur groſſiſſant, Meſdemoiſelles ſes Sœurs me renvoyerent chercher pour m'engager à la perſuader ſur la néceſſité de recommencer l'ancien traitement : elle ſouſcrivit volontiers à tout ce que je décidai, & ſe remit à l'uſage des remedes qu'elle avoit faits précédemment ; mais abſolument en vain, car la tumeur loin de diminuer, faiſoit des progrès ſenſibles & des élancemens même s'y faiſoient ſentir, ce que la mala-

de n'avoit pas encore éprouvé. Je rendis les anciens remedes plus énergiques ; j'employai les martiaux les plus actifs ; l'extrait de ciguë fut mis auſſi en uſage avec un ſuccès auſſi peu favorable que les autres, quoique, *gradatim*, nous fuſſions parvenus à la doſe de cinquante grains par jour, la tumeur & la douleur alloient toujours en augmentant. Rebuté moi-même du mauvais ſuccès de tous les moyens curatifs que j'avois mis en uſage juſqu'alors, je ne vis d'eſpoir à guériſon, que dans l'opération que je lui propoſai, & qu'elle rejetta très-loin.... Quelques jours après, pour ſe ſouſtraire à l'opération dont elle ne vouloit pas entendre parler, elle me propoſa de ſe mettre entre les mains d'un Empirique qui, me dit-elle, guérit tous les cancers avec un cauſtique dont il fait myſtere,

mais entre les mains duquel elle ne se confieroit qu'autant que je n'y répugnerois pas jusqu'à un certain point, & que je voudrois bien en suivre le traitement, &c. &c. après plusieurs difficultés & débats, qu'il est inutile de rapporter ici, elle se mit entre les mains de cet homme qui lui appliqua, les premiers jours de Novembre 1771, sur toute la masse du sein, son emplâtre caustique.

Deux à trois jours après, Mademoiselle sa Sœur, la cadette, prit la fievre miliaire dont les accidens ne furent pas fort graves, elle lui prodigua ses soins jour & nuit alternativement avec sa Sœur la plus jeune; elle pouvoit d'autant mieux la veiller que le malheureux emplâtre lui enlevoit le sommeil par les douleurs les plus atroces qu'il produisoit; les douleurs étoient si vives & si

continues, qu'il lui ſembloit avoir tous les vautours acharnés après elle.

La convaleſcence de Mademoiſelle ſa Sœur décidée, je partis le 10 Novembre pour Paris, où je fus forcé d'aller, & je n'y reſtai que deux jours; elle ne me laiſſa partir qu'avec regret & en me diſant qu'à mon retour je la trouverois malade de la miliaire; les douleurs de ſon ſein commençoient à diminuer. En effet, de retour le 17, même mois, je la trouvai dans cet état dont l'époque avoit commencé le lendemain de mon départ; elle avoit une violente fievre continue avec redoublemens; la tête lourde & peſante; la langue ſéche & noire; des aphtes dans l'arriere-bouche & dans la gorge; elle ſe plaignoit conſtamment de douleurs cruelles dans cette derniere

partie, ſa déglutition étoit très-laborieuſe, ne pouvant avaler une cuillerée de liquide qu'à trois & quatre repriſes. Elle étoit tourmentée d'une ſoif inextinguible. Ses yeux étoient fixes & atones; ſa poitrine étoit ſerrée; des oppreſſions continuelles rendoient ſa reſpiration très-difficile; le bas-ventre étoit tendu & ſenſible; les urines étoient très-rares, & le peu qu'elle en rendoit, étoit très-enflammé; la peau étoit ſéche & brûlante; voilà l'état affligeant où je trouvai la malade à mon retour, qui, en verſant des larmes, me rappella ce qu'elle m'avoit dit en partant. J'examinai ſon ſein dont l'engorgement étoit monſtrueux, engorgement occaſionné par la ſuppuration qui commençoit à s'établir & qui circonſcrivoit une eſcarre conſidérable.

Je lui fis faire une tisane avec le chiendent, un peu de réglisse, vingt-cinq grains de sel de prunelle, un nouet de graine de lin, & une once d'oximel scillitique par pinte, dont elle buvoit alternativement avec le petit-lait clarifié, édulcoré d'une once de sirop violat. Je lui fis donner quelques lavemens avec la décoction de graine de lin & de feuilles de violier; je lui fis appliquer sur tout le bas-ventre une flanelle bien imprégnée de cette même décoction, & je mis en usage le collyre de *Lanfranc*, qui détergea, de la maniere la plus prompte & la plus efficace, la plus grande partie des petits ulcères qu'elle avoit dans tout le gosier; par ce moyen, je parvins à lui rendre la déglutition plus aisée.

Le 18 matin, je trouvai le pouls moins fort & moins dur, la cha-

leur de la peau moins ardente & les urines sembloient se disposer à couler un peu plus librement ; ce bien-être ne fut pas de durée, car sur les cinq heures du soir il lui prit un redoublement des plus cruels, & tous les symptômes ci-dessus reparurent avec la même intensité ; ceux de la poitrine furent même encore plus violens ; vers les onzes heures la peau s'humecta, & se couvrit ensuite d'une sueur très-abondante & très-fœtide.

Le 19 matin, je trouvai la fievre un peu relâchée & la sueur qui persistoit ; la malade étoit dans un état d'abattement universel, ses sens étoient comme absorbés. J'avois examiné la veille au soir, fort tard, l'état de la peau où je n'avois rien observé, aussi mon étonnement fut-il bien grand, lorsqu'en la faisant

changer de linge le ſoir, je trouvai toute la périphérie de ſon corps recouverte de criſtaux miliaires qui étoient ſans nombre, & d'une groſſeur plus conſidérable que tous ceux que j'avois obſervés juſqu'alors. La ſueur fut abondante toute la nuit.

Le 20, je trouvai la fievre bien tombée; la chaleur diminuée; la langue humectée; les urines aſſez abondantes malgré la quantité prodigieuſe de ſueur d'où elle ſortoit; toute la région hipogaſtrique bien détendue, enfin tous les ſymptômes mitigés. Le ſommeil fut aſſez bon toute la nuit, quoiqu'interrompu de temps-en-temps.

Le 21, à-peu-près même état, la ſueur ſe ſoutenoit toujours également; ſur le ſoir il y eut un léger redoublement, mêmes boiſſons; mêmes remedes à-peu-près, ſinon

que la malade fut évacuée légérement, quant aux minoratifs que je lui adminiſtrai le 20 & 21; mais abondamment quant à la quantité d'humeurs qu'ils firent ſortir.

Le 22, même bien-être. Mais, comme j'avois apperçu les jours précédens beaucoup de difficultés en la changeant de linge, accompagnées de douleurs vives, & d'impuiſſance à ſe mouvoir, difficultés que j'attribuois d'une part à ſon extrême foibleſſe, & de l'autre à ſon ſein qui étoit extrêmement engorgé; j'examinai les choſes de plus près, & je trouvai qu'elle avoit les extrêmités ſupérieures & inférieures paraliſées; & ce qui m'étonna le plus, c'eſt qu'elle avoit gagné en ſenſibilité ce qu'elle avoit perdu en mouvement. Sa paraliſie avoit encore quelque choſe de bien plus

surprenant, c'est que par en haut elle étoit bornée à l'articulation de l'avant-bras avec le bras, & par en bas à l'articulation de la jambe avec la cuisse. Son état de paralisie une fois décidé, elle s'affecta de la maniere la plus fâcheuse, & se redonna la fievre qui se soutînt plusieurs jours avec assez de force. Depuis trois jours elle se plaignoit en me disant qu'elle tomboit en paralisie, & qu'elle le sentoit bien; ce furent ses plaintes & ce que je vis, qui me déciderent à donner un coup-d'œil attentif sur son état; je n'aurois jamais imaginé un pareil phénomène; elle mouvoit l'épaule & le bras, faisoit tous les mouvemens de rotation, pourvu qu'on lui soutînt la main & l'avant-bras, & en faisoit autant de la cuisse, (*a*).

(*a*) Je fis part de cette situation à M. Triosson, mon

Je la purgeai fréquemment avec les diaphorétiques que je mariois aux purgatifs, & lui ai fait prendre enſuite le quinquina qui, en rétabliſſant les forces de ſon eſtomac, il lui enleva complettement le reſte de la fievre le 28 même mois. Il ne fut pas poſſible de lui appliquer aucuns topiques, ni frictions ſéches ſur ſes parties paraliſées, puiſque je fus obligé de lui faire faire deux cerceaux pour ſoutenir les draps & couvertures qui ne la pouvoient toucher, ſans lui arracher des cris perçans. Elle fit peau neuve depuis la tête juſqu'aux pieds, par la deſquamation la plus complette de la miliaire qui finit le 2 Dé-

Confrere, qui me parut empreſſé de voir ce phénomène par lui-même, je le menai chez la malade où il témoigna ſon admiration. Je l'avois appellé précédemment à l'ouverture des deux cadavres cy-deſſus mentionnés où il ſe trouva auſſi.

cembre ſuivant; la ſuppuration du ſein étoit abondante, & l'eſcarre tomba le 5 même mois.

Sa nourriture étoit compoſée de légers potages, d'œufs-frais de crême de ris, de vermichel, &c. je voulus eſſayer le lait, il ne paſſoit pas. La malade étoit aſſez bien à ſa ſituation fâcheuſe près, qui étoit telle que pour la lever, il falloit être cinq à ſix perſonnes, encore falloit-il de grandes précautions pour ne la pas toucher.

Le 10 Décembre, nouvelle ſcène, fievre avec friſſon, anxiétés præcordiales, chaleur à la peau, ſoif cruelle, la langue noire & brûlée, enfin, à-peu-près, mêmes ſymptômes, que les premiers jours, & la nuit fut des plus orageuſes & des plus cruelles.

Le 11, même état, & encore pi-

re, la tête se prit dans un redoublement cruel qui survint la nuit.

Le 12 matin, le pouls étoit petit, foible, & vacillant à l'infini ; une sueur considérable couvroit toute l'habitude du corps, & il parut de nouvelles vésicules miliaires, en moindre quantité, mais, dont le volume étoit absolument le même. La tête devint libre, & se conserva jusqu'à la fin. La suppuration se supprima par la fievre, & elle mourut le 17, le corps tout couvert de miliaire, & la poitrine remplie de la matiere purulente, que le transport venoit d'y fixer.

Cette observation présente des phénomènes que je laisse aux Phisilosogistes à expliquer. Car, comment concevoir qu'un nerf perde dans le milieu de son trajet, sa vertu motrice, & qu'un autre nerf, aussi

dans la même distribution, gagne & augmente sa vertu sensitive, & cela par le produit de la même cause matérielle ? Les principes morbifiques agissoient-ils sur des ganglions où se faisoit la distribution des filets nerveux qui se trouvoient lésés diversement à raison de leur usage ? S'il y avoit encore quelques doutes sur l'existence de deux sortes de nerfs, dont les uns sont destinés pour le mouvement seulement & les autres pour le sentiment, cette observation les leveroit de la maniere la plus victorieuse.

Je crois bien que le levain miliaire, jouoit un très-grand rôle dans ce phénomène, mais je suis en même-temps très-convaincu que les particules corrosives du caustique, ont été pour le moins la cause occasionelle de la maladie, en incendiant

cendiant toute la masse des liqueurs. Si j'ai un reproche à me faire, c'est d'avoir eu la trop molle complaisance de donner les mains à l'application d'un pareil remede qui peut être très-excellent en soi, & qui le seroit réellement, si, comme je l'ai déja dit plusieurs fois, il étoit employé par des mains plus habiles. J'avouerai cependant que j'ai vu sous mes yeux des cures opérées par ce même remede, & mes confreres m'ont assurés en avoir vues eux-mêmes plusieurs. Mais encore une fois, il faudroit qu'il fut manié bien différemment, & d'une maniere à le donner plus ou moins actif, ou plus ou moins mitigé, suivant les différentes constitutions des personnes à qui on l'administre; car il est malheureusement d'observation, que la plupart des personnes traitées &

guéries par ce cauſtique, ne paſſent pas un an, ou dix-huit mois au plus, ſans périr miſérablement. Eſt-ce le remede ? Eſt-ce l'humeur refluée dans le ſang, qui, n'ayant plus ſon ſiege ordinaire, eſt forcée de ſe dépoſer dans une partie dont la ſuſpenſion des fonctions éteint le principe de la vie ? L'opération n'eſt-elle pas ſuſceptible des mêmes accidens ? C'eſt ce qu'il faudroit examiner avec la plus grande attention.

OBSERVATION SEPTIEME.

Le 3 Septembre 1772, Madame *Bourdin*, femme d'un Marchand Mercier, bien conſtituée, âgée de trente-un ans, accoucha aſſez heureuſement, quoiqu'elle eût commis une infinité d'imprudences ſur la fin de ſa groſſeſſe ; dans la nuit les lochies ſanguines ſe ſupprimerent,

la fievre s'alluma avec force, les douleurs de reins, de tête se déclarerent, &c.

Le 4 soir, je fus mandé, je trouvai la malade oppressée avec un visage enluminé, les yeux étincellans; le pouls plein, fréquent, vite & rebondissant; le bas-ventre tendu & fort sensible; elle se plaignoit de douleurs contondantes dans toute l'habitude du corps, &c. je ne balançai point à lui faire tirer deux bonnes palettes de sang du bras; je prescrivis l'eau-de-poulet, des lavemens avec une décoction de graine de lin, & j'ordonnai de lui appliquer chaudement sur toute la région du bas-ventre, une flanelle suffisamment imprégnée des huiles d'amandes douces & de camomille par égale portion.

Le lendemain 5, je la trouvai à-

peu-près de même, ſi non que l'artère étoit un peu plus dilatée, mais le bas-ventre toujours ſenſible; le ſang que l'on avoit tiré la veille, étoit coëneux, très-conſiſtant; il formoit un champignon très-petit & très-compact, il paroiſſoit comme reſſerré ſur lui-même. Je continuai le même traitement, mêmes lavemens, mêmes boiſſons anti-phlogiſtiques; je la fis encore ſaigner deux fois du bras: l'une le matin, & l'autre le ſoir. Je lui fis prendre dans la nuit, d'huile d'amandes douces une once, & de ſirop de karabé demi-once; alors les lochies reparurent, & tous les ſymptômes ſe diſſiperent comme par enchantement.

Le 6, toute la journée fut excellente, le bas-ventre commença à s'ouvrir, il ſe détendit; le pouls ap-

prochoit de ſon état naturel, enfin la malade alloit à ſouhait juſqu'au ſoir du lendemain, qu'un mouvement de vivacité fit qu'elle s'élança hors de ſon lit, pour aller au ſecours de ſon enfant que le mari battoit, lequel mouvement fut ſuivi d'une nouvelle ſuſpenſion & de nouveaux accidens. Cependant le bas-ventre ſe conſerva toujours détendu, mollet, & ſans la moindre ſenſibilité apparente; le ſoir même de cet accident je lui conſeillai les pédiluves, j'inſiſtai ſur l'uſage des lavemens, & j'ajoutai à ſa boiſſon ordinaire (l'eau-de-poulet) un gros de ſel de duobus par pinte.

Le lendemain matin 8, je trouvai la malade dans le même état, je lui preſcrivis cette potion-ci :

℞ *Decoct. arthemis. unci. ſex.*
Borac. venet. ſcrupul. unum.

Spirit. volat. c. c. { *ànâ gutt.*
& tinct. caſtor. { *viginti.*
Sirup. de limo. *unci. unam.*
Singulis ſeſqui horis cochleare unum ſumatur.

Les lavemens, & boiſſons furent continués ſans être ſuivis d'un meilleur ſuccès.

Le 9, les lochies ne coulerent pas davantage, mais la fievre fut plus ardente, & les oppreſſions par conſéquent plus fortes; je me décidai alors à lui faire tirer du ſang du pied, avec d'autant plus de raiſon, que nulle contre-indication ne s'étoit encore manifeſtée du côté du bas-ventre.

Le 10, le pouls étoit moins dur; la fievre moins forte; & tous les accidens diminués à raiſon de l'apyrexie, qui ne fut pas de longue durée, car le pouls ſe remonta toute

la journée & se soutint même toute la nuit à un ton de fievre assez fort.

Le 11 matin, je la trouvai beaucoup mieux, très-peu de fievre, point de gêne dans la respiration, & le bas-ventre sembloit vouloir se lâcher; je saisis alors l'indication que me présentoit la nature, je l'évacuai légerement de cette maniere-ci:

℞ *Tamarind. unci. unam & semis.*
Mann. calabr. unci. du.
Sal. de duo. drachm. duas.
Fiat. in q. s. seri lact. ad tripl. dos.
Tribus vicibus propinetur præscripta dosis duarum horarum intervallo.

Les évacuations furent abondantes sans être excessives, & la malade sembla se trouver mieux; la nuit fut bonne.

Le 12, je la trouvai bien, mais

toujours point de lochies, point de lait, ni par haut ni par bas, & le ſein abſolument vuide & flétri; je lui preſcrivis une tiſane avec les racines de bardane & de canne de Provence, à la doſe de demi-once; & le ſel de duobus, à celle d'un gros; pour ſ. q. de liqueur réduite à pinte. Les lavemens emmolliens ne furent point épargnés, & j'y faiſois ajouter de temps-en-temps, ou du miel mercurial ou du lénitif à doſe convenable. Cet état & ces remedes furent à-peu-près les mêmes juſqu'au 15 ſoir, que la fievre s'annonça par un friſſon terrible, & que la nuit fut orageuſe.

Le 16, la fievre fut forte toute la journée, & il n'y eût deux légers relâchemens que pour faire place à deux friſſons conſidérables. Je ſupprimai la tiſane & je lui ſubſtituai

l'eau-de-poulet légerement nitrée. dans la nuit il y eut plusieurs redoublemens avec des agitations cruelles, des étouffemens, quelques sueurs grasses & assez copieuses couvroient toute la surface du corps.

Le 17 matin, je trouvai le pouls plein, dur, serratil & par fois intermittent; l'agitation étoit forte; la chaleur considérable & la peau séche. Je prescrivis cette potion dont la malade prenoit une cuillerée toutes les demi-heures.

℞ *Decoct. temperant.* *unci. sex.*
Sal. sedat. homberg. *grana triginti quinque.*
Liquor. anodin. miner. Hoff. *gutt. viginti.*
Sirup. viola. *unci. unam.*

Le calme fut établi à la quatrieme cuillerée, & la malade reposa

deux heures. Elle ne fut éveillée que par des oppreſſions précordiales, qui, en ſe renouvellant, ſévirent avec plus de force qu'auparavant; le corps, pendant ce calme momentaté, ſe couvrit d'une ſueur des plus copieuſes & des plus aigres; je portai alors mon attention du côté de la peau, & je vis qu'elle étoit, dans différens endroits, toute recouverte de véſicules miliaires criſtallines; mais en plus grande quantité ſur toute la poitrine. Cette éruption, que je preſſentois depuis quelques jours avec d'autant plus de fondement que ſa cauſe matérielle n'avoit pris de cours par aucune iſſue, ne ſe manifeſta ici que le treizieme jour des couches. La fievre, les étouffemens, la chaleur, &c. ſe ſoutinrent aſſez conſtamment toute la journée, à quel-

ques momens de relâche près. Comme la ſueur paroiſſoit vouloir s'établir de plus en plus, je fis prendre à la malade d'une infuſion théiforme légere de fleurs de ſureau, à laquelle j'ajoutois vingt grains de ſel de prunelle par pinte, & toutes les deux heures, une cuillerée de cette potion :

℞ *Aqu. ſcabios.* *unci. ſex.*
Diaphoret. miner. drachm. unam.
Pulv. viper. ſcrup. unum & ſemis.
Sirup. de limo. *unci. unam.*

Le 18, je trouvai l'état du pouls peu différent, la chaleur point augmentée ; mais la ſueur des plus copieuſes & les oppreſſions conſidérables avec quelques douleurs de tête dont la malade ne s'étoit pas encore plainte juſqu'alors quoiqu'elle ait été agitée. Je continuai l'uſage des

mêmes remedes, auxquels j'ajoutai seulement l'application de deux larges véſicatoires aux gras de jambes, que je laiſſai vingt-quatre heures entieres, n'ayant pas mordu le ſoir ainſi que je m'en étois aſſuré.

Le 19, le pouls plus développé; la fievre moins forte & la tranſpiration des plus abondantes; plus d'accidens du côté de la poitrine, & l'éruption ſe faiſoit aſſez complettement, accompagnée de chaleur & de démangeaiſon à la peau; les véſicatoires attirerent au moins un bon verre d'une ſéroſité jaune. Cet état, tantôt un peu mieux, tantôt un peu plus mal, dura ainſi pendant quatre jours, juſqu'à ce qu'une déliteſcence, produite par je ne ſais quelle cauſe, porta l'effet du levain miliaire ſur le canal inteſtinal, d'où il en réſulta un dévoyement ſéreux & col-

quatif qui dura ſix jours, avec de petits friſſons aſſez fréquens & des exacerbations qui ſe répétoient deux & trois fois le jour, & autant la nuit, mais avec plus de vigueur. Lorſque je m'apperçus de la rétropulſion de la miliaire, je fis, 1°. ranimer les véſicatoires. 2°. Je preſcrivis cette potion :

℞ *Decoct. cort. peruv. unci. quinque.*
Confect. de hyacinth. & de alkerm. ànâ. { *drachm. unam.*
Sal. ſedat. ſcrup. unum & ſemis.
Sirup. de ſtæch. ſemi unciam.
Sirup. de limo. unci. unam.
F. poo. cochleat. ſumenda quâque hora.

3°. Pour boiſſon la décoction blanche de ſydenham, à laquelle je ſubſtituois au lieu de ſucre, une once de ſirop de limon. 4°. Les lavemens avec une décoction de graine de lin.

5°. Enfin, je la purgeai ainſi dans le temps qui me paroiſſoit le plus opportun :

Mann. calab. unci. unam & ſemis.
Catholic. dupl. ſemi unciam.
Sal. de duo. drachm. unam.

Tout ceci ſe paſſa depuis le 19 juſqu'au 27, que je la repurgeai avec un minoratif compoſé de cette maniere :

℞ *Fol. & ſal. glauber. ànâ drach. unam.*
Tamarind. ſemi unciam.
Mann. unci. unam & ſemis.
In ſ. q. decoct. borrag. ad unam doſ.

Ce qui lui fit rendre beaucoup de matieres laiteuſes, la malade ſe trouva abſolument allégée ; la tête, la poitrine, enfin, toutes les capacités étoient libres, & par conſé-

quent les fonctions se faisoient dans l'ordre.

Le 28, je conseillai l'usage du quinquina à la dose d'une once par pinte de décoction, que j'acidulois légérement avec l'esprit-de-vitriol; j'en faisois prendre toutes les trois heures un verre à la malade, autant comme anti-septique & réfocillant, que comme fébrifuge, à cause du mouvement fébrile qui avoit encore constamment lieu & de légers redoublemens qui venoient de temps-en-temps.

Les 29, 30 Septembre & premier Octobre, il ne se passa rien de notable.

Le 2 matin, la malade se plaignit de mal de tête, de serremens de poitrine, d'un point fixe au côté, elle s'agitoit cruellement; la fievre se ralluma avec la chaleur, & les

oppreſſions s'annoncerent avec une nouvelle vigueur, &c. Je crus d'abord que quelques fautes commiſes contre le régime avoient donné lieu à cette nouvelle bourraſque ; on n'eût pas de peine à m'en diſſuader, ſur-tout, lorſque je réfléchis que le lait n'avoit pas encore eu une voie de dépuration, par laquelle il ait débarraſſé la maſſe totale des humeurs ; en effet, dès le ſoir même, je m'apperçus d'une nouvelle éruption, de même qualité & quantité que la premiere, c'eſt-à-dire, blanche criſtalline, & recouvrant la plus grande partie de la périphérie du corps. Cette humeur hétérogène ne borna pas ſon ſiége à la peau ; elle ſe jetta encore ſur les poumons & produiſit une péripneumonie laiteuſe ; de-là, les accidens ſans nombre, beaucoup plus graves que les premiers ;

&

& avec bien moins de reſſources du côté de la nature qui ſe trouvoit épuiſée, tant par la longueur de la maladie, dans laquelle les ſymptômes les plus fâcheux ſe ſont multipliés ſucceſſivement, que par tous les moyens curatifs qu'on a été dans le cas de lui adminiſtrer. Je propoſai des loochs, la malade n'en voulut point uſer; l'application de nouveaux véſicatoires, perſonne n'a pû vaincre ſa répugnance d'ailleurs d'autant mieux fondée, qu'elle avoit ſouffert cruellement d'une eſcarre gangréneuſe qui étoit ſurvenue à l'application premiere.

Le 3, l'éruption s'étant bien développée, les accidens furent moins aigus, mais la toux fut violente & un point de côté fixe lui rendoit la reſpiration très-laborieuſe. Tout ce qu'on put obtenir de la malade fut

de prendre quelques lavemens, des bouillons, & pour toute boiſſon de l'hidromel ſimple.

Les 4, 5, 6, & 7, n'eurent rien de remarquable, ſinon des alternatives, tantôt en mieux tantôt en pire.

Le 8, fut un jour orageux, il y eût au moins dix redoublemens dans les vingt-quatre heures; l'humeur laiteuſe dégénérée cherchoit à ſe dépoſer, & léſoit toutes les fonctions des viſcères dont elle enfiloit les différens couloirs. La malade ſe plaignit de douleurs dans les aines, dans la cuiſſe droite, &c. le 10, la gangréne ſurvint au pied du même côté. Les ſcarifications furent faites ſans douleur, même dans les endroits où la peau n'avoit pas changé de couleur. La malade périt le 13, qui fut le quarante-troiſieme jour de ſes couches, avec la tête

ſaine & dans toute ſa connoiſſance.

Je ne dis rien des urines qui étoient le plus ſouvent laiteuſes & chargées ; les déjections inteſtinales n'avoient lieu qu'à force de lavemens. Comme les 5 & 6 dernieres nuits furent conſtamment orageuſes, j'ait été forcé d'avoir recours à ce parégorique-ci, pour diminuer au moins la violence des ſymptômes, & lui donner de la tranquilité qui étoit le ſeul bien-être, qu'elle fût en droit d'eſpérer.

2|- *Aqu. portul.* *unci. ſex.*
Camphor. *gran. unum & ſemis.*
Nitr. purif. *gran. ſex.*
Sal. ſedat. homberg. *gran. viginti quinque.*
Liquor. anodin. miner. hoff. gutt. viginti.
Sirup de limo. *unci. unam.*

Il eſt évident que la miliaire dont je viens de faire l'hiſtoire, a dû ſa naiſſance au défaut de ſécrétion de l'humeur laiteuſe qui a vicié & ſurchargé la maſſe totale des fluides, de maniere que tous les efforts réunis de l'art avec ceux de la nature n'ont jamais pû l'en débarraſſer (*a*). Je crois que les lochies ſupprimées ont joué auſſi un certain rôle dans tous les ſymptômes ci-deſſus décrits ; & en effet, de quels accidens n'eſt point ordinairement ſuivi, le reflux d'une telle humeur excrémentitielle ? Auſſi, dans les premiers jours, ai-je fort appréhendé une terminaiſon malheureuſe de l'inflammation de l'utérus qui a ſui-

(*a*) *An non.... Concludi poteſt metaſtaſim producere poſſe omnia illa mala quæ & lochiis ſuppreſſis tribui ſolent* ? Vanſvieten, Comment. in boerh. aphor. tom. iv. pag. 542.

M. Bonté reconnoît la même cauſe ; voyez la deſcription qu'il en donne, *Jour. de Med. t. vj. p.* 29 *& ſ.*

vi de près, la ſupreſſion de cette excrétion. « Ces maladies ſont re-
» doutables, dit M. *Puſos*, (*a*);
» lorſqu'elles ſe déclarent le pre-
» mier ou le ſecond jour de l'ac-
» couchement : parce que le dé-
» gorgement de la matrice étant à
» peine commencé, cette partie
» tuméfiée, & dans une eſpece
» de phlogoſe, eſt très-ſuſcepti-
» ble d'inflammation. ». Mais la réſolution fut promptement terminée par le moyen des trois ſaignées qui, ſelon toute apparence, abſorberent la plus grande partie de l'humeur laiteuſe, laquelle produiſit enſuite tant de ravages. Ces ſaignées, ſans doute, très-indiquées & dont l'effet fut ſi bien marqué, ſouffrirent bien des difficultés, & donne-

(*a*) Traité des Accouchemens, page 368.

rent lieu à une infinité de propos de comeres, de pluſieurs autres dont l'ignorance fait la baſe de leur critique, & cela contre tous les principes reçus & étayés de l'autorité des plus grands maîtres de l'art (*a*). En Janvier 1746, il périt beaucoup de femmes à l'Hôtel-Dieu de Paris dans ce cas-là, & on ne ſauva que celles qui avoient été ſaignées pluſieurs fois du bras. Si j'ai un reproche à me faire, c'eſt celui de n'avoir point, immédiatement après les ſaignées, ſur-tout après celle du pied où rien n'a reparu, de n'avoir point, dis-je, adminiſtré le tartre ſtibié qui auroit produit les meilleurs effets, en rappellant les lochies par les

(*a*) Les ſaignées du bras peuvent être d'un grand ſecours dans le commencement, & même dans l'augmentation de la maladie, &c. *Levret, art. des accouchemens, ſect.* 10. *aph.* 991.

ſecouſſes qu'il auroit produites, & en débarraſſant le ſiſtême vaſculaire de l'humeur étrangere qui vicioit toutes les liqueurs; il étoit, d'ailleurs, d'autant mieux indiqué que la tête étoit libre; qu'il n'y avoit plus de congeſtion à l'utérus, enfin, pas la moindre diſpoſition phlogiſtique. Mais l'émétique à une femme en couche! Car, ici certaines femmes nous jugent & ſe ſoucient peu de flétrir la réputation d'un homme inſtruit, qui, en gémiſſant, eſt obligé quelquefois de céder à la force du préjugé qui milite continuellement contre l'impulſion de ſon génie. Heureux les Médecins que l'âge & la réputation mettent au-deſſus de cet empire humiliant! Si nous ne faiſions ſouvent le généreux ſacrifice de notre intérêt perſonnel, à l'avantage des malades à qui nous

donnons des ſoins, combien manquerions-nous de cures heureuſes dont nous ſommes tous les jours redevables à une application auſſi juſte que réfléchie de remedes condamnés par le torrent, & qui détruiſent l'injuſtice des propos & la fauſſeté des jugemens prononcés contre notre conduite. Oui, je le répéte, tout mon regret eſt de n'avoir point employé l'émétique, parce que je ſuis convaincu que ſon uſage, bien loin de s'oppoſer aux vûes & aux intentions de la nature, l'auroit au contraire beaucoup favoriſée, en ſe prêtant, pour ainſi dire, à tous ſes mouvemens. Je ſçais, d'ailleurs, combien il faut apporter de circonſpection dans l'adminiſtration de ce remede, les cas particuliers où il doit être réduit, & je me rappelle mê-

me combien le célebre M. *Petit*, ſous lequel j'ai eu le bonheur d'étudier, le vante dans les fievres putrides des femmes en couche; or, ces fievres ont à-peu-près le même caractere que la fievre miliaire, qui arrive dans le même temps, & qui eſt le réſultat de la ſupreſſion des lochies, & du dépôt de la matiere laiteuſe, laquelle, après avoir roulée dans le ſang, vient ſe dépoſer à la peau.

Huitieme & derniere Obſervation.

Madame la Marquiſe de *****, âgée de 58 ans ou environ, d'une conſtitution foible & délicate, éprouva le jeudi 21 Janvier 1773, des peſanteurs dans tous les membres, des mal-aiſes, &c. qui ne fixerent pas trop ſon attention, elle vaqua à ſes exercices ordinaires.

Le 22, elle se leva, avec une grande douleur de tête, dès cinq heures du matin pour aller à l'Eglise où le frisson la prit, elle s'en revint chez elle bien fatiguée, & peu de temps après une fievre vigoureuse se manifesta, & la travailla toute la journée; elle voulut secouer son mal le plus qu'il lui fut possible, car, autant cette respecta-Dame est compâtissante & attentive pour tout ce qui peut contribuer au bien-être des autres, autant elle est dure à elle-même & néglige sa propre santé. La fievre continua toute la nuit qu'elle passa mauvaise.

Le 23, je fus averti du matin, je m'y rendis aussi-tôt. Je la trouvai ayant une fievre très-aiguë; le pouls dur, fréquent & enfoncé; la peau séche & brûlante; le bas-ventre élevé, mais insensible; la lan-

gue humide, & malgré cela, fort altérée ; elle ſe plaignoit de maux de tête très-violens, de douleurs vives dans tous les membres, &c. au total, elle étoit fort mal. Comme la veille, elle n'avoit fait aucun remede préparatoire, qu'elle avoit même pris quelques alimens autant que ſon eſtomac & ſa ſituation lui avoient pû permettre ; je lui conſeillai les pédiluves deux fois dans la journée, c'eſt-à-dire, le ſoir & le matin ; des lavemens à l'eau ſimple ; de faire uſage d'une tiſane ordinaire de chiendent & de réglisſe ; d'obſerver la diete la plus rigoureuſe, juſqu'à lui interdire l'uſage fréquent des bouillons que je ne lui faiſois donner que tard à tard. Il y eût un redoublement ſur le ſoir, & la nuit fut mauvaiſe.

Le 24, la fievre & la chaleur

très-fortes ; le pouls dur & très-ſerré ; la douleur de tête encore plus violente ; les urines rouges & rares ; pour les autres ſymptômes, de même que la veille. Je la fis ſaigner du bras, d'où je fis tirer deux palettes de ſang ; il étoit vermeil, d'un beau rouge & très-ſec. Je fis nitrer ſa boiſſon & lui fis faire de l'eau-de-veau légere, dont elle uſoit alternativement avec ſa tiſane ; elle prit pluſieurs lavemens, & entre, autres deux ſur le ſoir avec le miel mercurial. La nuit fut moins mauvaiſe que la précédente ; elle eût quelques heures de ſommeil pris, à la vérité, en détail.

Le 25, le pouls un peu plus dilaté, moins roide & moins fréquent ; je trouvai la fievre & la chaleur auſſi diminuées ; les urines décolorées ; la bile commençant à vouloir couler,

je me décidai à favoriſer ſa détermination par le moyen d'une eau-de-caſſe & de tamarinds, dans laquelle je fis fondre trois gros de ſel de glauber, que je partageai en trois doſes, & j'eus ſoin d'aiguiſer la deuxieme & derniere, car la troiſieme ne fut pas donnée ; les deux premieres ayant ſuffiſamment évacué par haut & par bas. J'avois tenté d'adminiſtrer le tartre ſtibié iſolé ; mais la malade n'y voulut jamais obtempérer. Le ſoir il y eût un redoublement aſſez fort, & la nuit ne fut pas bonne.

Le 26, le pouls s'étoit relevé, la fréquence en étoit conſidérable ; les urines redevinrent rouges foncées ; les douleurs de tête alloient toujours en croiſſant ; la ſoif étoit beaucoup plus grande ; la malade étoit dans un état d'accablement

mortel, elle déliroit de temps-en-temps, ſourdement à la vérité ; ſon ſommeil étoit preſque continuellement agité, & en cela, plus fatiguant que l'inſomnie la plus décidée; elle touſſoit fréquemment & avec effort. Je la fis ſaigner du pied, & j'eus ſoin d'avoir du ſang dans une palette pour juger de ſa qualité, il étoit auſſi ſec que le premier que l'on avoit tiré du bras, il étoit entierement dépourvu de ſon véhicule. Elle bûvoit tous les quart-d'heures, tantôt de ſa tiſane, tantôt de l'eau-de-veau par demi-verrées. Dans l'après-midi, je lui fis donner un lavement à la caſſe & au petit-lait, qui la ſoulagea au moins momentanemment. Sur le ſoir, il ſurvint un redoublement qui augmenta conſidérablement les ſymptômes du côté de la tête & qui m'obligea de lui

faire appliquer un large véſicatoire à la nuque ; la poitrine ſembloit auſſi vouloir s'affecter eſſentiellement. La nuit fut paſſable.

Le 27, le pouls un peu plus lent, la fievre & la chaleur peu conſidérables, la douleur de tête diminuée ; mais la poitrine plus fatiguée par les efforts que produiſoit une toux aſſez fréquente, & pour laquelle je preſcrivis le looch ſuivant :

℞ *Sperma. ceti.* *ſcrup. dua.*
Olei amygd. dulc. *unci duas.*
Sirup. de ibiſco fernel. unci. unam.
Porrigatur ex cochleari, ſingulis horis, hoc eclegma.

Je faiſois ajouter, en outre, à chaque demi-verre de tiſane, une petite cuillerée de ſirop violat. L'emplâtre véſicatoire n'avoit produit aucun effet, à peine avoit-il

effleuré l'épiderme, je croyois devoir attribuer ce défaut d'action aux cantharides que je ſoupçonnois trop anciennes ; en conſéquence, nous eûmes recours à de nouvelles que nous réappliquâmes au même endroit. La journée fut aſſez bonne, il n'y eût point de redoublement dans l'après midi, mais la fievre ſe ſoutint toujours, peu forte à la vérité ; les urines devinrent troubles & nébuleuſes. J'ajoutai le ſoir un grain de tartre ſtibié à l'eau-de-veau, dans la quantité d'une pinte, qui, au lieu d'agir comme altérant, agiſſoit chez-elle comme évacuant, il faiſoit filer doucement le bas-ventre. Nous levâmes l'emplâtre véſicatoire qui n'avoit pas plus opéré que le premier, nous le laiſſâmes juſqu'au lendemain matin pour lui donner le temps de mordre.

mordre. La nuit, quoiqu'avec peu ou point de ſommeil, ne fut pas très-fatiguante.

Le 28, peu de fievre, la malade étoit aſſez gaie; la chaleur de la peau douce; le bas-ventre en bon état; plus d'accidens du côté de la tête, ceux de la poitrine diminués, tous les ſymptômes mitigés, de maniere que je ne l'avois pas encore vue auſſi bien. J'attribuois ce mieux à l'application derniere des mouches cantharides & fort mal-à-propos, n'ayant pas plus mordu que les premieres. J'abandonnai alors ce remede d'autant plus volontiers, que ſon application étoit de nul effet, & que d'ailleurs, il exiſtoit un mieux marqué. Je fis donner des bouillons gras plus fréquemment; mêmes loochs, mêmes boiſſons, mêmes lavemens furent continués. La jour-

née & la nuit furent assez bonnes.

Le 29, par l'exploration du pouls la plus scrupuleusement faite, je jugeai bien qu'il n'étoit pas net, qu'il y avoit même un certain mouvement fébrile ; mais je ne pouvois pas prononcer positivement qu'il y eût une fievre bien décidée, tant son état approchoit du naturel. La peau étoit assez fraîche ; la langue chargée & humide ; le bas-ventre mollet & tout bruyant de borborygmes ; la malade éprouvoit par haut quelques éructations, & la bile couloit par bas d'elle-même ; la turgescence des humeurs étoit telle que je me déterminai à lui prescrire à l'instant le même minoratif que ci-dessus, avec cette différence cependant, qu'il n'étoit qu'en deux doses & sans tartre stibié ; les évacuations furent assez abondantes, elle rendoit même des

excrémens moulés comme quelqu'un qui jouit de la meilleure ſanté & qui ſe nourrit d'alimens les plus ſolides, enfin ſon état étoit autant bien qu'il étoit poſſible de le ſouhaiter.... Dans l'après midi, elle commença à ſe plaindre de douleurs vagues, de mal-aiſes que j'attribuois à l'effet du minoratif, ou plutôt aux grandes évacuations qui en étoient réſultées. Le pouls étoit changé, j'y apperçus quelques intermittences, quelques irrégularités, légeres à la vérité, mais que je n'avois pas encore obſervées ; j'examinai ſoigneuſement la peau où je ne trouvai abſolument rien. Je fis part aux parens de ma crainte ſur la préſence du levain miliaire qui ſembloit ſe mitonner, & je dis même que je ne ſerois point du tout étonné que l'éruption ſe manifeſtât ſous peu de

jours ; la chaleur de la peau s'allumoit ; la reſpiration ſans être abſolument difficultueuſe, ſe faiſoit avec un peu plus de travail qu'il n'y en avoit eu juſqu'alors ; les urines devinrent crues & limpides, la fievre reprit avec force ſur le ſoir, & pluſieurs redoublemens ſe ſuccéderent de près, & lui préparerent la nuit la plus orageuſe.

Le 30, je me rendis du matin auprès de la malade que je trouvai dans le fort de l'orage ; elle en étoit au cinquieme redoublement qui étoit très-violent ; la peau brûloit les doigts par ſa chaleur extrême ; la tête, ſans être douloureuſe, étoit extraordinairement peſante ; les variations du pouls étoient infinies, ſes pulſations n'avoient plus de ſuite entre-elles, elles changeoient d'une minute à l'autre ; la

poitrine étoit la partie la plus souffrante de toute la machine ; l'oppression étoit considérable ; la toux très-fréquente, mais une toux humide & grasse, c'est-à-dire, que, dans tous les efforts que la malade faisoit, il sembloit que l'expectoration la plus complette alloit avoir lieu, tandis qu'elle ne rendoit très-souvent rien, ou que très-peu de matiere muqueuse exprimée des différentes glandes tant bronchiques que salivaires, laquelle matiere étoit mêlée souvent de quelques stries de sang produites par la violence des efforts. La sécrétion des urines s'étoit suspendue dans la nuit ; le bas-ventre s'étoit boursoufflé ; elle se plaignoit d'un point du côté gauche & de douleurs dans tous les membres, &c. J'examinai la peau & je découvris environ cinq à six vésicules cris-

tallines blanches le long du col, quoique le nombre en fut petit, il étoit plus que suffisant pour prononcer sur le caractere malin de la maladie, & l'annoncer à différentes personnes auxquelles je fis voir cette éruption commençante. J'avertis du danger qui étoit d'autant plus imminent, que le pouls menaçoit fort par des absences marquées & assez fréquentes. Je fis tout aussi-tôt appliquer deux larges véficatoires aux deuxbras, ajouter à sa tisane ordinaire demi-once de racines de scorsonère & une pincée de fleurs de sureau; je continuai pour boisson son eau-de-veau avec un grain de tartre stibié par pinte; le même looch duquel j'ôtai seulement le sirop de guimauve pour y substituer celui de violettes; je lui fis appliquer sur toute la région du bas-ventre, une

flanelle bien trempée dans une forte décoction emmolliente, & je prescrivis la potion cordiale & diaphorétique suivante :

℞ *Aq. scabiosæ.* *unci sex.*
Confect. alkerm. } *ànd. drach.*
(a) *Diaphoret. miner.* } *unam.*
Pulv. viper. *grana viginti quatuor.*
Sirup. de sthœcad. } *ànd unci.*
& de limo. } *unam.*
Potio cochleatim sumenda quaque horâ.

Elle fut confessée sur les neuf heu-

(a) Je sçais que plusieurs Médecins, sur-tout les Chimistes regardent l'antimoine diaphorétique comme un petit remede. M. *Lieutand*, en fait du cas & le considere comme un excellent diaphorétique & dépuratif qui convient dans les maladies, auxquelles une humeur morbifique d'une nature particuliere donne naissance. J'en éprouve les meilleurs effets.

res, le Prêtre qui l'adminiſtra eût beaucoup de peine à l'entendre, tant la poitrine étoit embarraſſée, & la voix coupée ; la progreſſion en mal fut des plus rapides ; la tête commençoit fort à ſe prendre lorſqu'on lui donna le Viatique, elle avoit même ſi peu de connoiſſance, que depuis ſon retour à la convaleſcence, elle ne s'en eſt pas reſſouvenue. La poitrine étoit parvenue au plus haut degré d'oppreſſion, nulle explication ſe faiſoit de la part des poumons ; & les véſicules pulmonaires étoient ſi ſurchargées de cette humeur hétérogène, que la colliſion de l'air qui ſe trouvoit obſtaclé par ſa préſence, produiſoit un râle que l'on entendoit de l'anti-chambre, & que l'on fut même obligé de la mettre en ſon ſéant, de lui ouvrir la porte, les fenêtres de l'appartement, & les

rideaux de ſon lit pour lui faciliter la reſpiration ; ſon pouls alors étoit tout tremblotant & très-inconſéquent ; ſept-à-huit pulſations couroient précipitamment & de ſuite l'une après l'autre, puis il ſe faiſoit un hiatus conſidérable, & enſuite recommençoit une nouvelle accélération du pouls qui étoit ſpaſmodique. Voilà l'exacte ſituation où je laiſſai la malade à midi ſans eſpoir de la revoir, quoique je me fuſſe engagé à revenir à trois heures..... Je revins effectivement à l'heure dite, preſque ſûr de ne la plus retrouver. Que mon admiration fut extrême en abordant à ſon lit ! je n'entends plus le moindre ſifflement à la poitrine, je l'entends parler avec facilité ; le jeu des poumons ſe fait librement, la voix & la parole ne

ſont plus coupées, tous les ſymptômes de la poitrine étoient entierement éclipſés. Le pouls avoit de la régularité dans ſes vibrations, il étoit fort, fréquent & plein; le bas-ventre mollet; la chaleur de la peau grande à la vérité, mais bien diminuée de ce qu'elle étoit le matin; je l'examinai & ſans y regarder de trop près, je vis que tout le col & toute la poitrine étoient couverts de petites véſicules diaphanes & tranſparentes, de la miliaire blanche. Mon premier ſoin fut de m'informer ſi le ſymptôme le plus urgent de la poitrine avoit été jugé par les crachats. La garde, & tous les alentours m'aſſurerent qu'il n'y en avoit pas eu un ſeul. La criſe qui débarraſſa la poitrine, en dépoſant ſi ſubitement à la peau le levain miliaire qui l'opprimoit,

ne fut point équivoque, & sans être Médecin, il n'est pas possible de la méconnoître..... Pendant que j'étois à admirer avec plaisir le mieux subit qui se passoit sous mes yeux, sans cependant oser trop m'en flatter, à raison de tous les revers dont cette maladie est susceptible, M. *Triosson*, Médecin de la maison (*a*), bien digne de sa confiance & de la haute réputation dont il jouit, fut introduit dans un appartement à côté, où je fus le recevoir pour le présenter à la malade qui fut aussi flattée du plaisir de le voir que sensible à son attention. Nous conférâmes ensemble sur tout ce qui s'étoit passé, & sur les nou-

(*a*) La maison où demeure cette Dame, est le Monastere des Dames Dominicaines, qui est à 800 pas hors la Ville. C'est, dit-on, le premier Couvent de cet Ordre qu'il y ait eu en France, il fut bâti dans le XIII siécle.

veaux moyens curatifs que j'avois à mettre en uſage ; de concert nous ſupprimâmes l'eau-de-veau tartariſée, & nous ajoutâmes à la potion cordiale & diaphorétique, le camphre & le ſirop diacode, dont, par réflexion, je ne donnai que la moitié de la doſe conſeillée par *M. Trioſon*, c'eſt-à-dire, une demi-once de diacode & trois grains de camphre, au lieu d'une once & de ſix grains, elle en prenoit une cuillerée, toutes les heures. Je fis lever les véſicatoires qui n'avoient pas plus opéré que ceux de la nuque, j'en fis réappliquer aux mêmes endroits & de plus deux autres aux jambes..... Sur les neuf à dix heures du ſoir nouvelle bourraſque, le pouls ſe releva avec force & irrégularité, les *ſubſultus tendinum* étoient ſenſibles, les régions épi-

gaſtriques & hypogaſtriques conſidérablement tendues, la chaleur de la peau augmentée, les urines claires & crues, ainſi des autres ſymptômes. La malade n'avoit pas la tête nette, elle déliroit de temps-en-temps, j'en jugeai ainſi au ton dur & décidé qu'elle prenoit contre ſon ordinaire, elle qui eſt douée d'un caractere ſi heureux, & dont la douceur & l'affabilité ſont ſans exemple. Elle repugnoit ſingulierement à faire uſage de cette potion, dans laquelle nous avions fait entrer le camphre, elle ſe plaignoit d'un feu que ce médicament allumoit intérieurement, & qui lui brûloit même toute l'arriere-bouche en paſſant; je crus entrevoir, en effet, que la chaleur, la ſoif & le météoriſme du bas-ventre, étoient l'effet tant du camphre que du ſirop diacode,

quoique l'un & l'autre à petite doſe, & que les évacuations mêmes ſe ſuſpendoient. La nuit fut mauvaiſe, il y eût beaucoup d'agitation.

Le 31, je trouvai la fievre aſſez forte, & tous les autres ſymptômes relatifs à ſon intenſité; la langue très-aride; le bas-ventre ſe relâchoit & ſe météoriſoit fréquemment & alternativement. Dans la matinée, nous nous rejoignîmes avec mon Confrere, à qui je fis part de ce que j'avois obſervé de l'effet de la potion de la veille qui, en ſuſpendant toutes les ſécrétions, augmentoit le feu intérieur, & le volume du bas-ventre qui étoit alors conſidérable. Son avis fut auſſi-tôt de diminuer de moitié la doſe du camphre & du ſirop diacode, preſcrite, & déja diminuée de la veille, d'en donner ſeulement une cuillerée toutes les deux heu-

res au lieu de deux ; & s'appercevant que les accidens du bas-ventre alloient toujours en croiſſant, même pendant le peu de temps que nous fûmes enſemble, il fut obligé de revenir à l'uſage de notre eau-de-veau, ſuſpendue de la veille, & conſeilla même de lui faire prendre par cuillerée de la caſſe, & de la manne cuite en marmelade, pour faire filer doucement le bas-ventre que nous avions reſſerré par l'uſage de notre potion ; cette marmelade produiſit le meilleur effet poſſible, que j'accélerai par le moyen de deux lavemens à la décoction emmolliente, à chacun deſquels j'ajoutai une once de lénitif ; ſans le premier qui déboucha exactement, je ſuis perſuadé que la marmelade n'auroit produit aucunes évacuations, tant les excrémens qu'il ame-

noit, étoient consistans & durs, ils formoient bouchon : le deuxieme entraîna aussi beaucoup de matiere bien liée, dont l'évacuation continua, & se soutint toute la journée ; aussi la foiblesse étoit-elle grande, mais le calme survint. Je jugeai à propos de supprimer notre potion camphrée quelque mitigée qu'elle fut, j'en fis autant du looch, que je trouvois également inutile. Je fis lever les vésicatoires des bras & des jambes qui avoient simplement frisé la cuticule sans le moindre afflux de sérosité. La nuit fut bonne & d'autant meilleure que tout le corps se couvrit pour la premiere fois, d'une sueur si abondante, qu'on fut obligé de changer de linge.

Le premier Février, la malade étoit assez bien, à son extrême foiblesse près; elle ne pouvoit entendre parler, le

le moindre bruit lui étonnoit la tête ; elle ſupportoit avec peine la clarté du jour ; la peau étoit dans une douce moiteur ; le pouls foible & languiſſant, ſes oſcillations ſe traînoient lentement ; la poitrine éprouvoit peu d'irritation pour le moment, mais cruellement fatiguée par les ſecouſſes tumultueuſes auxquelles elle venoit d'être livrée ; elle articuloit avec peine à raiſon de ſon extrême débilité ; le bas-ventre, tantôt dur & élevé, tantôt plat & mollet, ces alternatives ont été fréquentes, mais elles ne m'ont point inquiété un inſtant, parce que je n'y avois jamais remarqué la moindre ſenſibilité. Le ventre étoit aſſez libre, l'éruption miliaire ſe ſoutenoit la même, ſans apparence ſenſible d'augmentation depuis le fort de la criſe. J'ai rapproché les

bouillons gras que j'ai rendu plus nourriſſans, en ajoutant à ſon pot compoſé de bœuf & de veau par égale portion, une moitié de volaille; je lui ai fait donner quelques cuillerées de vin, & d'une potion légerement cordiale qui la ranimerent un peu. Je revins pour la ſixieme fois à l'application des véſicatoires qui lui furent poſés dans la partie interne de la jambe. . . . . Le reſte de la journée ſe paſſa aſſez bien juſqu'au ſoir, qu'il ſurvint un redoublement conſidérable, le pouls reprit alors de la force & ſe remonta. Les urines reſterent conſtamment crues, mais la filtration s'en faiſoit abondamment. Nous levâmes les véſicatoires qui, ſans avoir prodigieuſement mordu, avoient beaucoup plus agi que les huit premiers, au moins avoient-ils attiré

une certaine quantité de ſéroſité..... Sur les dix heures du ſoir, M. *Delabordere*, notre Doyen, dont la célébrité en Médecine a pénétré juſqu'à la Cour & dans la Capitale, Médecin de la malade, abſent depuis long-temps, ſitôt de retour dans ce pays-ci, ſe rendit auprès d'elle & me fit prier de m'y rendre auſſi. Nous conférâmes enſemble, il confirma mon traitement approuvé par M. *Trioſon*, & j'eus la ſatisfaction, peut-être pour la premiere fois, d'éprouver ce qu'une douce harmonie entre Médecins peut avoir de flatteur ; harmonie ſi rare & ſi déſirable, tant pour l'avantage des malades, que pour celui des Miniſtres de la ſanté ! La fievre étoit diminuée, & la nuit ne fut pas mauvaiſe.

Le 2, à-peu-près même état

que la veille, c'eſt-à-dire, aſſez bien; toutes les évacuations ſe faiſant également par la voie des ſelles & des urines, mais celles-ci toujours crues. Le matin, il y avoit un léger redoublement qui ſe manifeſtoit par un peu de chaleur, & le ſoir un ſur les quatre heures, mais beaucoup plus marqué. Nous la mîmes à l'uſage d'une tiſane toute ſimple de chiendent, nous continuâmes l'eau-de-veau & les lavemens à l'ordinaire. Comme elle avoit paſſablement tranſpiré, & qu'elle étoit dans la mauvaiſe odeur, nous la changeâmes de tout. L'éruption ſe ſoutenoit toujours dans le même état. Bonne nuit.

Le 3, abſolument la même choſe, ſi ce n'eſt que les déjections alvines étoient plus conſidérables, & que les urines ſe changerent & de-

vinrent nébuleuſes. Nuit excellente ; lorſque la malade ne dormoit pas, elle jouiſſoit au moins du calme le plus parfait.

Le 4, nous la purgeâmes avec ce minoratif-ci :

℞ *Pulp. recent. fiſtul. alexandr. uncias quatuor.*
Mann. unci. du.
Sal. glauber. drachm. du.
F. duab. doſi. & duarum horarum intervallo ſumatur.

Les évacuations furent copieuſes & de groſſes matieres, comme de quelqu'un qui mange beaucoup. La nuit bonne.

Le 5, la journée & la nuit également bonnes, à quelques reſſentimens de fievre près, dont deux ſurtout furent ſenſibles, l'un le matin

ſur les neuf heures, & l'autre ſur le ſoir. Les urines dépoſerent un ſédiment blanc.

Le 6, nous la purgeâmes avec le même minoratif que ci-deſſus; auquel nous ajoutâmes ſeulement un gros de follécules, même quantité des évacuations, & à-peu-près de même nature. Le ſoir nous donâmes deux gros de ſirop de karabé parce qu'il s'étoit élevé un peu de toux. Je dis nous donâmes, parce que M. *Delabordere*, ſuivoit la malade avec moi juſqu'à ce jour-ci ſeulement, car il partit le lendemain pour Verſailles.

Les 7, 8 & 9, n'eurent rien digne d'être noté, la fievre ſubſiſtoit toujours plus ou moins fort, la malade éprouvoit des viciſſitudes en bien & en mal; la toux devenoit un peu plus fréquente ſur-tout le

soir, & au moyen de quatre grains de pilules de cynogloſſe qu'elle prenoit chaque ſoir, je lui procurois une bonne nuit en calmant l'irritation. Les véſicules ſe deſſéchoient & tomboient en furfureſcence.

Le 10, même médecine que la derniere, ſi ce n'eſt qu'elle fut préparée dans une décoction de deux gros d'écorce du Pérou. Le ſoir les pilules de cynogloſſe.

Le 11, comme je trouvai la toux plus fréquente, je lui preſcrivis un looch comme ci-deſſus, & à chaque verre de tiſane qu'elle prenoit, tard-à-tard depuis quelques jours, je lui faiſois ajouter une petite cuillerée de ſirop violat; deux lavemens par jour.

Le 12, abſolument la même choſe; la fievre déclinoit, & les forces commençoient à ſe manifeſter. Mê-

remedes. De deux nuits, une moins bonne que l'autre.

J'oubliois d'obſerver que les véſicatoires qui, à l'exception des deux derniers, n'avoient fait que friſer l'épiderme, ont preſque tous fournis de la ſuppuration une fois que l'érétiſme a été diminué.

Le 13, je la purgeai ainſi :

℞ *Foll.*
Sal. cathar. amari. ànâ. drachm. duas.
Ror. calabr. unci. du.
Sirup. de pom. ſemi unciam.
Fiat. in ſ. q. decoct. cort. peruv. ad unam doſim.

Les évacuations furent prodigieuſes. Il eſt inconcevable la quantité de matiere que la malade à rendue dans cette maladie, tant par les potions purgatives, que par les lave-

mens. La fievre ne parut plus d'une maniere bien marquée & la toux tomba. Cependant elle a été plus de quinze jours a éprouver de deux jours l'un, des mal-aiſes, des inquiétudes qui la tracaſſoient, & qui ne pouvoient être l'effet que d'un mouvement frébrile produit lui-même par un reſte d'humeur.

Les 18, 27 & 29, même mois, elle fut purgée de la même maniere que ci-deſſus, & avec des évacuations conſtamment abondantes. Sa nourriture a été légere dans le commencement, elle conſiſtoit dans des crêmes de ris, des potages au gras, &c. & par degrés, eſt parvenue à ſa maniere de vivre ordinaire, ſans avoir été dérangée par la moindre indigeſtion ; ſes forces revenoient aſſez vîte, ſa convaleſcence étoit bonne, tout alloit à ſouhait

juſques vers la fin de Mars qu'une petite imprudence lui donna un gros rhume avec la fievre qu'elle garda quelques temps. Cet accident l'a beaucoup changée, il lui a enlevé ſes forces, & l'a retardée conſidérablement ; ſon retour à la ſanté a été infiniment plus lent qu'il ne l'avoit été de ſa premiere maladie. Depuis que la fievre derniere l'a eu quittée, elle a eu des jours qui étoient, pour ainſi parler, empoiſonnés pour elle ; tout l'ennuyoit & l'accabloit, elle avoit, ſurtout certains jours, une indifférence décidée pour toutes les choſes de la vie, enfin le *tædium vitæ*. Heureuſement qu'au moyen d'un bon régime, de quelques purgatifs, & de la bonne ſociété, tout s'eſt diſſipé avec le temps, & quelle touche à ſon premier état de ſanté qui n'eſt pas vigoureux.

Cette obſervation préſente pluſieurs choſes dignes d'être remarquées. 1°. Son début qui a manifeſté la préſence du levain miliaire au cerveau, dont nous avons obtenu la diverſion par le moyen des ſaignées, diverſion qui, en débarraſſant un organe, en a ſurchargé un autre, ſur lequel ce cruel déletère a déployé toute ſa malignité. 2°. Le *conamen*, que la nature a été obligée d'employer pour débarraſſer la poitrine de cette quantité d'humeur acrimonieuſe qui la ſurchargeoit & qui en troubloit tellement les fonctions, que ſans l'hypercriſe qui s'eſt avantageuſement établie, il en étoit fait de la vie de la malade. 3°. Le défaut de tranſpiration qui ſembloit être ſuppléé par toutes les évacuations abondantes qui ſe faiſoient par bas. 4°. L'application de huit

emplâtres véſicatoires, ſans aucun effet, & qui n'ont commencé probablement à ſuppurer avec les deux derniers, que lorſque la fibre ceſſant d'être agacée & ſtimulée, ſera parvenue dans un état de relâchement convenable. J'ai vu peu de cas dans la miliaire ou les bains conſeillés par *M. Planchon*, d'après *M. Marteau*, fuſſent mieux indiqués que dans celui-ci, tant pour diminuer l'érétiſme de la fibre, qui étoit conſidérable, que pour rappeller à la ſurface, une éruption qui ſembloit ſe partager avec le tube inteſtinal. 5°. Enfin, il réſulte de cette obſervation, qu'on peut attribuer avec raiſon à la criſe qui s'eſt faite à la peau & aux déjections abondantes par bas, la guériſon de la miliaire de cette Dame, qui a été rendue aux vœux communs de

toute ſa reſpectable famille & à la grande ſatisfaction des malheureux dans le ſein deſquels elle verſe ſes bienfaits.

L'intermittence & l'irrégularité du pouls, obſervées par *Solano* & *de Bordeu*, pour annoncer le dévoyement critique, a été fort ſenſible dans toute la maladie (*a*).

La fievre miliaire ſe montre ſous tant de formes différentes, que je n'aurois jamais fini ſi j'euſſe voulu en expoſer le plus grand nombre; j'ai crû devoir fixer celui des obſervations, en m'arêtant par préférence à celles que j'ai jugées les plus importantes. J'ai vu un enfant de dix ans, qui a eu quatre fois la fievre miliaire en quinze mois, qui s'annonçoit avec tout l'appareil le plus redoutable, &

(*a*) *Bordeu*, recherches ſur le pouls, pag. 80 & 81.

dont il s'eſt tiré avec avantage.

J'ai vu un Vinaigrier qui a eu la miliaire maligne ſe terminer le vingt-unieme jour, être en convaleſcence décidée pendant trois à quatre jours, le cinquieme recommencer la même maladie ſur nouveaux frais, éprouver les mêmes ſymptômes, courir même de plus grands dangers, les forces étant preſqu'épuiſées, l'éruption avoir lieu & parcourir ſes périodes juſqu'à la terminaiſon qui arriva le dix-ſeptieme jour ; il en échappa heureuſement, mais ſa convaleſcence fut longue. J'en ai enfin vu un autre l'avoir pendant quatre mois entiers, l'éruption ſe ſuccédoit en partageant ſes périodes; il avoit d'un côté l'efflorescence qui commençoit ; de l'autre, les véſicules végétoient ; là la furfureſcence commençoit, & dans une autre partie la deſquamation la

plus complette avoit lieu, enfin, au bout de quatre mois & demi, cinq mois, il a renouvellé plusieurs fois toute sa surpeau. On pourroit comparer l'état de cet homme à celui d'un oranger qui se trouve à la fois chargé de fleurs non écloses, de fleurs épanouies, de fruits qui commencent à croître, d'autres qui ont le volume sans la maturité, d'autres enfin qui sont bons à cueillir.

Plusieurs miliaires se sont terminées par un dévoyement, dont il étoit difficile d'arrêter le cours, par des dépôts, des dartres; mais, j'ai observé que cette fievre s'est terminée le plus fréquemment par les maladies *à seroſâ colluvie*. J'ai vu plusieurs miliaires finir par une lencophlegmatie universelle, à laquelle la plupart des malades succomboient.

Au commencement du printemps 1772, il y a eu ici la petite vérole, qui s'eſt conſervée épidémique juſqu'à la fin de l'automne inclusivement. Une légere éruption miliaire précédoit la variolique; & celle-ci, une fois manifeſtée, chaſſoit l'autre ſans qu'il réſultât le moindre accident de ſon abſence. La plupart des petites véroles étoient diſcretes & bénignes, elles ont preſque toutes eu ce caractère de bénignité, juſques vers la fin de l'été qu'elles ſont devenues confluentes, & de la plus mauvaiſe qualité, elles étoient preſque toujours compliquées d'éruption miliaire, & quelques unes de pétéchies. Auſſi la petite vérole qui, depuis le printemps juſqu'à la fin de l'été, étoit douce & bénigne, eſt enſuite devenue cruelle & meurtriere

triere jusques vers la fin de l'automne, ce qui prouve bien que la fievre miliaire est inhérente au physique du pays, puisqu'elle se complique tous les jours avec les autres maladies ; qu'elles rend alors, d'autant plus graves.

COROLLAIRE.

Le Tableau que j'ai tracé de tous les symptômes de la fievre miliaire, les observations que je viens d'en d'écrire, fourniſſent, ce me semble, des preuves bien suffisantes pour convaincre, de la maniere la plus péremptoire, que cette malaladie a un génie qui lui est propre ; un caractere isolé & distinctif qui la différencie de toute autre espece de maladie aiguë, enfin, qu'elle est essentielle & critique : en effet, il ne faut que jetter un coup d'œil sur

l'appareil qui précede l'éruption, ſur la multiplicité des redoublemens qui ſont autant d'efforts que la nature ſuſcite pour chaſſer au-dehors ce qui la ſurcharge & l'opprime au-dedans, leſquels efforts ſont eux-mêmes d'autant plus fréquens & plus conſidérables, que la quantité du levain miliaire eſt plus grande & ſon acrimonie plus énergique d'une part, & de l'autre que la réſiſtance qu'il trouve à la ſurface eſt plus forte. D'ailleurs, le calme qui ſuccede à l'éruption, ſi elle eſt parfaite; les accidens ſans nombre & la mort même qui ſuivent de près ſa rétroceſſion viennent à l'appui de ce que j'avance ſur ſon eſſence. Je dis plus, car je préſume fort que la miliaire ſymptomatique eſt peut-être beaucoup plus rare qu'on ne l'imagine; & quelqu'un qui auroit

vu la malade qui fait le ſujet de la derniere Obſervation, le 30 Janvier ſur le midi, l'auroit trouvée avec le ſymptôme le plus caractériſtique d'un fluxion de poitrine, qui avoit déja été précédée par une toux conſidérable, & il l'eût à coup ſûr caractériſée d'une péripneumonie; mais bien à tort, puiſque l'intérieur de la poitrine n'a pas été plutôt dégagé, que l'extérieur a été complettement recouvert de véſicules miliaires: ce n'eſt pas de cette maniere que ſe jugent ordinairement les fluxions de poitrine.

Je ne ſuis point du tout éloigné de penſer qu'une éruption miliaire qui ſe manifeſte à la fin de certaines maladies auxquelles nous donnons, peut-être à tort, dans la premiere invaſion, un caractere particulier, ne ſoit réellement le produit légitime d'une mi-

liaire eſſentielle, qui, après avoir caché ſon génie perfide ſous le maſque d'une autre maladie, vient enſuite dépoſer à la peau un reſte de levain qui s'étoit d'abord fixé dans un organe particulier, d'où une cauſe quelconque le déplace après coup. Je ſuis très-convaincu que ce virus mal-faiſant fixé au cerveau, à la poitrine, au bas-ventre, &c. doit produire des effets relatifs à ſon ſiege, & former des maladies que nous baptiſons à raiſon de l'organe affecté & des ſymptômes qui nous le démontrent, tandis que dans le fait c'eſt une miliaire eſſentielle. La malade qui fait le ſujet de la derniere obſervation, prouve la vérité de mon aſſertion : le levain miliaire avoit d'abord annoncé chez elle, pendant quelques jours, ſa préſence dans le cerveau d'où je l'ai déplacé par le moyen des ſaignées du bras & du pied; & je ſuis per-

ſuadé que le déplacement que j'en ai opéré n'a pas été complet, parce que dans le cours de toute la maladie, j'ai obſervé que ſa tête n'étoit pas toujours nette, & qu'elle ne l'a été parfaitement, que lorſque la dépuration a été complette.

La miliaire a des ſymptômes qui lui ſont eſſentiels, & qui l'annoncent chez tous les malades de quelque conſtitution qu'ils ſoient & qui ſont communs à tous les climats; elle en a qui varient à raiſon d'une infinité de circonſtances trop longues & même inutiles a détailler ici, elle en a auſſi certains qui ſont particuliers au phyſique du pays dont ils dépendent. M^rs. *Boyer, de Breſt*, *Van-mittag-midy*, *Deplaigne*, *Planchon*, *Buchholzen*, & pluſieurs autres dont la liſte ſeroit trop longue, ont obſervés des hémorrhagies conſi-

dérables dans le début de cette fievre, & la plupart d'entre-eux ont obſervés auſſi la langue ſéche & noire, des aphtes à la bouche, des maux de gorge gangreneux, des pétéchies aſſez communément, pluſieurs parotides, &c. M. *Boyer*, (*a*) ayant été chargé par le Miniſtere de traiter dans toute la Généralité de Paris, les maladies épidémiques qui y régnoient, eût occaſion d'y voir la fievre miliaire qu'il dénomme la ſuette des picards, qu'on a, dit-il, très-mal-à-propos confondue avec la ſuette des Anglois, & qu'il conſidere être la fievre hélodes des Anciens; s'explique ainſi: « Les hémorrhagies aſſez rares dans la » ſuette angloiſe, de même que les » éruptions (diſent les Auteurs qui

(*a*) Méthode à ſuivre dans les différentes maladies épidémiques pag. 6 & ſuiv.

» en ont écrit) ſont très-ordinai-
» res dans la ſuette des Picards ; les
» premieres ont été ſalutaires à
» pluſieurs, à meſure qu'elles ont
» été abondantes ; & c'eſt à ces
» évacuations conſidérables de ſang,
» ſoit par le nez, la bouche, ou
» les hémorrhoïdes, que je ſuis re-
» devable d'être venu à bout de
» vaincre le préjugé des peuples
» ſur l'horreur qu'ils avoient pour
» la ſaignée. Cette averſion s'étoit
» ſans doute tranſmiſe de lieux en
» lieux, depuis qu'on avoit con-
» fondue cette nouvelle maladie
» avec la ſuette angloiſe, &c. &c. ».
Plus loin, il condamne la méthode chaude & incendaire, qui, en effet, moiſſonne plus de malades, que l'ennemi même que l'on cherche à combattre ; il employe les délayans les anti-ſeptiques, les rafraîchiſ-

ſans, les évacuans, ſur-tout les émétiques ; il ſaigne beaucoup, & prétend que c'eſt à l'effuſion du ſang, qu'il a été redevable du ſuccès le plus heureux dans le traitement de cette maladie. M. de *Plaigne*. (*a*), dit « du 4 ou 5, il ſe déclare une » hémorrhagie par le nez, elle a » été quelquefois fort conſidéra- » ble : le mal de tête diminue... La » ſaignée paroît, en général, con- » traire à la nature de cette épidé- » mie, avec les reſtrictions dont » nous parlerons-ci après. « (*b*) Les lavemens & les purgations, ſuivant lui, tiennent de plus près à la nature de la miliaire, & il prétend avoir purgé avec ſuccès, dans le fort de l'éruption, quoiqu'en général il tâche de l'éviter. Il ordonne

(*a*) Journal de Méd. *tom.* 23 *pag.* 338.
(*b*) ibid. pag. 350.

une tiſane nitrée, avec chiendent, ſcorſonere, capillaire, bourrache, fleurs de tilleul & choſes ſemblables ; quelquefois le petit-lait, ou une ſimple eau panée, avec le miel & le nitre, ou un peu de vinaigre (*a*). Enſuite il place une couple de purgations anti-phlogiſtiques, le deuxieme & le quatrieme jour, avec les tamarinds, la manne, le ſéné & le ſel de glauber, qu'il fait cependant précéder par l'ipecacuanha, ou le tartre ſtibié, ſi les premieres voies lui paroiſſent trop ſurchargées. Si la chaleur lui paroît trop conſidérable, il employe le ſirop de limon ou quelques gouttes d'eſprit de ſel de marin ; ſinon, il ajoute à ſes boiſſons diaphorétiques, la ſerpentaire de virginie, le quinquina,

(*a*) Ibid. pag. 352, 353 & ſuiv.

&c. viennent enſuite les véſicatoires qu'il renouvelle plus ou moins; les ſirops d'œillet, d'éryſimum; l'oximel ſcillitique; le kermes minéral; &c. qu'il ajoute à ſes potions; rarement, a-t-il eu beſoin de recourir à de plus forts cordiaux que le vin. En général, ſes remedes ordinaires ſont les acides, le quinquina & les véſicatoires.

M. *Van-mittag-midy*, (*a*) .... « Les hémorrhagies, dit-il, ont » été auſſi ſalutaires, lorſqu'aucun » des ſignes d'une putréfaction preſ- » que complette, n'a annoncé au- » tre choſe qu'un dégorgement cri- » tique des vaiſſeaux de la tête. Le même dit encore (*b*), « dans » les hémorrhagies exceſſives, on a

(*a*) *Ibid.* Journ. de Méd. tom. 32. pag. 419.
(*b*) 424, 425 & ſuiv.

» eu recours avec avantage à l'ap-
» plication extérieure des ſtypti-
» ques, à l'uſage interne de la
» teinture de quinquina, acidulée
» avec l'élixir ou l'eſprit-de-vi-
» triol, dans une boiſſon aſtingente
» ou agglutinante, ſur-tout, lorſ-
» que ces hémorrhagies ont parues
» à la ſuite d'une éruption pour-
» prée ou livide «. La baſe de ſon traitement rouloit ſur les ſaignées, car il prétend que tous les malades qui ne l'étoient pas mouroient, & pour appuyer ſon plan de conduite à ce ſujet, il dit qu'on ſuivoit à la trace du ſang, les cadavres de ceux qu'on alloit inhumer, tant la quantité qu'ils en rendoient par la bouche & par le nez étoit prodigieuſe (*a*).

(*a*) Ces évacuations abondantes ne parlent pas toujours en faveur de la ſaignée, parce que ſouvent elles ſont le produit de la diſſolution du ſang.

Il faiſoit ſuccéder aux vomitifs les doux eccoprotiques & anti-phlogiſtiques : les tamarinds, la crême de tartre, la manne, &c. en formoient la matiere, & enſuite par gradations, il employoit les doux cathartiques & les purgatifs ; les boiſſons étoient délayantes, anti-ſeptiques & rafraîchiſſantes ; le petit-lait, la limonade, la racine d'oſeille, les pommes de reinette, les groſeilles, l'oximel ſimple, le ſirop de vinaigre, &c. il donnoit auſſi quelques potions légerement diaphorétiques dont les eaux de canelle orgée, de ceriſe noire, de méliſſe, de fleurs de ſureau & de coquelicot ; les ſirops de limon, de graine d'écarlate ou de kermes ; quelques gouttes d'eſprit-de-vitriol, &c. faiſoient la matiere principale ; enfin, les véſicatoires trouvoient auſſi

leur place, & le quinquina acidulé avec un acide minéral quelconque.

M. *Planchon* (*a*), s'exprime ainſi & de la même maniere, à-peu-près, que M. *Debreſt* (*b*): « les hémor-» ragies, qui paroiſſent quelquefois » dans le commencement, & qui » ſont un des plus aſſurés ſymptô-» mes de la maladie, repren-» nent ». Il ſemble aimer autant à verſer le ſang dans cette maladie que M. *Boyer*, toujours avec les reſtrictions exigées par les circonſtances; il ne s'en abſtient même pas dans le temps des ſueurs, il prétend plus, que l'on pourroit ſaigner dans le fort de l'éruption, d'après l'autorité de *Fordyce*, qui l'a fait avec ſuccès (*c*). Il donne qua-

(*a*) Diſſertation ſur la fiev. mil. pag. 30.
(*b*) Voyez Journ. de Med. tom. 19. pag. 118.
(*c*) Diſſert. ibid. 94 & ſuiv.

tre grains de tartre ſtibié noyé dans une pinte d'eau & pris en lavage ; il paſſe tôt après à l'uſage des purgatifs, c'eſt-à-dire, dans les trois premiers jours de l'invaſion, même au milieu de l'éruption, ſans crainte de la rappeller au-dedans, il prétend qu'ils n'empêchent pas l'éruption & qu'ils n'en accélerent pas toujours la métaſtaſe ſur les viſceres eſſentiels à la vie. M. *Debreſt* penſe différemment (*a*), c'eſt-à-dire, que les évacuans ſont d'un très-excellent uſage & abſolument indiſpenſables ; mais pourvu que, pour remplir cette vue, on employe le tartre ſtibié en lavage. Il ſe trouve très-bien du camphre, qu'il regarde même comme ſpécifique dans cette maladie ; il ne regarde pas du même œil l'o-

(*a*) Journ. de Med. tom. 19. pag. 133 & 134.

pium & ſes préparations, il leur préfere la liqueur minérale d'*Hoffman* (*a*). Il employe les boiſſons délayantes & diaphorétiques, l'écorce du Pérou & les véſicatoires.

M. *Buchholzen*, dit auſſi (*b*), « ces » fievres épidémiques qui étoient ordinairement accompagnées d'une » violente hémorrhagie du nez, » &c., &c. Les acides & le quinquina ont ſauvé une victime de » ces dangereuſes maladies, qui » avoit perdu une très-grande » quantité de ſang. La ſaignée n'a » paru indiquée que rarement : il » falloit plutôt donner du vin aux » malades, en qualité de confortatif & d'anti-ſeptique. Les meilleurs remedes étoient les acides, » le quinquina & les véſicatoires ».

Preſque tous les Auteurs que je

(*a*) Differt. ſur la fievre mil. pag. 111, 112 & ſuiv.
(*b*) Gazette de Med. feuille 14, année 73.

viens de citer, s'accordent à répandre le sang dans cette maladie, & avec le plus grand succès; Mrs. *de Plaigne* & *Buchholzen* exceptés; le premier multiplie les restrictions, & par conséquent saigne peu; le dernier y répugne davantage & prétend qu'elle n'est que très-rarement avantageuse, quoiqu'il ait observé de fréquentes hémorrhagies; il est vrai de dire que les maladies dont il fait l'histoire, & qu'il a eu occasion de traiter dans la Haute-Alsace, participent plus des pourpreuses & des pétéchiales que de la miliaire.

Les méthodes curatives de tous ces grands Hommes que je viens d'esquisser, paroîtront sans doute, au Lecteur peu initié dans l'art de guérir, calquées les unes sur les autres, mais l'homme instruit qui sçait

ſçait que la Médecine, de même que la vérité, eſt une, que ſes principes ſont immuables & les mêmes par-tout, ſentira la raiſon de leur conformité, & pourquoi ils varient plus ou moins l'application de ces mêmes principes qu'ils adaptent aux circonſtances qui ſont ſuſceptibles de varier elles-mêmes; diſtinctions bien vues & bien ſenties que par le vrai Médecin. Ils inclinent tous en général, plus pour la méthode délayante, anti-phlogiſtique, anti-ſeptique, que pour l'incendiaire & phlogiſtique qui, bien loin de ranimer le ſyſtême des nerfs & des vaiſſeaux ſanguins, embrâſe les liqueurs qu'ils contiennent & conſume le peu qui reſte de l'humide radical.

Sans revenir aux ſymptômes qui précedent, qui accompagnent & qui

ſuivent conſtamment & par-tout la fievre miliaire, à certaines variations près, quelque perſonne qu'elle attaque & dans quelque partie de notre globe que ce ſoit; ſymptômes que j'ai d'ailleurs détaillés aſſez au long dans leur place, & que le Lecteur peut comparer avec ceux des Auteurs cités; je vais ſeulement remettre ſous ſes yeux ceux que je conſidere comme pathognomoniques, & ſans leſquels je ne l'ai jamais vue exiſter. Ces ſymptômes ſont les variations infinies du pouls, ſes intermittences, &c. une chaleur brûlante dans les entrailles, une ſoif des plus preſſantes, la langue humide, la reſpiration laborieuſe, les anxiétés præcordiales, l'oppreſſion de la poitrine, un point du côté gauche, les ſueurs & les démangeaiſons. Quant aux

difficultés de reſpirer, aux anxiétés præcordiales & à l'oppreſſion de poitrine, c'eſt le ſymptôme prédominant & infaillible, il dépend de la ſurcharge qu'éprouve cette partie; les poumons ſont obligés de compenſer par des efforts plus fréquens, la petite quantité d'air qu'ils admettent; leur véſicules ne pouvant pas, à chaque inſpiration, en recevoir la quantité ſuffiſante à cauſe de la compreſſion qu'exerce ſur elle la congeſtion de cette humeur hétérogène. La diſtenſion des vaiſſeaux donne lieu au frottement réciproque des parois des véſicules pulmonaires: de-là ces points de côté, la toux, &c. Le ſang qui ne trouve plus un paſſage libre par les poumons, s'arrête dans le ventricule droit & les veines: de-là les anxié-

tés præcordiales, les étouffemens, l'insomnie, les agitations, quelquefois le délire.

De même qu'il y a des symptômes sûrs, pour annoncer l'invasion de la miliaire, de même aussi j'en ai observé d'également certains pour annoncer sa terminaison malheureuse; je n'en connois que deux a la vérité, mais qui sont infaillibles: sçavoir, un léger mal de gorge, que les malades & les assistans prennent pour un simple enrouement; & un voile glaireux qui enleve, pour un temps, la transparence de l'œil. Les Praticiens n'en parlent point, ou s'ils en parlent, c'est d'une maniere si vague & si legere qu'ils n'en font pas sentir l'importance. Je n'ai point vu de malades échapper à la fureur de cette maladie, où j'avois observé l'un ou

l'autre de ces épiphénomenes, quelque bien qu'ils fuſſent en apparence, & quelques remedes les mieux concertés qu'on ait pu leur adminiſtrer (*a*). Quant à l'inſpection des urines, elle ne donne aucune notion ſur la préſence du levain miliaire, non plus que ſur l'effet bon ou mauvais qu'il peut produire (*b*), comme je l'ai déjà dit à l'article du prognoſtic.

Les Auteurs qui ont traité de la miliaire, ne parlent que de deux éruptions : la blanche & la rouge ; j'en ai obſervé une troiſieme qui participe des deux autres tant pour la couleur que pour la qua-

(*a*) *Non eſt in medico ſemper relevetur ut æger*
Interdium doctâ plus valet arte malum. Ovid.

(*b*) *Ex urinis in febre peſtilentiali, nulla fere prognoſis élicitur, aut ad modum incerta.* River, prax. Medic. lib. xvij, ſect. 3, cap. 1. de febre peſtilent.

lité, c'eſt-à-dire, que la baſe eſt rouge, & la véſicule, diaphane & blanche : qu'elle eſt moins dangereuſe que la rouge, mais beaucoup moins bénigne que la blanche. La couleur de ces trois eſpeces de miliaires, dépend-elle de la cauſticité plus ou moins énergique du délétère ? Cela n'eſt pas probable, puiſque l'opinion des Médecins qui en ont traité, eſt partagée (*a*), les uns voulant la rouge meilleure, & la blanche plus dangereuſe ; ici nous obſervons le contraire, car nous conſidérons, & nous obſervons en effet, que la rouge eſt très-pernicieuſe, & beaucoup plus meurtriere que la criſtalline.

Je n'ai jamais eu occaſion d'ob-

(*a*) Voyez plus haut la différence de ces opinions, pag. 99.

ſerver la moindre hémorrhagie par aucune voie ; je n'ai remarqué la langue noire, & ſéche qu'une ſeule fois, encore l'ai-je attribuée à l'effet des médicamens, dont la ſuppreſſion à rétabli ſa couleur & ſa fraîcheur. J'ai vu quelquefois des pétéchies, mais aſſez rarement ; quant aux aphtes, une fois ; de maux de gorge gangréneux, point du tout ; des parotides, une ſeule fois. Voilà un précis exact de tout ce que j'ai obſervé, & de ce que je n'ai jamais eu occaſion de remarquer dans le grand nombre des fievres miliaires que j'ai traitées.

L'ouverture des cadavres m'a fait connoître que ce virus ſeptique borne l'effet de ſon poiſon meurtrier aux ſimples fluides, qu'il reſpecte les ſolides où je n'ai point vu la moindre impreſſion de ſon effet

délétère ; que les fluides sur lesquels il agit plus particulierement sont les esprits animaux & la lymphe. L'irrégularité du pouls, ses variations infinies ; la prostration de forces, &c. enfin, tous les désordres que sa septicité produit dans toute l'économie-animale, prouvent bien que ces fluides sont altérés essentiellement. Passons maintenant à notre plan de conduite curatif qui doit varier, comme j'ai déjà eu occasion de le dire, relativement aux symptômes.

Il est inutile de passer en revue tous les moyens que j'ai employés pour combattre cette maladie, parce que je me suis assez étendu plus haut dans ma méthode curative (*a*), je dirai tout simplement que je

(*a*) Voyez page 104 & suiv.

bannis tout remede chaud & incendiaire, dont le pernicieux effet eſt de deſſécher le ſang, d'augmenter ſa raréfaction, ſon acrimonie, & de produire tous les ſymptômes inflammatoires les plus dangereux. Je tire peu de ſang en général ; il faut que des ſymptômes d'inflammation ſoient urgens & me preſſent vivement, pour que je m'y détermine ; je ne l'exclus pas entierement, puiſque j'ai fait ſaigner trois malades dont les obſervations ſont ci-deſſus ; mais j'en obſerve plus de mauvais effets que de bons, & en cela, je differe de tous les Praticiens cités ; il eſt vrai que la diathèſe ſcorbutique peut contre-indiquer ici un remede que les hémorrhagies & autres ſymptômes indiquent ailleurs.

Les vomitifs ſont les remedes dont je me trouve le mieux, tant

parce qu'ils débarraſſent promptement les premieres voies, que parce qu'ils accelerent le pepaſme du levain miliaire, par les différentes ſecouſſes qu'il occaſionne, ſecouſſes qui les aſſimilent, pour ainſi dire, avec les autres humeurs qui roulent dans nos vaiſſeaux. Le tartre ſtibié, donné à petite doſe, remplit parfaitement cette vue. Pour les purgatifs, je ne m'en ſers gueres qu'après l'éruption finie, & j'ai eu plus d'une fois l'occaſion de m'en repentir en me conduiſant autrement, à moins cependant, qu'une détermination bien marquée de la part de la nature m'y oblige. Les boiſſons délayantes, rafraîchiſſantes, anti-ſeptiques, ſont celles que j'emploie preſque toujours, & que je varie ſuivant le goût ou la fortune des malades; c'eſt par leur

moyen que je modere les efforts de la nature quand ils ſont trop violens, & je les ſoutiens & les aide même, par de légers diaphorétiques en tiſanes, potions, &c. J'employe avec avantage les lavemens dans tous les temps de la miliaire, & j'ai obſervé que bien loin de ſuſpendre la tranſpiration, ils l'augmentent en diminuant l'érétiſme. Je fais changer de linge ſans crainte, & je fais renouveller l'air de l'appartement. Je me ſuis ſervi avec aſſez de ſuccès du camphre dans certaines circonſtances; mais, au total, je ne me trouve pas bien de ſon uſage. Pour terminer: les remedes adminiſtrés à temps & avec circonſpection, ceux que j'employe le plus communément avec avantage, ſont les boiſſons délayantes, l'émétique, les lavemens, le quin-

quina & les véſicatoires. Ce traitement paroîtra peut-être trop ſimple ; pour moi je crois qu'il en doit être en maladie, pour les remedes, ce qu'il en eſt en ſanté pour les alimens; les plus ſimples ſont toujours les meilleurs. Enfin je vais finir ceci, en diſant que dans le traitement de cette maladie, j'ai égard à ſes deux états principaux: celui de la fievre & celui de l'éruption, que dans le premier, je modere les mouvemens trop violens, & que dans le ſecond, je les ſoutiens, & les aide même, s'ils ſont trop foibles pour pouſſer à la peau.

D'après ce court réſumé, il ſera aiſé au Lecteur de juger que les Médecins varient l'application de certains remedes dans la même maladie, non-ſeulement à raiſon de l'âge, du ſexe; &c. mais encore à

raiſon des ſymptômes qui varient eux-mêmes relativement au phyſique du pays.

C'eſt cette derniere raiſon (le phyſique du pays) qui me fait croire qu'elle ſera endémique ici, comme elle l'eſt devenue depuis plus de cinquante ans dans la Capitale du *Ponthieu*. Ne pourroit-on pas tenter l'inoculation de la miliaire, comme celle de la rougeole que l'on pratique en Angleterre avec autant de ſuccès que celle de la petite vérole, mais moins communément à la vérité, parce qu'elle n'y eſt pas encore bien connue? On pourroit par ce moyen, la rendre moins meurtriere & moins dangereuſe dans les climats qu'elle affecte plus particulierement, en ce que l'on auroit le temps de débarraſſer les premieres voies qui ſont toujours dans cette maladie, far-

cies d'humeurs dont ce levain augmente encore la dépravation. Je ne propoſe d'ailleurs l'inoculation de la miliaire, que pour les pays où il ſera phyſiquement démontré qu'elle y eſt endémique.

Je ne parle pas des bains pour cette maladie, quoiqu'ils ſoient conſidérés dans tout le *Ponthieu* comme un très-excellent remede dont les Médecins ſe ſervent conſtamment avec ſuccès, depuis très-long-temps; mais je n'ai pu encore vaincre la répugnance que m'en inſpirent la proſtration de forces, & tous les ſymptômes péripneumoniques qui s'obſervent avec vigueur dans cette maladie.

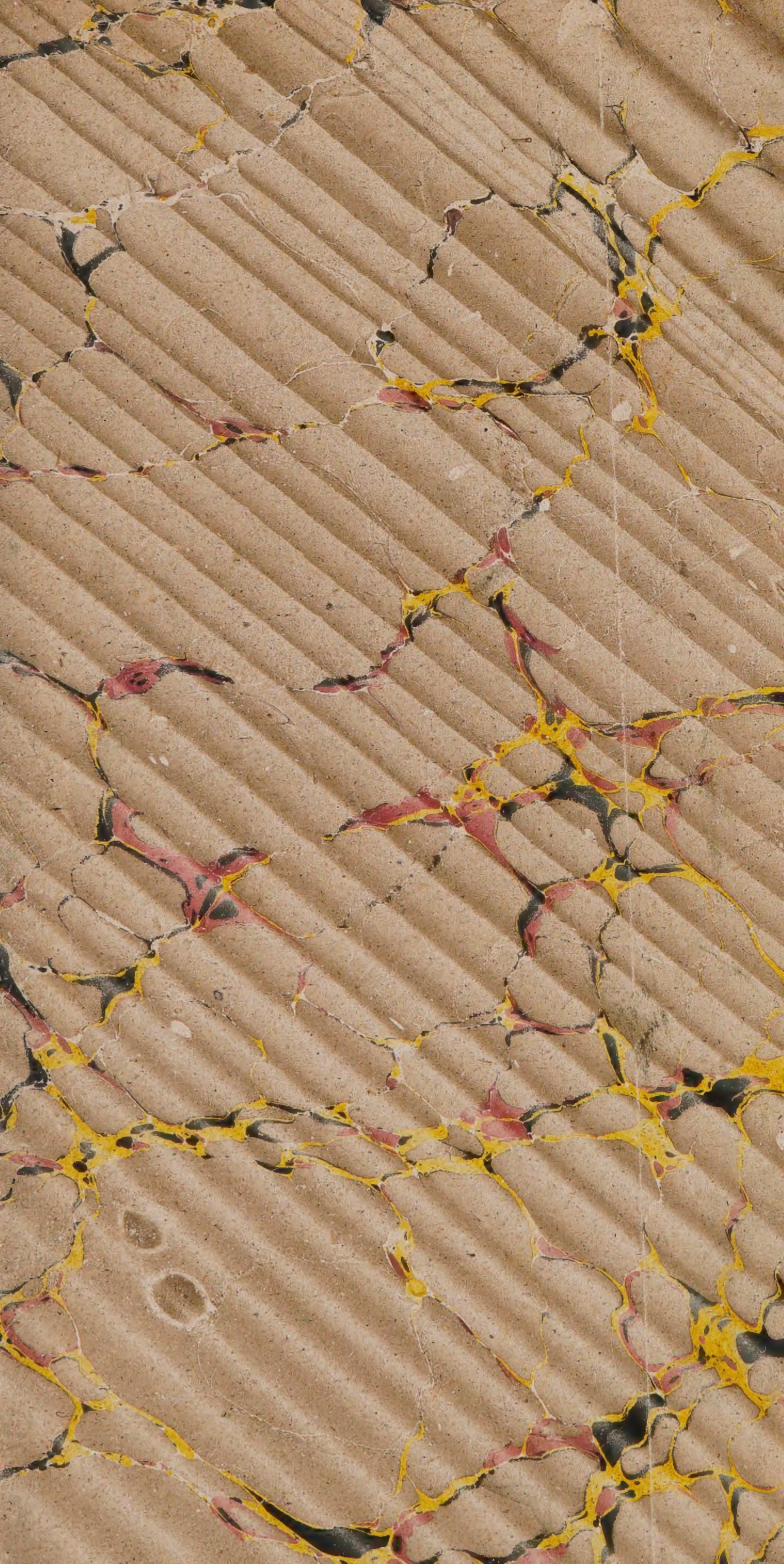
Si je me ſuis autant appeſanti ſur l'eſſence de la fievre miliaire, c'eſt que j'avoue de bonne foi, que dans les premiers temps où j'ai eu occa-

sion de la voir moins fréquemment, je la jugeois symptômatique, & que ce n'est qu'après avoir mûrement réfléchi & observé bien des fois à part moi, que mes yeux se sont désillés sur sa nature. La Médecine, de même que toutes les sciences expérimentales, ne peut faire même dans les circonstances les plus favorables, que des progrès lents & mesurés. Il faut une patience si soutenue, une exactitude si grande, des essais si multipliés, & ses objets sont si variés, que la vie d'un homme ne peut fournir qu'un très-petit nombre de découvertes. (*a*). Mais cette marche de vrais Observateurs, quoique timide & lente, est la voie la plus sure pour bien juger les maladies, en connoî-

(*a*) *Vita brevis, ars longa, occasio celeris, experimentum periculosum, judicium difficile.* Hipp. aphor. 1.

tre le génie & en détruire les principes (*a*). C'eſt auſſi la plus certaine pour détruire l'empire de l'erreur trop ſouvent érigée en ſiſtême, & pour renverſer le deſpotiſme des opinions intolérantes & excluſives, qui ſont ordinairement le réſultat d'un faux raiſonnement.

Auſſi ai-je obſervé avant de raiſonner, & ſi, par cette maniere de procéder, j'ai été aſſez heureux pour pouvoir jetter quelques étincelles de lumiere ſur le génie d'une maladie qui, le plus ſouvent, ſe couvre de voiles les plus épais, tous mes vœux ſeront comblés.

(*a*) *Non ex intellectis cauſis, ſed ex obſervatione fideli effectuum morbos cognoſcere & curare.* Vanſwieten. §. 587, pag. 55. Tom. ij.

FIN.